This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

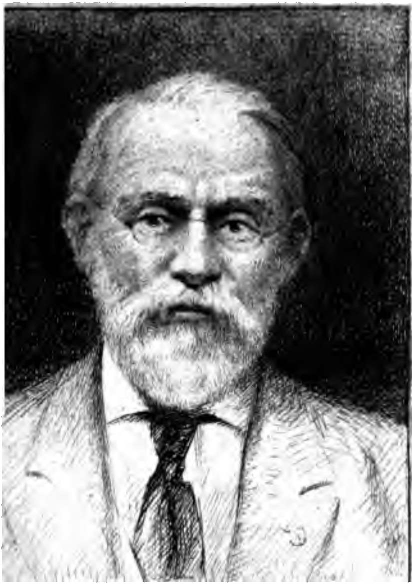
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
NIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1750.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	4.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1750.

ARTICLE XXXII.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II. pag. 603. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

CE Volume contient l'Histoire des Animaux, c'est-à-dire, des Ouvrages les plus parfaits du Créateur. Que de merveilles en ef-

ſet ne découvre-t'on pas dans cette partie de matière qui forme le corps d'un animal ! Ces merveilles échappent aux eſprits inattentifs. L'homme qui penſe & qui réfléchit les examine & les admire ; mais ce qui paroît de plus admirable à l'Auteur, c'eſt la ſucceſſion, le renouvellement, la durée des eſpèces parmi les animaux. *Cette vertu procréatrice eſt pour nous*, dit-il, *un Myſtére dont il ſemble qu'il ne ſoit pas permis de ſonder la profondeur*. Il entreprend cependant de la ſonder cette profondeur, & il y employe plus des deux tiers de ce Volume.

Nous ne rendrons pas compte des détails ingénieux dans leſquels entre le célèbre Académicien au ſujet de la génération, & de la réproduction des eſpèces. Ces ſortes de matières ne peuvent pas ſe rendre avec aſſez de clarté dans un Extrait dont la

[redacted]

briéveté eſt une qualité eſſentielle. Elles conviennent à peu de Lecteurs, & déplairoient peut-être à quelques-uns. Il ſuffit que le Public ſoit inſtruit qu'on trouve dans cet Ouvrage la queſtion de la génération, traitée avec une netteté, une étendue & une capacité, qui ne laiſſent rien à déſirer. Nous obſerverons ſeulement que l'Auteur n'admet pas le ſyſtème des germes préexiſtans, des germes contenus à l'infini les uns dans les autres. Il prouve qu'il faut avoir recours *à une matière organique toujours active, toujours prête à ſe mouler, à s'aſſembler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent.*

Quoiqu'il en ſoit de la formation & du développement de l'homme, nous allons le prendre dans le moment de ſa naiſſance, & parcourir les différens âges de ſa vie. Avant que d'entrer

dans l'Hiſtoire naturelle de l'homme, M. de Buffon examine ſa nature, il reconnoît que l'homme eſt compoſé de deux ſubſtances ; la ſubſtance qui penſe eſt nous-mêmes, & ſon exiſtence nous eſt démontrée : la ſubſtance étenduë eſt comme hors de nous, & ſon exiſtence n'eſt pas ſi certaine ; elle paroît même douteuſe à l'Auteur ; ce qu'il faut entendre d'un doute improprement dit, ou, ce qui revient au même, d'une connoiſſance moins intime, que celle dont l'exiſtence de l'ame eſt l'objet. Mais enfin ce qui n'eſt aucunement douteux, c'eſt qu'en comparant l'ame avec la matière, on trouve *des différences ſi grandes, des oppoſitions ſi marquées, qu'il eſt évident que l'ame eſt d'une nature totalement différente, & d'un ordre infiniment ſupérieur.* M. de B. expoſe ces différences, & en conclut que l'ame eſt *indi-*

visible & immatérielle. Il conclut encore que l'homme est d'une *nature très-différente, très-distinguée, & si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont*, pour pouvoir les confondre.

Voilà comme parle & juge une Philosophie sage & éclairée. On se perd, on ne sçait à quoi se tenir, quand on veut que la pensée & le raisonnement ne soient que l'agitation de quelques corpuscules; que l'idée vaste de l'infini & des proportions, que la volition & la délibération résultent du mouvement, en cercle ou en quarré, de quelques particules de matière. Il est impossible de trouver la moindre apparence de raison dans des manières de penser comme celles-là. Le téméraire Auteur de l'*Histoire de l'Ame* a osé soutenir de *pareilles* extravagances; mais *ce qui est encore* peut-être plus

extravagant que son systême ; c'est qu'il ne conclut le matérialisme de l'ame, que de ce qu'elle dépend pour ses opérations des différens organes du corps. C'est une conclusion sans principe ; & ce nouveau Docteur du Matérialisme devroit avoir honte de bégayer ainsi des leçons d'impiété. De ce que l'ame dépend du corps dans ses fonctions, que doit-on conclure à la rigueur ? On doit conclure que l'ame & le corps sont deux substances étroitement unies & dépendantes l'une de l'autre ; mais peut-on conclure que le corps & l'ame soient la même substance, une substance unique ? On ne voit pas cela ; & l'Auteur a-t'il pu le voir ?

Mais poussons plus loin la démonstration de cette vérité. Supposons que Dieu ait voulu faire *un individu*, qu'on appelle homme, *de deux substances*, l'une pen-

ſante, l'autre étenduë, & qu'il ait établi des loix, en conſéquence deſquelles les opérations de la ſubſtance penſante dépendent du mouvement de la ſubſtance étenduë ; les opérations de l'ame s'expliqueront par le jeu, & la diverſité des organes, de la même manière que l'Hiſtorien de l'ame les explique. Cependant, dans cette ſuppoſition, dont nous ne penſons pas qu'il oſe nier la poſſibilité, l'ame & le corps ne ſeront pas une ſubſtance unique, mais deux ſubſtances diſtinguées l'une de l'autre. Il eſt donc évident que l'Ouvrage de ce nouveau Matérialiſte eſt un Paralogiſme continuel, & qu'il ne peut ſéduire, que des perſonnes qui ne ſçavent pas évaluer la force d'un raiſonnement, & qui ſe laiſſent ſéduire par une hardieſſe *impoſante, par* un vain étalage d'é*rudition, &* par les écarts d'une

imagination trop allumée : mais revenons à M. de Buffon, & ſuivons-le dans les détails curieux qu'il nous expoſe.

Le ſecond Chapitre parle de l'*Enfance*. Le ſouvenir de cet état de misère, de pleurs, de foibleſſe, qui ſuit immédiatement notre naiſſance, ne paroît propre qu'à nous humilier. Avec M. de B. on revient à ce premier moment de notre exiſtence, & l'on ſe revoit au berceau ſans dégoût, & peut-être avec un plaiſir délicat pour une ame philoſophique. Les pleurs & les cris de l'enfant nouveau-né proviennent de la douleur que lui cauſe l'action de l'air. L'impreſſion de ce fluide actif doit ébranler les fibres de ce corps délicat ; & procurer par-là une ſenſation de douleur : un autre effet de l'action de l'air eſt de s'inſinuer dans les poulmons, de les dilater & *de les gonfler*. C'eſt la cauſe de

la respiration qui commence en naissant, & qui ne finit qu'à la mort. M. de B. rapporte des expériences qui semblent prouver *que* la respiration » n'est pas » aussi absolument nécessaire à » l'enfant nouveau-né qu'à l'adulte, & qu'il seroit peut-être » possible, en s'y prenant avec » précaution, d'empêcher de » cette façon le trou ovale de se » fermer, & de faire par ce » moyen d'excellens plongeurs, » & des espéces d'animaux amphibies, qui vivroient également dans l'air & dans l'eau. »

L'enfant ouvre les yeux dès qu'il est né; mais l'opération de cet organe comme des autres sens paroît encore imparfaite. *Les sens*, dit ingénieusement M. de B. *sont des especes d'instrumens dont il faut apprendre à se servir.*

L'enfant qui crie & gémit en naissant, *ne* commence à rire *qu'au bout* de 40 jours. Il est

vrai que ce n'est aussi qu'au bo
de ce tems qu'il commence à
pandre des larmes : ce qui f
soupçonner que ses cris &
gémissemens ne sont, com
dans les animaux, qu'une i
pression machinale, & que
me ne se développe, & n'a
qu'au bout de 40 jours. La co
tume de nos climats est d'ent
tenir la chaleur dans les enf
qui viennent de naître ; des
tions entiéres, les plongent d
l'eau froide, persuadées que
enfans en deviennent plus fo
& plus robustes. *Ce qu'il y a
vrai*, observe l'Auteur, *c'est
nous ne connoissons pas assez j
qu'où peuvent s'étendre les lim
de ce que notre corps est capa
de souffrir, d'acquérir & de p
dre par l'habitude.* Un autre u
ge parmi nous est d'emmai
ter les enfans nouveaux - n
c'est-à-dire, de les entoure

liens, de les charger de linges & de bandages de toutes espéces, & de les mettre dans des entraves. L'Auteur fait sentir les *suites* dangereuses de cet usage, & indique les précautions qu'il faut prendre pour parer aux incommodités & aux difformités que cet usage peut procurer.

Une attention bien nécessaire est de placer le berceau de l'enfant de manière que la lumière frappe également ses deux yeux; car si l'un des yeux s'exerce plus que l'autre, l'un acquérera plus de force que l'autre, & l'enfant deviendra louche. On trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743. un Mémoire, dans lequel M. de B. prouve que le regard louche est causé par l'inégalité de force dans les yeux, & il est parti de là pour trouver un re*méde propre* à corriger ce dé*faut.*

Une autre précaution eſt de choiſir de bonnes nourrices, le choix en ceci eſt un devoir qu'inſpire la nature. Les nourrices peuvent communiquer aux enfans leurs maladies, & peut-être même leurs paſſions. Au moins M. l'Abbé de M. tâcha-t'il, il y a quelques années, de prouver cette communication des paſſions, & il vouloit en conſéquence qu'on n'allaitât les enfans que de lait de vache ou de chévre. On n'adopte pas ici ce ſyſtème; & l'on penſe que le lait des mères eſt le plus convenable aux enfans, & qu'ils ſeroient plus forts & plus robuſtes, ſi les meres rempliſſoient leur devoir à cet égard.

L'Auteur, auſſi bon Citoyen qu'obſervateur habile & ſçavant Phyſicien, n'omet aucune occaſion de faire remarquer ce qui peut contribuer au bien de la *ſocieté.* Il condamne l'uſage de

réunir un grand nombre d'enfans dans un même lieu, & il prétend qu'ils doivent périr la plupart par les maladies qu'ils se communiquent.

Les enfans commencent à bégayer à 12 ou 15 mois. Ils articulent les voyelles plus aisément que les consones. Parmi les voyelles l'articulation de l'*A* est la plus facile, & parmi les consones c'est l'articulation de *B*, de *P*, & d'*M*. Aussi les enfans de toutes les Nations commencent-ils par bégayer, *Baba*, *Mama*, P*apa*. Quelques enfans peuvent parler à deux ans, mais la plupart ne le peuvent qu'à deux ans & demi & plus tard. Ceux qui prononcent distinctement à deux ans, peuvent apprendre à lire de meilleure heure, & on en a vu plusieurs qui lisoient fort bien à 4 ans. » Mais, » ajoute l'Auteur, on ne peut » *gueres décider* s'il est fort uti-

» le d'inſtruire les enfans de ſi » bonne heure. On a tant d'e- » xemples du peu de ſuccès » de ces éducations prématu- » rées, on a vu tant de prodi- » ges de 4, de 8, de 12, de » 16 ans, qui n'ont été que des » ſots, ou des hommes fort » communs à 25 ou à 30 ans, » qu'on ſeroit porté à croire que » la meilleure de toutes les édu- » cations eſt celle qui eſt la plus » ordinaire, celle par laquelle » on ne force pas la nature, » celle qui eſt moins ſévère, » celle qui eſt la plus propor- » tionnée, je ne dis pas aux for- » ces, mais à la foibleſſe de l'en- » fant. »

L'âge qui précéde la jeuneſſe, & qui accompagne l'adoleſcence, s'appelle *la Puberté*, & c'eſt le ſujet du troiſiéme Chapitre. L'Auteur y dit à ſon ordinaire des choſes approfondies & bien *penſées*, mais qui ſeroient de

placées dans un Ouvrage périodique. Il faudroit avoir le talent rare qu'a le célèbre Académicien de traiter des matiéres délicates, & capables de salir l'imagination, avec cette retenuë & cette sage circonspection qui détruit le sentiment & qui ne parle qu'à l'esprit.

Une chose qu'on ne peut se lasser d'admirer dans cet Ouvrage, c'est la manière dont il est écrit. Quelque matière qui tombe sous la plume de M. de B. elle y est peinte avec ses couleurs & ses nuances propres, & toujours avec force, avec élégance & avec netteté. On ne lira peut-être cet Ouvrage que pour apprendre des choses qu'on ne sçavoit pas, ou pour en désapprendre qu'on croyoit sçavoir : on pourroit le lire pour apprendre à écrire, à présenter & à développer ses idées avec

des expressions propres, énergiques, naturelles, & éloignées de cette précision énigmatique, de ce style précieux, affecté, ou gigantesque & boursouflé qui déshonore tant de productions puériles.

Le quatriéme Chapitre traite de l'*âge viril*, & contient une description sçavante & curieuse de l'homme, il faut entendre l'homme extérieur. On y décrit toutes les parties du corps, & surtout du visage, les yeux, le front, la bouche, le nez, les oreilles &c. & sur chacune de ces parties on dit ce que la Physique & les observations ont appris de plus intéressant & de plus instructif. Une propriété des mouvemens du corps, & surtout de ceux du visage est d'exprimer les passions de l'ame. Le visage est un tableau vivant qui rend avec force toutes les agitations *de notre cœur*; & avec un pe

d'expérience & de réfléxion on ne peut s'y méprendre : mais M. de B. pense qu'on auroit tort d'en conclure qu'on peut juger des qualités de l'ame, ou de la beauté du caractère d'une personne par les traits de son visage. » Il est » bien évident, dit-il, que ces pré- » tenduës connoissances en phi- » sionomie ne peuvent s'éten- » dre qu'à deviner les mouve- » mens de l'ame par ceux des » yeux, du visage & du corps, » & que la forme du nez, de la » bouche & des autres traits ne » fait pas plus à la forme de l'a- » me, au naturel de la person- » ne, que la grandeur ou la gros- » seur des membres fait à la pen- » sée. Un homme en sera-t-il » plus spirituel, parce qu'il au- » ra le nez bien fait ? En sera- » t-il moins sage, parce qu'il » aura les yeux petits, & la » bouche grande ?

L'Auteur continue dans ce

Chapitre à parler des différentes parties du corps, de leurs propriétés, & tout ce qu'il en dit attache par la variété, la force, & la vérité de ses Peintures; mais ce sont des détails dans lesquels les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de le suivre. Nous nous contenterons d'observer avec lui que, quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui des Animaux, il est cependant très-nerveux & peut-être plus robuste par rapport à son volume, que celui des Animaux les plus forts.

M. de Buffon rapporte une expérience de M. Désagulliers, qui prouve qu'un homme peut porter un poids de deux milliers. Sans avoir recours à pareilles expériences, on sçait que des hommes devancent ou fatiguent au moins à la longue les *chevaux les* plus vîtes, que les

Chaters d'Iſpahan font 36 lieuës en 12 ou 15 heures, que les *Hottentots* vont plus vîte que les Lions, que les Sauvages prennent les Orignaux à la courſe, & qu'*ils* font des voyages de mille à 1200 lieuës en moins de ſix ſemaines ou deux mois. *L'homme civiliſé*, dit notre Auteur, *ne connoît pas ſes forces. Il ne ſçait pas combien il en perd par la moleſſe, & combien il en pourroit acquérir par un fort exercice.* Oſeroit-on confirmer la penſée de M. de B. par un exemple illuſtre? parce qu'on accoutumoit les Soldats des Légions Romaines à des travaux immenſes & continuels, ils étoient en état de ſoutenir ſans danger les fatigues les plus rudes; auſſi l'Hiſtorien Joſéphe aſſure-t-il qu'il n'avoit pas de différence entre un cheval chargé & un Soldat Romain.

Chap. V. traite *de la vieil-*

lesse & de la mort. A peine le
corps de l'homme est-il arrivé à
son point de perfection, qu'il
commence à dépérir. Ce dépé-
rissement est d'abord insensible ;
mais les principes de destruction
augmentent, se fortifient avec
les années, & conduisent enfin
à la mort. M. de Buffon dévelo
pe ces principes de destructio
avec une évidence qui fait sen
tir qu'il est aussi impossible d'
viter la mort que de changer l
loix de la Nature. Ce sont do
des chimères & des visions c
ces Panacées, ces transfusi
du sang, & les autres moy
dont des hommes trompeurs
trompés ont flatté dans tou
tems ceux que le trop g
amour pour la vie ont a
glés. Puisque la mort est i
table, on ne sçauroit mie
re que de travailler à din
la frayeur qu'inspire ce m
si redouté. Il ne paroît p
d

doutable à M. de Buffon, & il pense que cette terreur est un préjugé qu'il entreprend de détruire par quelques réfléxions.

Il prétend qu'on meurt sans *le sentir*, sans s'en appercevoir. Il en appelle au témoignage des Médecins & des Ministres de l'Eglise qui déposent que la plupart des hommes meurent *tranquillement*, *doucement & sans douleur*. Ces agitations & ces convulsions dont nous sommes témoins dans quelques-uns, effrayent les spectateurs sans tourmenter les malades ; & la preuve qu'on en apporte, c'est que les malades ne se souviennent pas quelquefois d'avoir éprouvé ces convulsions & ces agitations. Ceux qui conservent leur raison jusqu'au dernier moment, espérent aussi jusqu'au dernier moment. L'attachement à la vie est l'intérêt le plus tendre & le

plus fort. On ne s'en rapporte sur ce point qu'à soi-même, & on fait peu de cas du jugement des autres. Si quelqu'un dit qu'il ne craint pas la mort, mais qu'il craint la douleur vive qui l'accompagne, cette crainte paroît encore mal fondée à l'Auteur. » Lorsque l'ame vient s'unir à » notre corps, avons-nous, dit-» il, un plaisir excessif, une joye » vive ? Non, cette union se fait » sans que nous nous en apper-» cevions ; la désunion doit se » faire de même sans exciter au-» cun sentiment. » Il ajoute que si la douleur est très-vive, elle détruit bientôt l'action des organes, & par conséquent le sentiment intérieur qui en dépend. Ces réflexions ne paroîtront pas sans doute à quelques-uns suffisantes pour les guérir des frayeurs de la mort. Un remède plus efficace seroit sans doute *une vie* vertueuse & chrétienne,

Elle a le privilége de faire regarder la mort d'un œil tranquille ; & de la rendre même désirable ; & c'est sur ce point qu'on peut aussi en appeller au témoignage des Médecins, & des Ministres de l'Eglise.

M. de Buffon finit ce Chapitre par une Table des probabilités de la durée de la vie. Cette Table est ingénieusement imaginée, & exactement combinée. » Elle montre, dit l'Auteur, qu'on peut esperer raisonnablement, c'est-à-dire, parier un contre un, qu'un enfant qui vient de naître, ou qui a zéro d'âge, vivra huit ans ; qu'un enfant qui a vêcu n an, ou qui a un an d'âge ivra encore 33 ans ; qu'un ıfant de deux ans révolus vi-a encore 38 ans ; qu'un mme de 20 ans révolus vi- *encore* 33 ans & 5 mois ; *n homme* de 30 ans vivra

» encore 28 ans, & ainsi de tous
» les autres âges.

ARTICLE XXXIII.

RELACION HISTORICA del Viage à la America Meridional hecho de Orden de S. Maj. &c. *Relation Historique du Voyage fait à l'Amérique Méridionale; par D. Jorge Juan & D. Antonio de Ulloa &c. seconde partie Tome 3 & 4 in* 4°. à Madrid & se trouve à Paris chez Guerin ruë S. Jacques. Dernier Extrait.

NOus avons rendu compte de ce que les Auteurs de la Relation ont appris par des instructions non suspectes, des divers pays qu'ils n'ont pas parcourus : revenons à ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Après avoir exécuté tout ce qu'on désiroit

d'eux pour mettre la côte d

Pérou hors d'insulte, ils revinrent à Quito, pour y achever le travail qu'ils avoient été obligés d'interrompre.

Ils trouverent à leur retour, que M. Godin l'avoit fini pendant leur absence. MM. Bouguer & de la Condamine avoient aussi mis au net leurs observations: mais voulant donner encore un nouveau degré de perfection à leur ouvrage, les Mathématiciens François se partagerent en deux bandes, pour déterminer plus surement & plus exactement, par des observations correspondantes, la plus grande obliquité de l'Ecliptique.

Pendant le séjour des deux officiers Espagnols à Quito, on y apprit que le Vice-Amiral Anson avoit surpris le Port de Payta, où les Anglois se fournirent de farine & d'eau-de-vie, dont ils avoient grand besoin. Ils *y prirent* aussi de l'or & de

l'argent, & s'étant retirés à une des Isles de Jean Fernandez pour carêner leurs vaisseaux & pour mettre à terre leurs malades, ils se virent bientôt en état de troubler le commerce des côtes de la mer du Sud.

Le Corregidor & la Ville de Guayaquil demandérent du secours à l'Audience & au Président de Quito. Don Jorge Juan & Don Antonio de Ulloa furent avertis de la part du Roi de se rendre incessamment en cette Ville (de Guayaquil) pour prendre le Commandement des détachemens qui y venoient des environs; pour y visiter les postes, & pourvoir à la défense & à la sûreté de cette côte. Tout fut exécuté avec une extrême diligence. Les deux Officiers, malgré la difficulté des chemins presque entiérement impraticables dans la saison, arriverent à *Guayaquil* huit jours après

leur départ de Quito. Les dispositions & les précautions nécessaires ayant été réglées de concert avec la *Junte de guerre* de la Ville, on convint que Don Jorge Juan resteroit à Guayaquil, & que Don Antonio de Ulloa retourneroit à Quito.

Ce dernier partit de Guayaquil le cinquiéme Janvier 1742 pour retourner à Quito, où il arriva le dix-neuviéme du même mois, après avoir essuyé des fatigues excessives, que sa Nation sçait supporter avec une constance singulière. Il ne faisoit que d'arriver, lorsque le Président lui déclara, que trois jours auparavant, il lui avoit dépêché & à Don Jorge un courier, avec un ordre précis du Viceroi de se rendre tous deux incessamment à Lima. Don Antonio partit le 22 de Janvier, trois jours après son arrivée, & *s'étant joint* avec Don Jorge

Juan à Guayaquil, ils prirent ensemble le chemin de Lima ; & comme ils marcherent avec d'autant plus de diligence, qu'on tenoit prêt partout ce qui étoit néceſſaire pour continuer leur voyage, il arriverent le 26 de Février dans cette Capitale.

Le Viceroi avoit fait équiper au Callao deux frégates de 30 piéces de canon chacune, avec des équipages forts & bien choiſis. Chaque frégate étoit montée de 350 hommes ; il en donna le commandement aux deux Officiers, pour aller croiſer ſur les côtes du Chili, & pour veiller à ce que les ennemis ne s'établiſſent pas dans les iſles de *Jean Fernandès* ſituées vis-à-vis du Chili, & qui ſont la retraite ordinaire des Corſaires. On raſſemble ici un grand nombre d'obſervations, qui ſeront très-utiles à tous les Navigateurs de *la mer pacifique*. Nous les omet-

tons à regret, pour venir à la description de ces Isles de Jean Fernandès, dont nous ne pourrons même parler que fort succinctement. Celle qui est plus près de la côte du Chili s'appelle l'*Isle de Terre, de Tierra;* & la plus éloignée s'appelle l'*Isle de dehors, de afuera.* La distance de l'une à l'autre est d'environ 34 lieuës. L'*Isle de la Terre* est pleine de chévres, qu'on prend très-difficilement, parce que tout est plein de rochers escarpés où l'on ne sçauroit les suivre. Les Vicerois du Pérou & les Présidens du Chili ordonnerent il y a quelques années, de jetter des chiens dans l'Isle pour détruire ces chévres, parce que les Corsaires en profitoient, & que c'étoit une partie de leur subsistance; mais le projet n'a pas réussi, du moins il n'a pas eu *tout le succès* qu'on avoit espéré. Les chiens n'ont pu péné-

trer dans des rochers si impraticables.

Les rivages de l'Isle sont couverts de loups marins qui viennent s'y reposer. Les plus grands sont de la longueur de deux toises. La mer est excessivement poissonneuse, & le poisson en est très-délicat. On visita aussi d'autres Isles, & on devine aisément que des Navigateurs si habiles & si appliqués observérent les courans, les variations de l'aiguille, les vents qui régnent principalement dans ces parages, en un mot tout ce qui peut contribuer à perfectionner la Navigation.

Nous ajoutons une notice abrégée sur le Chili, pays dont on ne parle pas tant que du Pérou ni du Mexique, mais qui semble mériter la préférence par plus d'un endroit. Tout ce Royaume est très-fertile en grains & en fruits. Les vins y

ſont excellens & les plus eſtimés de toute l'Amérique ; les vins de liqueur n'y cédent pas aux plus renommés de la même eſpéce qu'on recueille en Eſpagne. Les chevaux, ainſi que les mules, valent mieux que ceux d'Eſpagne, d'où ils tirent leur premiere origine, & ils ont multiplié exceſſivement. La mer le long des côtes eſt très-poiſſonneuſe. Toute ſorte de bétail abonde en ce pays, auſſi bien que le gibier. La volaille y eſt très-commune : point de bêtes férocesdans les forêts, ni de ſerpents dont la morſure ſoit dangéreuſe. Il y a des mines d'or, de cuivre, des carrières de marbre : mais les habitans, contents d'avoir à ſouhait tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité & les douceurs de la vie, dédaignent des tréſors inutiles & qui ne pourroient les rendre heureux. On peut leur appliquer

ce Vers de M. Racine :

L'Or qui naît ſous nos pas ne corrompt
pas nos ames.

Il nous en coute infiniment pour ſacrifier ici mille choſes plus curieuſes les unes que les autres aux loix inviolables de la briéveté. Déſormais nous allons voir nos Anteurs occupés de leur retour en Europe.

Après avoir exécuté pleinement les ordres du Roi Catholique, & tout ce que le Viceroi du Pérou avoit déſiré pour la ſureté des Ports & des Côtes de la mer du Sud, ils s'embarquérent au Callao ſur deux bâtimens François, la Notre-Dame de la Délivrance & le Lis. D. Antonio de Ulloa monta le premier & D. Jorge le ſecond, afin que ſi l'un des deux Vaiſſeaux avoit à périr par les événemens de la mer, ces deux Officiers ne pé-

rissent pas ensemble avec tous leurs papiers.

Deux autres petits Navires aussi foibles que les deux premiers s'y joignirent, & ils partirent tous quatre de compagnie du Port de la Conception dans le Chili, le vingt-septiéme Janvier 1745. Toute cette petite escadre, qui n'avoit pas de meilleure défense que ses voiles, & qui ne laissoit pas d'être richement chargée, faisant route, le Lis se trouva tellement incommodé d'une voye d'eau qu'il fut obligé de relâcher dans un Port du Chili : les trois autres continuerent d'avancer vers le Sud, autant qu'il étoit nécessaire pour passer de la mer du Sud dans la mer du Nord. Don Antonio toujours également attentif au progrès de la Navigation, observa à toutes les occasions la variation de l'aiguille, les courans, *les vents* & tout ce qui concerne *son Art.*

On ſe tromperoit fort ſi l'on s'imaginoit qu'il n'a parlé des divers oiſeaux & poiſſons qui ſe rencontrent plus ou moins loin des Côtes, que pour amuſer les Lecteurs. Un Mathématicien a bien d'autres vuës. Ces oiſeaux & ces poiſſons dont on décrit la figure, le plumage, la couleur, feront connoître aux Navigateurs les parages où l'on eſt; & cette connoiſſance ſera auſſi ſûre que ſi l'on avoit eu recours à la ſonde, outre qu'on ne ſçauroit ſonder par tout, & que d'ailleurs on n'eſt pas autant inſtruit de la diverſité du fond de ces mers peu fréquentées, qu'on l'eſt du fond des mers qui nous environnent.

On avertit les Pilotes qui reviennent en Europe, que, pour éviter d'être briſés par les montagnes de glaces qui ſe détachent du continent, il faut avant que *de vouloir* entrer dans la mer

du Nord, s'élever jusqu'entre le 58 ou 60 d. Sud : les glaces sont poussées jusqu'au 56 d. Pour les Vaisseaux qui viennent d'Europe à la mer du Sud, ils doivent s'élever jusqu'à la Latitude Australe de 60 ou 63 ou 64 degrés, & lorsqu'ils y seront parvenus, il faut courir 60 ou 80 lieuës à l'Ouest, plus qu'il ne semble nécessaire, selon le point des Pilotes. Sans cette précaution & quelques autres, on court risque de ne pouvoir doubler le Cap de Horne, & d'être obligé d'aller en quelque Port attendre, pendant une année, que la saison redevienne favorable pour cette Navigation.

Les trois bâtimens, après quelque contestation, mouillerent à l'Isle de *Fernando de Noroña* qu'ils supposoient être déserte comme auparavant : mais les Portugais s'étant aperçu qu'il y venoit des vaisseaux des Puissances Etran-

géres, & ne voulant pas souffri
qu'aucune pût s'établir si près d
Brésil, l'ont fortifiée, & y entre
tiennent une Garnison assez for
te, malgré la stérilité de l'Isle
On y fait venir de Pernambu
tout ce qui est nécessaire, & o
change tous les six mois les Troi
pes réglées. Le reste sont des ha
bitans qui nourissent un peu d
bétail, & comme ils n'en fon
presque aucun usage pour eux
mêmes, ils en fournissent au
équipages des Vaisseaux qui rel
chent : ce n'est pas un petit sou
lagement dans les Voyages d
long cours.

L'Isle de Fernando de Noroñ
est située par le 3. d. 53. m. d
latitude meridionale à 60 lieue
de la Côte du Brésil selon le
Pilotes François, & à 80 selon le
Portugais qui font beaucoup pl
souvent cette traversée.

Les trois bâtimens s'étai
pourvus d'eau, de bois &

quelques rafraichissemens, mirent à la voile le 10 de Juin 1745. Ils rencontrerent par le 43 d. 57 min. de latitude, le 21 Juillet, deux navires Anglois dont le plus petit *étoit* seul plus fort en équipage que les trois bâtimens ensemble. Malgré l'inégalité, le combat fut très-vif & très-opiniâtre. Deux des trois bâtimens furent pris & leurs Capitaines moururent peu après de leurs blessures. Le troisiéme, le plus mal armé de tous, & sur lequel Don Antonio de Ulloa s'étoit embarqué, força de voiles pendant que les Corsaires amarinoient leurs prises, & il échapa heureusement. On sera étonné d'apprendre que ces deux prises avoient en or & en argent la valeur de deux millions de piastres & un million en Cacao. On conclud delà que l'Amérique est bien opulente, puisqu'on y risque si facilement de *pareils trésors* sur de misérables

bâtimens ſans force & ſans déſenſe.

On ſe détermina à faire route vers Louis-Bourg, parce qu'on crut qu'il y avoit moins de danger, qu'à approcher des Côtes d'Eſpagne. Les Anglois s'étoient rendu maîtres de cette place, & le Vaiſſeau vint ſe jetter entre leurs mains. Don Antonio ſe plaint fort des mauvais traitemens qu'il reçut du Capitaine à qui l'on s'étoit rendu ; mais il ne s'en prend pas à la Nation dont il connoiſſoit la généroſité & la politeſſe. Il l'éprouva quand il eut été remis au Commandant Anglois. L'Officier Eſpagnol fut aſſez heureux pour perſuader au Capitaine du Vaiſſeau qui l'avoit pris, de conſerver ſes papiers où l'on avoit mis au net toutes les opérations Mathématiques faites à Quito & ailleurs. Ce tréſor plus précieux pour l'Auteur & pour ceux qui ſçavent eſtimer *ce travail*, que toute la cargai-

ſon *de la Notre-Dame de la Délivrance*, devoit périr miſérablement en cette occaſion, parmi des Soldats & des Matelots également groſſiers & ignorants. Cependant ces papiers furent portés au Commandant, M. Warren, qui les fit paſſer en Angleterre avec Don Antonio; ils étoient adreſſés à l'Amirauté, & le Préſident de la Société Royale de Londres ayant ſollicité avec empreſſement qu'on le commît pour les examiner, on y conſentit en négligeant toutes les formalités. Ce fut ce même Préſident qui les rendit à l'Auteur, & qui y ajouta toute ſorte de bons offices. Don Antonio fut bien dédommagé de tout ce qu'il avoit eſſuyé de fâcheux auparavant. Sa priſon jointe à ſon mérite lui procura l'honneur d'être admis dans la Société Royale. Les Souverains récompenſent par des grades militaires & par des

penſions, les ſujets qui ont exécuté heureuſement quelque commiſſion importante & difficile : mais ces récompenſes ſont-elles auſſi flatteuſes pour un vrai Mathématicien, que la gloire d'être Membre d'un Corps ſi célèbre ? Le Préſident qui fit tant d'honneur par ſes bonnes manières à ſa Nation & à la Société Royale, ſe nomme M. Martin Folkes. Tels noms doivent être connus & conſervés.

Don Antonio s'embarqua à Falmouth ſur le Paquebot qui va d'Angleterre à Lisbonne, & il arriva à la Cour de Madrid le 25 Juillet 1746, onze ans & deux mois depuis ſon départ de Cadix pour l'Amérique. Il a inſéré dans ſon Ouvrage une relation très-détaillée de la priſe de Louis-Bourg, & pluſieurs Obſervations ſur les Colonies Angloiſes.

Nous avons rapporté que le

Lis où s'étoit embarqué Don Jorge Juan avoit été obligé de relâcher à la Côte du Chili à cause d'une voye d'eau. Il relâcha à Valparayso, d'où il partit le premier de Mars 1745. pour revenir en Espagne. Il n'est pas nécessaire d'avertir les Lecteurs que cet habile Officier observa pendant le voyage les variations de l'éguille & les courants. Un Mathématicien ne sçauroit ni ne doit voyager autrement. Le Lis s'étant joint à la Flotte Françoise qui revenoit de S. Domingue en France sous l'escorte d'une Escadre commandée par M. de l'Estanduere, arriva heureusement à Brest le 31 Octobre 1745. L'occasion lui parut favorable pour venir à Paris. Souvent on y vient volontiers de plus loin. Il eut le plaisir d'y conférer avec l'Académie des Sciences sur *l'Aberration de la lumiére*, & les effets qui s'en

ſuivent. Cette Illuſtre Co
gnie l'admit parmi *ſes A*
correſpondants, Socio corr
dente. Il prit enſuite la ro
Madrid où ſon Collegue l'e
nu rejoindre.

Sans les divers accidents
nous avons rendu compte,
Antonio de Ulloa auroit dû
ver le premier. Il eſt doux
une longue ſéparation de ſe
contrer enſemble. On s'
conte mutuellement ſes av
res, & l'on oublie facile
ſes peines paſſées. Ce plai
exquis & on ne penſe pas l'
trop acheté par toutes les
gues & tous les périls qu'on
ſuyés. Les deux Officiers on
vaillé de concert & ils n'on
fait attendre long-tems les
Tomes dont nous avons d
les Extraits.

On trouve à la fin une Hi
abrégée des Empereurs Inc
des Souverains qui leur on

lé dans la Monarchie du
u depuis sa Conquête. Ce
istoire instruit exactement
révolte de beaucoup d'I
ens, pendant que le Vice-Am
! Anson menaçoit les Côte
la mer du Sud, & que l'A-
ral Vernon se proposoit de
tablir dans la mer du Nord,
: qui sera lû avec une atten-
n singulière par des motifs
en différens, ce sera le procès
la mort de *Don Joseph de An-
uera, Procureur Fiscal des
iens, Chevalier de l'Ordre
cantara, & nommé par l'Au-
e de Chiquisaca, Juge-Visi-
es Missions du Paraguai.* Il
ndamné à Lima en 1731.
eroit à souhaiter pour le
que tous les Voyageurs
aussi habiles & aussi ap-
que Don Antonio de Ul-
Don Jorge Juan. Les
s ne *seroient* pas seule-
lecture amusante : ce

seroit encore une lecture instructive & d'une grande utilité.

L'édition est très-bien conditionnée. La main d'œuvre répond au mérite de la Relation. On apprend avec plaisir dans la République des Lettres que l'imprimerie se perfectionne partout. On n'a pas sçu mauvais gré aux Espagnols de n'avoir pas montré tout ce qu'ils pouvoient, dans les éditions de tant de Théologiens scholastiques ou moraux, qu'on ne voit qu'en certaines Bibliothèques; mais on leur sçait bon gré d'avoir eu plus d'attention pour ces Ouvrages qui sont d'un usage plus universel, & qui ont un droit particulier de plaire.

ARTICLE XXXIV.

ESSAIS SUR L'HISTOIRE des Belles Lettres, des Sçiences & des Arts. Par M. Juvenel de Carlencas. Tomes IV. in-12. Nouvelle Edition augmentée. A Lyon chez les FF. Duplain ruë Merciere, & se trouve à Paris chez G. Martin ruë S. Jacques M. DCC. XLIX.

NOtre fonction, depuis près de cinquante ans, est de fournir des matériaux pour l'Histoire des Sçiences & des Arts. C'est donc entrer dans nos vuës, que de travailler à cette Histoire, soit en grand, soit par forme d'essai; soit prise en général, soit considérée simplement dans quelqu'une de ses parties. Il étoit arrivé cependant que la première édition du livre, qui s'annonce *aujourd'hui*, nous avoit échap-

pé ; mais elle n'étoit qu'en deux volumes & l'on en donne quatre présentement : ce qui met dans cet Ouvrage un dégré de perfection que nous sommes bien aises de reconnoître, de publier, de préconiser.

Il faut avertir d'abord que l'Auteur nous paroît très-bon écrivain ; qu'il y a dans son style de la clarté, de la légéreté, de la facilité ; qu'en plusieurs endroits il est instructif. Ces endroits sont apparemment ceux qui touchent de plus près le genre particulier d'études auquel il s'est adonné. Car on conçoit aisément qu'il n'est pas possible qu'un seul homme posséde à fond tous les genres de littérature qui sont annoncés ici. Dans chaque volume il se trouve un très-grand nombre d'articles, traitant chacun de quelque science différente, qui a ses branches encore & ses sousdivisions. Le pre-

mier tome, par exemple, indique la Grammaire, les Langues, la Poëfie avec toutes fes efpèces détaillées, l'éloquence & fes parties, l'Hiftoire, la Philofophie partagée en Logique, Morale, & Phyfique; enfin l'Hiftoire Naturelle qui ferme le volume.

Le fecond tome parle de la Médecine & de fes dépendances; des Mathématiques comprenant l'Arithmétique & l'Algebre, la Géométrie, la Cofmographie, l'Aftronomie, la Géographie, l'Art de la navigation, l'Optique, la Catoptrique, la Dioptrique, la Gnomonique, l'Horlogéographie, la Méchanique, l'Hydroftratique, l'Hydraulique, la Mufique, les Fortifications & l'Architecture.

Dans le troifiéme Volume on a la Jurifprudence & toutes fes parties; la Théologie, la Sculpture, la Peinture avec fes efpèces *& fes Ecoles*, la Marquete-

rie, la Damasquinure, la Gravure, l'Imprimerie, la Bibliographie, les Auteurs de l'Histoire Littéraire, l'Agriculture & Jardinage, la Chasse & la Pêche, l'Art de l'Equitation, la Gymnastique, l'Art du Dialogue, le style Epistolaire, le Blason, l'Art de traduire, les Poids & Mesures des Anciens, l'Origine de la Poësie Françoise avec ses classes ou sous-divisions, la Mythologie, l'Histoire des Voyages, la Chronologie, la Critique, la Diplomatique, l'Histoire Généalogique.

Le quatriéme Tome présente l'Histoire des Inscriptions, l'Iconographie & l'Iconologie, les Devises, l'Art Militaire, la Pyrotechnie, l'Art d'écrire en Notes, en chiffre &c. la Politique, les Bibliothèques, les Médailles, les Journaux, les Académies, l'Art de la Taille, l'Art Métallique, l'Alchimie, l'Art des plon-

geurs, l'Art de nager, les Manufactures, les Arts Méchaniques.

Ce détail immense surpasse infiniment, comme on voit, l'étalage du Grec industrieux dont parle Juvenal. Il n'étoit que Grammairien, Rhéteur, Géométre, Peintre, Parfumeur, Devin, Danseur de chorde, Médecin, Magicien. Ici l'on affiche toutes les Sciences; mais il faut considérer que c'en est l'Histoire, non la Théorie ni les principes, bien moins l'exercice & la pratique. On se charge de nous apprendre simplement l'origine, les progrès, les révolutions, la fortune en un mot, de tout ce qui occupe & a occupé l'esprit humain. L'Auteur, sur chaque genre, parcourt les Pays, les âges, les Nations. Il met sous les yeux l'antique & le moderne, le beau & le barbare, le point de perfection & la décadence : méthode à la longue un peu monotone,

mais néceſſaire après tout, quand on ſe picque d'être Hiſtorien, & de montrer les routes par-où la Sçience a paſſé pour venir juſqu'à nous.

Cependant, dira quelqu'un toujours frappé de l'entrepriſe, pourquoi embraſſer tant de matière, & que ne fait-on plûtôt l'Hiſtoire de quelques parties de la Littérature, de la Philoſophie, par exemple, de l'Eloquence, de la Poëtique, des Mathématiques &c.

Peream malè, ſi non
Optimum erat.

Répondroit Horace. Mais il faut auſſi conſidérer que, dans ce ſiècle où l'on veut tout ſçavoir en gros, il eſt bien plus avantageux d'écrire un abrégé qui traite de tout, que de s'appéſantir ſur un ouvrage qui ne parleroit que d'une ſeule choſe. Voſſius a fait trois *gros* livres, ſur la Poëtique, ſur

les Historiens Grecs, sur la Philosophie & les Philosophes; quel est le Littérateur dans la sphère du beau monde qui s'occupe de cette lecture? Albert Fabricius a donné des notices très-belles de tous les Ecrivains Grecs & de leurs Ouvrages, qui est ce qui s'amuse en la compagnie de ses 14 volumes in 4°.?

Mais revenons à un point que nous avons déja insinué, M. Juvenel, qui est homme de mérite & d'intelligence, présente dans chacun de ses volumes des articles bien travaillés. Donnons quelque détail.

I. Vol.

On doit distinguer ici les morceaux qui concernent la Poësie, l'Eloquence & la Physique. Outre le tissu historique qui est ordinairement fort bien, l'Auteur fait des portraits où l'on *remarque de l'élégance* & de la

vérité. Dans l'Article de la Poësie lyrique, Simonide, Pindare, Horace sont peints gracieusement. *Une douceur charmante, un sçavoir immense, une sagesse éprouvée faisoient le caractére de Simonide... Pindare surpassa tous les Lyriques dans la grandeur du dessein, dans la variété des pensées, dans la hardiesse des figures, dans le tour heureux des expressions.... Horace réunit la force de Pindare & la douceur d'Anacréon; ainsi il se fit un caractère tout nouveau. Il s'éleva avec dignité, sans rien perdre de ses graces, & heureusement hardi dans la variété de ses figures, il charma l'oreille par la douceur de ses sons, & remplit l'imagination par la vivacité de ses images. Son jugement étoit sain, sa morale sans verbiage, sa poësie sans fade encens, & les charmes innocens de cette délicieuse poësie faisoient souvent gouter les préceptes les plus*

importans. Il ne faut pas prendre ce dernier trait au pied de la lettre. Horace fut licentieux, & les *charmes* de sa poësie firent souvent rougir la pudeur.

Dans l'Article de l'Eloquence, il y a un assez bon parallèle de Ciceron & de Démosthène : matière épuisée par rapport aux Sçavans, mais qui peut paroître neuve à ceux qui entrent dans l'empire des Lettres. On dit que *Démosthène a plus d'art, & Cicéron plus de génie*. Sur quoi il y auroit à disputer longtems; il faudroit d'abord convenir de l'étenduë des termes d'*art* & de *génie*; ensuite lire tout Démosthène & tout Cicéron; les comparer, les apprécier l'un & l'autre. Il ne seroit pas même inutile de prendre le témoignage des anciens, tant Grecs que Romains. Et puis se trouveroit-il bien, au bout du compte, un *Tribunal* compétent pour juger?

Au hazard de nous tromper, nous dirons ici que l'Auteur de cet Ouvrage nous paroît avoir fait des études particulières sur la Physique & les Mathématiques. Ce qui nous le persuade, c'est l'attention qu'il donne à l'Histoire de ces sciences. Dans ce second tome, par exemple, l'article de la Médecine, celui de la Botanique, celui de la Géométrie ordinaire & transcendante, celui de l'Astronomie, celui de la Musique & quelques autres, peuvent instruire les Lecteurs. Transcrivons ce morceau qui est comme un plan général par rapport aux matières qui occupent la plus grande partie du volume.

» Les Mathématiques prévien-
» nent les besoins des hommes,
» facilitent les Arts, perfection-
» nent les Sçiences. C'est par le
» *moyen* des combinaisons, que

» la Physique a découvert une
» infinité d'effets surprenants, &
» qu'elle réduit les expériences
» qu'elle fait tous les jours à un
» *petit* nombre de principes surs,
» fixes & invariables. C'est par
» la mesure des surfaces que la
» jurisprudence divise des terres
» litigieuses, régle les confins,
» assigne les héritages dans les
» partages. Les Mathématiques
» enseignent à observer la hau-
» teur, la grandeur, le mouve-
» ment & la distance des astres;
» à construire un vaisseau, le
» rendre léger à la voile, régler
» son cours; à conduire les eaux;
» à percer les montagnes, ou à
» les applanir ; à fouiller dans
» les entrailles de la terre ; à for-
» tifier, défendre & emporter
» les places ; à élever de super-
» bes édifices ; à tracer de vastes
» & de délicieux jardins, y pren-
» dre *des allignements*, y va-
» *rier les jeux* de l'eau, & à faire

» toutes les merveilles qui atti-
» rent notre admiration &c. «

III. Vol.

Les beaux endroits de ce volume ſont ſur la Juriſprudence, la Sculpture, l'Agriculture, le Jardinage, l'Art d'écrire des Lettres, la Critique &c. Nous ne diſſimulerons pas que les articles où il eſt parlé de la Théologie, de l'Imprimerie, de la Bibliographie, nous plaiſent moins que les précédents. Nous croyons auſſi que l'Hiſtoire qui concerne l'origine de la Poëſie Françoiſe, devoit être portée dans le premier volume, à l'endroit de la Poëtique. Mais citons un morceau que nous eſtimons propre à faire connoître de plus en plus le ſtyle de l'Auteur. En commençant ſon Diſcours ſur l'Agriculture, il dit : » l'hom-
» *me* innocent jouiſſoit, dans une
» *heureuſe* abondance, de tou

» les fruits de la terre, qui n'é-
» toient faits que pour lui. De-
» venu coupable, il trouva la
» nature changée à son égard,
» & il eut à vaincre l'inclémen-
» ce des saisons, la stérilité de
» la terre & l'indocilité des Bru-
» tes. Mais pendant que ce qui
» avoit été fait pour le bonheur
» de l'homme, devenoit son sup-
» plice, Dieu en le condamnant
» à un travail pénible & opiniâ-
» tre, lui ménagea quelques
» restes de connoissances au mi-
» lieu de cette profonde igno-
» rance, qui étoit la punition
» de son péché. Aidé de ce se-
» cours, qu'il fortifia par des
» expériences réitérées, l'hom-
» me apprit peu à peu à distin-
» guer les tems de semer & de
» recueillir, à donner à la terre
» les façons nécessaires, à domp-
» ter les animaux intraitables. «

IV. Vol.

Il y a beaucoup de variété

quelques ouvrages peu eſtimés : Nous ne citons point d'exemples pour éviter toutequerelle;mais la choſe eſt certaine. Nous voyons pourtant que le nombre de ces Jugements trop avantageux eſt fort borné , & nous aimons à reconnoître que l'Auteur uſe ordinairement d'une ſaine critique. Son Ouvrage , à tout prendre , mérite des Éditions réïtérées, & nous le félicitons déja de celle-ci qui ſe répand avec ſuccés à Paris & dans les Provinces.

ARTICLE XXXV.

LA RELIGION CHRE'TIENNE prouvée par les faits. Par M. l'Abbé Houtteville de l'Académie Françoise. T. III. & IV. in-12. A Paris chez P. G. Le Mercier rue S. Jacques au Livre d'or. M. DCC. XLIX.

NOus répétons, pour les deux derniers Volumes de cet Ouvrage, ce que nous avons dit des deux premiers, sçavoir que nous insistons simplement sur les additions faites depuis l'an 1722, époque de la première Edition. Ainsi dans le troisiéme Tome nous distinguons trois Chapitres totalement nouveaux, & notre Extrait commence par celui qui porte en titre : *que JESUS-CHRIST est né d'une Vierge selon qu'il avoit été prédit*. On voit assez qu'il est ici question de la

célèbre Prophétie du Chap. VII. d'Isaïe : *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & il sera appellé Emmanuel.*

M. l'Abbé Houtteville avoit omis d'en parler dans sa première Edition, *retenu par la crainte de ne rien dire d'assez tranchant sur une matière de cette importance ; mais l'ayant approfondie davantage, & se flattant de la posséder mieux, il ne feint point d'avancer que ni les Juifs, ni les Critiques, n'ont rien opposé qui infirme tant soit peu la force de la Prophétie.* De suite il entre dans son sujet, & d'abord il prétend qu'en supposant même que la Prophétie pût s'entendre à la lettre de la femme & du fils d'Isaïe, elle resteroit toujours, & d'une façon particulière, appliquable à la Vierge Marie & à J. C. Ceci s'explique d'une manière qui approche assez de la *doctrine* des deux sens littéraux;

le premier accompli au tems d'Achaz, & le second à la venuë du Messie ; le premier plus imparfait quoique véritable, le second plus excellent, plus direct, *plus conforme à l'intention de l'Auteur* ; apparemment *le S. Esprit*, unique cause de la Prophétie & des événemens qu'elle annonce. M. l'Abbé H. ne donne pas à ce principe de solution toute la clarté & toute l'étenduë que demanderoit l'importance du sujet. C'est peut-être parce qu'il ne faisoit pas assez de cas de cette opinion des deux sens littéraux ; & l'on voit en effet qu'il ne s'en sert que comme d'une espèce d'argument *ad hominem*, contre les Juifs accoutumés à reconnoître bien des figures dans les Livres Prophétiques. Rendu à son propre sentiment, il réfute cette preuve en disant que la prédic*tion ne regarde* que J. C. seul,

& que *toute autre application se contredit, ou souffre des difficultés invincibles.*

Nous reconnoissons volontiers la vérité d'une telle conclusion ; & nous assurons avec l'Auteur que tous les caractères de la prophétie ne conviennent qu'à J. C. Seul, il est l'*Emmanuel* ; & sa Mere seule est la *Vierge qui conçoit & qui enfante &c.* Il y a un mot dans ce Chapitre que nous aimons parcequ'il est bien vrai. *On pourroit traduire*, dit M. l'Abbé H. *& peut-être mieux :* La Vierge concevra &c. Oui ce seroit la traduction légitime, & S. Chrysostome l'a bien senti en disant que cette personne, Mere du Messie, est singuliérement & privativement à toute autre *la Vierge* ἡ Παρθένος.

Mais voici déja les objections : » Le terme *Alma* dont se sert » l'Hébreu ne dénote pas absolu» *ment* une Vierge dans le sens

» le plus rigoureux. « Cette chicane détruite cent fois occupe beaucoup notre Auteur, qui s'embarasse même un peu dans cette discussion. Il ne seroit pas le premier bel esprit, à qui l'armure des Hébraïsants n'iroit pas d'une certaine façon; ainsi nous croyons ne faire aucune brèche à sa gloire en plaçant les deux observations suivantes.

1°. M. l'Abbé H. veut prouver par les anciens Interprètes des Juifs que le mot *Alma* a été entendu d'une Vierge proprement dite : *ce terme*, dit-il, *se trouve rendu par celui de Vierge dans les Paraphrases d'Onkelos & de Jonathan.* Ceci nous surprend infiniment. Les deux Paraphrastes qu'on cite ont écrit en Chaldéen, & se servent du mot *Oulemtha* formé d'*Alma*, toutes les fois qu'ils veulent exprimer le sens qui est dans l'Hébreu : il y a *donc autant à* demander si

ſeur terme ſignifie une
dans le ſens précis ; qu'à re
cher ſi telle eſt la ſignific
d'*Alma*. De plus Onkelos
produit ici n'a rien fait
Prophète Iſaïe ; mais ſeule
ſur le Pentateuque : ce qu'
loit du moins indiquer pou
re entendre aux Lecteurs
ne prenoit ſes textes ſur le
XXIV. de la Genèſe &
ſecond de l'Exode, que par
logie au VII. Chap. d'Iſaïe

2°. On objecte que le
Hébraïque auroit dû préfé
plûtôt le terme *Bethoula* qu
lui d'*Alma*, s'il avoit été que
d'indiquer une Vierge pro
ment dite. A quoi notre Au
répond d'abord, que le mot
'thoula ſe prend au conti
quelquefois pour une veuve
une femme mariée : ce
prouve par un paſſage aſſez
choiſi dans Joel ; mais celu
qu'il produit enſuite, *filii* pu

rum compunxerunt eos ne prouve abſolument rien, puiſqu'il eſt tiré du livre de Judith que nous n'avons point en Hébreu. *Toujours Bethoula*, ajoute M. l'Abbé H. en faiſant valoir ce texte : oui peut-être, lui répondra-t'on, dans ce Livre tel qu'il ſortit des mains de l'Ecrivain Sacré, mais comme il ne ſubſiſte aujourd'hui qu'en Grec, le moyen d'y voir le mot *Bethoula !* C'eſt ainſi que la controverſe ſi ſérieuſe ſur le Chap. VII. d'Iſaïe, s'en iroit peu à peu en Obſervations critiques ou grammaticales, & il eſt clair que notre Auteur n'auroit aucun avantage dans les deux derniers points que nous venons de marquer. Il en eſt d'autres dans ce Chapitre qui péchent un peu du côté de la Logique ; mais tout compenſé, la diſcuſſion de cette Prophétie célèbre fait encore honneur à *M. l'Abbé H.* Il réfute, par

exemple, d'une manière fort ſatisfaiſante ceux qui oppoſent la leçon de Symmaque, d'Aquila & de Theodotion à notre vulgate, & il fait voir que l'Interprète Latin a eu grande raiſon de ſuivre les L X X. comme étant bien plus anciens, plus habiles & plus reſpectables que tous ces Interprètes modernes, infectés de l'héréſie des Ebionites.

La réfutation des idées de Grotius ſur cette Prophétie, eſt encore un morceau travaillé, & digne de l'attention des Lecteurs. Mais ce qu'il faut voir ſurtout, c'eſt la manière dont M. l'Abbé H. concilie le texte ſeulement applicable au Meſſie, avec la naiſſance de l'enfant du Prophète. » Iſaïe, dit-il, veut don-
» ner au Roi de Juda la preuve
» de ſa délivrance prochaine. Il
» *promet* la naiſſance d'un en-
» *fant qui* ſera le gage de ſa pré-

» diction, & il assure qu'elle
» s'accomplira avant que l'en-
» fant qui doit naître, soit en
» état de choisir entre le bien
» & le mal. Mais il commence
» par une promesse d'un intérêt
» bien plus général; il dit que le
» Messie naîtra d'une Vierge.
» Puis quittant tout d'un coup
» ce grand objet qu'il n'a fait
» que montrer rapidement, il
» vient à la naissance de son pro-
» pre fils, qui devoit être le sûr
» garant de la vérité de sa paro-
» le. Cependant comme il n'a-
» voit tiré, pour ainsi dire, qu'un
» seul trait quoique fort & mar-
» qué, pour désigner la personne
» du Messie, il y revient jusqu'à
» trois fois dans la suite de son
» Discours, & met en évi-
» dence son principal sujet,
» par des coups de lumière si
» sensibles, qu'ils ne permettent
» pas de le méconnoître. *Em-
» manuel & le fils* du Prophète

» sont donc ici deux enfans en-
» tiérement différents, & qui n'ont
» rien de commun, si ce n'est que
» le dernier est l'occasion de ce
» qui est dit de la naissance mira-
» culeuse de l'autre. «

Un autre Chapitre qui enrichit ce Volume est celui où l'Auteur montre que *JESUS-CHRIST a envoyé le S. Esprit à ses Apôtres & à son Eglise, selon que les Prophètes & lui-même l'avoient prédit.* Il ne faut qu'un coup d'œil pour pénétrer tout le plan, l'ordre & le détail de ce morceau. On expose d'abord les prophéties qui annoncent la venuë du S. Esprit & les effets que sa mission doit produire dans les cœurs. Viennent de suite les textes du Nouveau Testament, où l'on voit tout ce qui se passa dans les Apôtres & dans les premiers Fidèles après la Résurrection de J. C. Ils eurent le don des Langues, la connoissance de l'ave-

nir, le pouvoir d'opérer des miracles : faveurs extraordinaires qui furent, pour ainsi dire, l'appanage de l'Eglise naissante, comme nous l'apprenons surtout du Chap. XII. de la première Epitre aux Corinthiens : faveurs qui ne s'éclipserent pas avec les premiers Prédicateurs de l'Evangile ; elles se perpetuerent durant plusieurs siècles, ainsi que le montre l'Auteur par une tradition que l'on ne peut combattre sans renoncer à toutes les loix de la certitude morale.

Le Chap. XV. qui est aussi une des grandes additions faites à ce troisiéme volume, prouve *que Jerusalem a été détruite ; & qu'en punition de leur incrédulité, les Juifs ont été dispersés par toute la Terre, ainsi que les Prophétes l'avoient annoncé.* La justification de ceci occupe près de 60 pages: c'est un tissu de prophéties & d'événements : prophéties d'une

telle clarté, événements qui s'y rapportent avec tant de juſteſſe, qu'avec raiſon l'Auteur regarde cette démonſtration comme une des plus propres à convaincre les incrédules. Nous paſſons au quatrième tome, où l'on remarque auſſi des augmentations conſidérables en trois endroits. Les deux premiers roulent ſur deux nouvelles difficultés que ſe propoſe l'Auteur.

Il eſt *impoſſible*, dit-on d'abord, *que les Juifs euſſent méconnu J. C. ſuppoſé que les miracles arrivez, ſelon les Evangeliſtes, au tems de ſa naiſſance, & dans les premières années de ſa vie euſſent été véritables.* Cette objection n'eſt que comme une branche de celle qu'on a faite tant de fois contre toutes les merveilles de la vie de J. C. S'il a reſſuſcité tant de morts, s'il a guéri tant de malades, s'il a commandé en *Maître* à toute la nature, s'il a

mis le comble à ces prodiges en sortant lui-même du tombeau, pourquoi, dit-on, les peuples ne se sont-ils pas convertis? Mais ceux qui trouvent cette difficulté pressante ne font attention ni aux circonstances des événements, ni à la disposition présente des esprits, ni à la force des préjugés, ni aux intérêts qui dominent, ni au respect humain qui captive, ni aux coutumes qui enchaînent. Un homme de grand mérite * raisonnant, il y a quelques années, sur la même question, formoit des hypothéses bien capables de faire connoître toutes les espéces d'obstacles qui empêchent le progrès de la vérité, & il ajoutoit en citant le livre proscrit des *Pensées Philosophiques* : » N'avons-nous pas

* M. Vernet *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne sect. VII. p.* 508 & 509.

» oui un nouveau Philoſophe
» nous déclarer nettement qu'il
» n'en croiroit pas ſes propres
» yeux ſur la réſurrection d'un
» mort, ſi cela l'engageoit à ad-
» mettre une doctrine contraire
» à ſes raiſonnements ? Chacun
» eſt bien en droit d'avoir auſſi
» bonne opinion de ſa raiſon que
» cet Auteur. Mais avec ce prin-
» cipe l'effet des prodiges ſe ré-
» duira preſque à rien &c. »
Nous avons voulu citer cet e-
xemple, qui prouve plus dans
le cas préſent que toutes les rai-
ſons de M. l'Abbé H. quoiqu'eſ-
timables en leur genre. Il les tire
principalement des circonſtan-
ces qui accompagnerent les mi-
racles de la naiſſance & des pre-
mières années de J. C. Ce détail
eſt convaincant, mais s'il ſe
trouve des eſprits qui, comme
l'Auteur des penſées Philoſo-
ques, oſeroient préférer leur
raiſonnement aux miracles mê-

mes dont ils seroient témoins, doit-on être surpris que la plupart des Juifs qui ne connurent pas, ou qui connurent peu les premiers prodiges opérés en faveur de J. C. ne se soient pas mis en peine de s'attacher à ce divin Messie ?

On fait une autre difficulté : la Synagogue, dit-on, étoit revêtuë d'une autorité Divine, d'une autorité même infaillible, lorsque J. C. parut au monde ; elle a cependant condamné sa personne & sa doctrine ; il falloit donc déférer à ce jugement, mais en y déférant, il falloit donc regarder les miracles de J. C. comme suspects, il falloit le traiter lui-même de Novateur & d'ennemi de Dieu. M. l'Abbé H. résout cette très-petite chicane par les raisons que tout le monde sçait. L'autorité de la Synagogue étoit bornée par le *ministère sublime* des Prophètes,

& par la promesse d'une nouvelle loi. J. C. opérant des miracles, faisoit assez connoître qu'il étoit revêtu d'un pouvoir prophétique & superieur même à celui des Prophètes. J. C. accomplissant toutes les figures de la loi, & paroissant dans les tems marqués par toutes les écritures, ne laissoit aucun doute sur l'établissement prochain de la nouvelle alliance. Quelle espèce de pouvoir restoit donc à la Synagogue contre lui & contre sa doctrine ? Il faut lire tout ce développement dans le Livre de notre Auteur, qui est ici, comme en bien d'autres endroits, un peu diffus, sans doute pour mieux instruire, & ne laisser rien d'obscur dans ses réponses.

Tout l'Ouvrage de M. l'Abbé H. est terminé par une Dissertation sur les faux principes des Incrédules ; on y réfute les divers

systèmes qu'ils opposent à la Re
ligion Chrétienne ; systèmes de
fausse Métaphysique, d'argumens captieux, de comparaisons défectueuses, d'impossibilité chimérique de croire, de prétenduë autorité fondée sur la multitude des Incrédules ; d'indifférence qu'ils imaginent dans le souverain Etre par rapport aux sentimens des hommes &c.

Ce discours, qui doit être lû avec réflexion, est écrit d'une manière intéressante, méthodique, vive de tems en tems, quoique toujours très-modérée & toute plei-
ne d'égards pour des adversaires
qui en méritent peu, puisqu'ils
*s'élevent avec audace contre le Sei-
gneur & contre son Christ.*

Depuis la conclusion de cet
trait, nous avons reconnu
ns le précédent, au mois de
vier, un mot qui demande
lque attention de notre part.
question (p. 27 de ce Vol.

E vij

de Janv.) d'une époque pour l'origine de l'Empire Chinois que M. l'Abbé Houtteville place, d'après M. Fréret dit-il, *vers l'an du monde 2147.* Nous indiquons auſſi ce calcul dans notre extrait; mais en réfléchiſſant depuis ſur cette matière qui a beaucoup de difficulté, nous nous ſommes perſuadés que M. l'Abbé H. qui étoit bien plus bel eſprit que ſçavant, a pris dans M. Fréret l'année avant l'Ere Chrétienne pour l'*année du monde*. Voici notre preuve :

M. l'Abbé H. dit (*T. I. p. 285 & 286*) que *Yao* & *Chune les deux Fondateurs de la Monarchie Chinoiſe ont fini ſeulement 1991 ans avant l'Ere Chrétienne, & que la durée de leur régne n'eſt au plus que de 156 ans.* Juſqu'ici c'eſt l'énoncé de M. Fréret; mais l'Abbé concſut enſuite que ces deux Fondateurs ne peuvent *avoir* commencé que *vers l'an-*

du monde 2147. Or ces mots *vers l'an du monde* ne sont point dans le Mémoire de M. Fréret qui entend sans doute ces 2147 ans, du tems qui a précédé l'Ere Chrétienne (*voy. Mem. de l'Acad. des Inscript. T. X. p. 401.*) Et en effet si l'on joint aux 1991 années avant cette Ere, les 156 ans des deux régnes d'*Yao* & de *Chune*, on aura 2147. en remontant vers l'origine du monde & toujours avant l'Ere Chrétienne. Nous sçavons bien que si l'on faisoit commencer cette Ere à l'an 4294 ou 4295 il arriveroit que l'an du monde 2147 seroit aussi l'an 2147 avant l'Ere Chrétienne ; mais ce n'est apparemment point le systême de M. Fréret, & son discours ne mène point à deviner cela. Nous jugeons même, par l'esquisse qu'on nous a communiquée depuis peu manuscrit, de son grand Ouvrage *sur la certitude & l'antiquité*

de la Chronologie Chinoiſe, qu'il recule l'Ere Chrétienne, peut-être juſqu'au cinquième millenaire ; mais nous parlerons de ceci, lorſque ce beau Livre, que nous attendons avec impatience, aura été rendu public.

ARTICLE XXXVI.

JACOBI BELGRADI E SOCIETATE JESU ad Virum Eruditiſſimum Marchionem Scipionem Maphejum Epiſtola de antiquis monumentis ſub Retinâ recens inventis. Lettres du P. Belgradi Jéſuite à M. le Marquis Maffeï, touchant les Monumens antiques trouvés depuis peu ſous le Village de *Réſina*, près de Naples. *in*-12. A Veniſe. M. DCC. XLIX.

Il eſt des choſes qu'on ne s'ennuye point d'entendre raconter. Depuis ſept ou huit ans il nous

vient d'Italie des Relations de la découverte d'Herculane : elles contiennent beaucoup de détails semblables, elles spécifient à peu près de la même façon les Statues, les Peintures, les Médailles qu'on a trouvées sous ces ruines immenses ; & s'est-il rencontré personne qui ait dit d'un ton chagrin, que ç'en étoit assez; que ces redites le fatiguoient ; que cette matière devoit être abandonnée, n'ayant plus la grace de la nouveauté ? Nous ne le croyons pas ; & bien loin de le croire, nous invitons tous ceux qui visiteront ces antiques Souterrains à nous redire ce qu'ils y auront vû. Ce sont là comme des nouvelles de l'autre monde. Dix-sept siécles d'intervalle entre les Gens d'Herculane & nous, quel titre pour rendre la narration intéressante, pour faire disparoître la qualité, *partout ailleurs* intolérable, de *narrateur* !

Voici trois Lettres qui auront l'avantage de nous apprendre sur le même sujet quelque chose que nous ne sçavions pas. En 1748. le P. Belgradi, Jesuite Italien, descendit dans Herculane, & y observa, en Connoisseur, tout ce qu'un Connoisseur peut souhaiter de voir. Ce n'eût pas été la peine de faire le Voyage & d'en revenir, si les connoissances de l'Observateur fussent demeurées secrettes. A son retour il adressa ces trois Lettres à M. le Marquis Maffeï, l'homme du monde, peut-être, qui s'applaudit le plus d'avoir vêcu jusqu'à la manifestation de tant de belles antiquités.

Dans sa première Lettre notre Auteur fait aussi l'Histoire de la fondation d'Herculane par Hercule, de sa situation à six mille cinq cent pas de Naples ; de la catastrophe funeste qui lui arriva en l'année 802 de Rome & de

J. C. 79, la première de l'Empire de Tite. On sçait que le Vésuve ayant pour lors vomi des tourbillons de flammes, les villes d'Herculane & de Pompeïes furent ensévelies sous ces matières embrasées ; que la première préservée en partie des atteintes du feu, par la grande quantité de terre & de cendre qui la combla presque partout, a reparu ces dernières années sous les Villages de Résina & de Portici ; que ce Phénomène souterrain a occupé & occupe encore l'attention des Amateurs de l'Antiquité &c. Tout ceci est connu, & ceux qui pourroient l'ignorer trouveront dans la Lettre du P. Belgradi de quoi s'instruire parfaitement.

Dion Cassius rapporte que les Villes d'Herculane & de Pompeïes furent abimées, tandis que le peuple étoit au Théâtre. Sur-

quoi notre Auteur demande si le peuple de ces deux Villes étoit réuni pour un seul spectacle ? Et il répond qu'on ne peut décider la question ; qu'on sçait seulement qu'Herculane avoit un Théâtre, & qu'un jour, peut-être, on découvrira celui de Pompeïes. En attendant, nous ajouterons que le texte Grec de Dion semble assurer qu'il n'y avoit que le peuple d'une de ces deux Villes qui fût au Théâtre lorsque le malheur arriva ; mais étoit-ce plutôt les Herculans que les Pompeïens ? c'est ce qu'on ne peut deviner : peut-être y a-t-il faute dans cet endroit du texte de Dion. Le secours des Mss. ne seroit pas inutile ici ; nous en avons consulté un très bon qui se conserve au Collége de Louis le Grand, ci-devant de Clermont, & la Leçon est la même que dans l'imprimé ; mai

d'autres Bibliothèques pourroient fournir encore de nouvelles lumières *.

Au reste, selon la judicieuse remarque du P. Belgradi, on peut bien croire, sur le témoigna[illegible]e Dion, que les habitans [illegible] ces deux Villes, ou d'une des deux, étoient au Théâtre uand la tempête du Vesuve :ommença; mais il n'y a nulle aison de dire qu'ils furent surris & accablés dans le lieu mêie du spectacle. La manière ont l'Historien raconte cet évément, fait voir qu'il y eut s annonces & des progrès dans tremblement de terre, dans

Il y a dans Dion p. 756. Edit. de hel 1606. καὶ προσέτι ϗ πόλεις δύο τὸ, τε Ἡρκουλάνεον ϗ τοὺς Πομπηΐους, ατρῳ τοῦ ὁμίλου αὐτῆς καθημένου, α) κατέχωσε. *Praetereàque cinis urbes integras, Herculanum & ios, populo (ejus) sedente in Theanitus obruit.*

les fulminations, les éruptior
d'où l'on peut conclure av
beaucoup de vraiſemblance,q
le peuple, en grande partie,
ſauva dans la campagne, ſ
attendre ſa dernière heure
tour d'une ſcène, dont l ch
mes devoient céder au n
préſent. Ceci quadre parfai
ment avec la Relation de no
Auteur & de tous les autres
moins oculaires qui diſent q
dans les décombres d'Herculai
on a trouvé très-peu d'oſſem
humains : on ne parle même q
d'une eſpèce de cadavre qui a
trouvé ſur un eſcalier tenant da
ſa main une bourſe pleine de M
dailles ; c'étoit probableme
quelque vieil avare à qui ſa le
te démarche & le déſir de co
ſerver ſon tréſor, ne laiſſer
pas le tems de ſe ſauver lui-m
me.

Le P. Belgradi eſt deſcen
70 pieds ſous terre : cette ro
te, faite de main d'homme

puis la découverte, eſt étroite, obſcure, & l'on ne s'y engage qu'à la lueur des flambeaux. Ce qui frappa d'abord le voyageur, furent des murailles de brique, enduites de couleur rouge, & auſſi brillantes que ſi l'on y avoit paſſé tout récemment un vernis. On reconnoît là le luxe de ces Italiens Grecs d'origine qui employoient, pour l'ornement de leurs demeures, ce que Vitruve condamne comme un excès de magnificence. Le même luxe voit porté les habitans d'Her-ulane à paver leurs maiſons de ièces de marbre noir & blanc. es pièces ſont comme de pes cubes entremêlés & diſtriés avec goût. On en trouve la même façon dans d'autres roits d'Italie ; mais ceux erculane ont plus d'apparenk de propreté.

'Auteur conſidéroit tout en çant toujours dans ces ruës

ſouterraines, & il fut bientôt parvenu au Théâtre qui eſt conſtamment le plus beau Monument de cette découverte. C'eſt dommage qu'on l'ait ſi mal débouché ; qu'on ait comblé de terre ſes diverſes parties, à meſure qu'on en retiroit les Statuës, les Médailles & les autres antiques qui y étoient enſévelies. Ainſi nul de ceux qui deſcendent aujourd'hui dans Herculane, ne peut ſe flatter de voir ce Théâtre dans ſon entier ; il n'en paroît que quelques côtés, quelques veſtiges qui ſervent à faire juger du reſte de l'édifice. Il étoit en demi-cercle ayant à l'extérieur 290 pieds de circonférence, de largeur en dedans juſqu'à la ſcène 150 pieds ; & en ceci notre Auteur s'accorde avec les autres relations ; mais il donne à l'aire même de la ſcène 372 pieds de largeur, tandis que les autres n'en mettent que 72 : ce

qui est bien plus probable ; car comment y auroit-il eu plus d'étendue dans le seul endroit destiné à la représentation, que dans toute la circonférence du Théâtre ?

On entroit sur la scène par trois portes ; & tout ce frontispice d'ordre dorique n'avoit que 30 pieds de hauteur ; peut-être dans sa structure entiére, étoit-il couronné des deux ordres, Ionique & Corinthien, ainsi qu'on le voit dans d'autres Théâtres anciens. Toute l'enceinte de celui-ci étoit en portiques destinés à l'entrée des Spectateurs ; & ils soutenoient aussi les galleries & les loges en gradins où l'on se plaçoit. La dernière gallerie étoit réservée aux Dames, & paroît avoir été plus ornée que les autres. L'Auteur se propose une question d'Antiquaire, sçavoir si la forme *de ce Théâtre* d'Herculane *étoit Grecque* ou Latine ;

& il répond qu'à bien des égards elle étoit l'une & l'autre, mais qu'on n'y remarque point, comme dans les Théâtres purement Grecs, ces vases d'airain ou de terre, qu'on plaçoit à propos pour grossir la voix des Acteurs & la rendre plus éclatante. Les Romains en effet, suivant l'Observation de Vitruve, usoient rarement de ces secours, parceque la matière & la forme de leurs Théâtres contribuoient assez par elles-mêmes à fortifier le ton des déclamateurs.

A 80 pas environ du Théâtre d'Herculane, on trouve trois édifices, un plus grand, & deux autres beaucoup moindres, placés vis-à-vis, & communiquant avec le premier par des portiques. Toutes les autres relations ont parlé de ces trois bâtiments, dont le plus vaste étoit probablement le *forum* des Herculans. Le P. Belgradi examine toutefois

e

en critique si ce n'étoit point une Ecole publique; mais enfin il panche aussi pour le *Forum*. Cet Edifice avoit 228 pieds de long, & environ 132 de large. On y a trouvé plusieurs Statuës, surtout, à l'entrée, celle de M. Nonnius Balbus dont nous parlerons ailleurs. Le reste du détail où entre notre Auteur se rapporte presque entiérement à ce qu'on a vu dans le Mémoire imprimé à Avignon, au commencement de 1748. Nous en rendîmes compte dès le mois d'Avril de cette même année; on peut recourir à notre Extrait.

A l'égard des deux bâtiments placés vis-à-vis de ce *Forum*, c'étoient des Temples, l'un ayant 50 pieds de long sur 60 de large, l'autre beaucoup moins vaste, tous deux voutés, de forme carrée, ornés d'autels, de peinture à *fraisque*; & l'on y voit *sur les murailles*, des pla-

ques de marbre où sont inscrits les noms de ceux qui ont contribué aux dépenses de ces édifices ; & des Magistrats qui ont présidé à leur consécration.

Nous passons quelques discussions sçavantes & générales sur le *Forum* des Anciens & sur les proportions de leurs Temples. Car il faut finir cet Article qui n'embrasse que la première lettre de notre Auteur. Comme les deux autres nous ont paru encore plus curieuses que celle-ci, on nous permettra d'en parler séparément d'autres vol. de nos Mémoires.

ARTICLE XXXVII.

DIALOGUES ENTRE HYLAS & Philonoüs dont le but est de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, la nature incorporelle de l'Ame, & la Providence immédiate de la Divinité, contre les Sceptiques & les Athées, & d'ouvrir une Méthode pour rendre les Sciences plus aisées, plus utiles, & plus abrégées par George Berkeley; Associé au Collége de la Trinité à Dublin, & pourvu depuis par Sa Majesté Britannique de l'Evêché de Cloarre, traduit de l'Anglois. A Amsterdam 1750. vol. in-12. p. 288.

RENverser le Scepticisme; & détruire l'impiété est un grand projet, & digne d'un Pré-

lat qui a combattu * avec force & avec succès les Deïstes & les incrédules; mais pour renverser ce double monstre, encore faut-il en parler, & dans tout cet Ouvrage à peine en dit-on quelques mots jettés au hazard, & comme échappés à la distraction de l'Auteur. Le but unique qu'il paroît se proposer, & pour lequel il réunit toutes les forces de son esprit, & employe les raisonnemens de la plus austère Dialectique, est de prouver non seulement la non-existence, mais même l'impossibilité des corps & de la matière.

Dès la première lecture de cet Ouvrage, il nous parut que M. Berkeley avoit un autre dessein que celui qu'il annonçoit;

* M. l'Evêque de Cloane a fait un Ouvrage intitulé *Alciphron*, ou *le Petit Philosophe*; il y attaque l'incrédulité dans *tous ses retranchemens*. Cet Ouvrage a *été traduit* en notre Langue.

ce qui n'étoit qu'un ſoupçon eſt devenu une certitude par une anecdote littéraire que nous ſçavons ſûrement. M. Coſte, Traducteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain* de M. Locke: dit un jour à un homme célèbre dans la République des Lettres, qu'il tenoit de M. Berkeley même, qu'il n'avoit fait cet Ouvrage que pour faire ſentir les conſéquences abſurdes & ridicules qui ſuivoient de la doctrine * de Malebranche. Il n'eſt pas impoſſible auſſi que M. Berkeley, qui aimoit la doctrine du Philoſophe François, ait voulu faire voir la fécondité de ſes principes, & que déſabuſé enſuite

---

* Ces Dialogues qui viennent de paroître traduits en notre langue, ont été imprimés en Angleterre dès l'an 1713. Le P. Malebranche vivoit alors, & il eſt probable, qu'il aura connu un Ouvrage compoſé par un Auteur qui paſſoit pour être ſon diſciple.

ou par ses réfléxions, ou par celles de ses amis, il ait pris, comme les autres, le parti de rire des Mondes intelligibles de Malebranche. Ce qui confirmeroit peut-être cette observation, c'est qu'il n'est pas possible de procéder avec plus de serieux; de mettre plus de chaleur, & d'employer avec plus d'art & de force la subtilité du raisonnement, qu'on le fait dans ces Dialogues.

Toutes ces réfléxions ne nous dispensent pas devant le public de lui rendre compte de cet Ouvrage, & nous allons le faire avec le plus de briéveté qu'il sera possible. Il est divisé en trois dialogues. Dans le premier l'Auteur pose les fondemens de sa doctrine sur la non-existence des corps: dans le second il tache d'établir, & de prouver cette opinion: dans le troisième il répond aux difficultés de ses adver-

faires. Dès le commencement du premier dialogue, Philonoüs le Docteur de l'Immatérialisme universel, prouve à Hylas son disciple, que la chaleur n'est pas dans les corps, que la chaleur est une sensation de plaisir ou de douleur qui ne peut être qu'une modification de l'ame. Ce qu'il dit de la chaleur, il le dit de toutes les qualités sensibles, du goût, du son, des couleurs &c., que ce sont de pures sensations qui n'ont d'existence que dans nos ames. Le disciple se laisse aisément persuader, que ces sortes de qualités sensibles, qu'on appelle *secondaires*, n'existent point hors des esprits; mais il soutient que les qualités sensibles qu'on nomme *premières*, comme l'étenduë, la figure, la solidité, le mouvement, existent réellement dans les corps, & que par conséquent il existe des corps. Il ne tarde *pas à être forcé* dans ce retran-

chement, & voici la merveilleuse démonstration qui le persuade. Nous ne la présentons ici qu'en abrégé : elle se trouve *p. 56, 57, 58.*

Un principe qui conduit à des absurdités & à des contradictions, ne peut être vrai ; or si vous admettez qu'il existe de l'étendue hors des esprits, vous vous jettez dans des contradictions; voici comment: L'étendue visible, si elle existoit, devroit être une propriété des corps, qui fût toujours la même, & qui ne variât point. Or l'étenduë varie & change selon qu'on s'en éloigne ou qu'on s'en approche. Une tour est dix fois plus grande à certaines distances qu'à d'autres, donc cette étenduë n'existe pas hors de l'ame : donc il n'y a pas d'étenduë. Hylas n'a pas le mot à dire, & se rend à l'évidence d'une démonstration si frappante. Ce

n'eſt cependant qu'un paralogiſme : car lorſque je m'approche d'une tour, elle me paroit plus grande ; & plus petite, ſi je m'en éloigne ; mais ce changement n'eſt point dans la tour qui a toujours en elle même les mêmes dimenſions. Il n'eſt que dans l'œil, où les rayons font, ſelon les diſtances, des angles plus grands ou plus petits, & c'eſt une erreur des ſens que la raiſon corrige aiſément.

Comme Hylas ne s'étoit rendu que par proviſion, & qu'il s'étoit réſervé le droit de ſe rétracter, s'il découvroit quelque difficulté ſolide, il revient à la charge. Il diſtingue l'objet de la ſenſation de la ſenſation même ; il convient que la ſenſation ne peut exiſter hors de l'eſprit ; mais il ſoutient que l'objet de la ſenſation, le feu, par exemple, qui brûle & diviſe les parties de ſa *main*, *eſt hors* de ſon ame ; il ne

le ſoutient pas longtems. Philonoüs armé d'un redoutable talent pour la diſpute, l'accable de raiſonnemens interminables, de ſubtilités métaphyſiques, de diſcuſſions ſçavantes ; le crédule Hylas ne ſçait à quoi ſe tenir, & reconnoît ſes torts ; il n'en avoit aucun : il eſt très-vrai, que l'objet de la ſenſation, de la perception eſt diſtingué de la perception. La perception eſt une image : une repréſentation d'une maiſon, par exemple : cette maiſon n'eſt pas dans l'ame, & l'ame n'en acquiert la connoiſſance que par les ſens.

Acquerir des connoiſſances par les ſens, appercevoir par les ſens, voilà ce qui impatiente Philonoüs, & ce qui lui paroît plein de contradictions. Mais cet aveugle né de 13 ans, à qui le célèbre Cheſelden rendit la vuë, n'eut-il pas une foule de *nouvelles* ſenſations, de *perceptions* nouvelles ? Comment

put-il les acquérir ? par l'organe de la vuë sans doute. Nous n'en dirons pas davantage sur ce premier Dialogue, & nous tâcherons d'être encore plus courts sur les deux autres. On se lasse d'exposer & de réfuter de pareilles rêveries, qui ne sont pas cruës par ceux mêmes qui les soutiennent avec le plus de force & de vivacité.

Dans le second Dialogue, l'Auteur commence par exposer l'opinion de Malebranche sur l'origine des idées, & il l'expose en homme qui connoît la doctrine de son Maître ; mais le Philosophe Anglois a été plus loin que le Philosophe François. Celui-ci dit simplement (*Entretien 6.*) qu'on *ne peut avoir de démonstration exacte touchant l'existence des corps*, qu'on a même *une démonstration exacte de l'impossibilité d'une telle démonstration.* Il ajoute (*Rech. de la Vérité* T. 2.)

qu'il n'y a *que la Foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des corps*, en quoi on ne peut excuser Malebranche. Cet homme plus bel esprit qu'il n'étoit Philosophe, & gouverné par une imagination vive & dominante, voyoit tout dans Dieu, n'appercevoit que des mondes intelligibles, des hommes intelligibles, des corps intelligibles. Il ne vouloit que des apparences, & n'admettoit aucune réalité. Ces rêveries, il les prenoit pour les réponses de la Sagesse incréée, de la Raison universelle, du Verbe. Soumis cependant à la Foi, & plein de respect pour les décisions de l'Eglise, il fut obligé d'admettre des corps.

Le Philosophe Anglois, plus hardi, soutient non seulement que la matière *n'existe pas, mais qu'elle est même absolument impossible*. On lit plus d'une fois de pareilles assertions, afin de s'as-

ſurer ſi elles ont effectivement échappé à des têtes penſantes. Quoiqu'il en ſoit, nous n'entrerons point dans le détail des prétenduës démonſtrations de Philonoüs contre la poſſibilité des corps & de la matière. Cet Extrait deviendroit interminable. Peu de Lecteurs nous entendroient, & tous ſeroient ennuyés par une ſuite de raiſonnemens qui étourdiſſent ſans éclairer, qui ont plus de ſubtilité que de ſolidité, & dont le ton de Paradoxe fait le plus grand mérite. Si néanmoins ces raiſonnemens avoient fait impreſſion ſur quelques-uns, qu'il nous ſoit permis de leur oppoſer une preuve que les Philoſophes ont coutume d'apporter, & qui nous paroît avoir toute la force d'une démonſtration rigoureuſe.

Une conſéquence qui ſuit immédiatement & clairement de *deux principes* d'une certitude

absoluë, est certaine, & a to
te la certitude des principe
Or l'existence des corps suit cla
rement & immédiatement
deux principes d'une certitu
absolue ; l'un est l'idée claire
Dieu, l'autre le sentiment int
rieur ; le premier m'apprend q
Dieu ne peut me tromper ;
second m'instruit que je suis p
té invinciblement & nécessai
ment à juger qu'il y a des cor
Or s'il n'y avoit pas de corp
Dieu qui est l'Auteur de ce
gement nécessaire & invincibl
me jetteroit lui-même dans l'
reur. Cet argument prouve q
nous avons une certitude mé
physique, non de l'existence
quelque corps en particulie
mais de l'existence des corps
général.

Le troisième Dialogue co
tient les difficultés que fait H
las contre la non-existence
corps. Souvent ces difficu

ſont fortes, les réponſes foibles; mais Hylas facile à perſuader, ſe rend toujours. Nous ne toucherons que deux de ces difficultés; la première eſt tirée de la néceſſité qui force tous les hommes à admettre l'exiſtence des corps; la ſeconde, de l'hiſtoire de la création, telle qu'elle eſt racontée dans la Genèſe. Voici comme Hylas propoſe la première objection, & nous nous ſervirons de ſes termes, afin qu'on juge du ſtyle & de la manière de l'Auteur. » Peut-on ſuppoſer que » Dieu eût voulu nous tromper? » & vous imaginez-vous qu'il » eût donné au monde entier un » penchant ſi décidé à croire » que la matière exiſtât, s'il n'e- » xiſtoit rien de ſemblable? »

Cette difficulté eſt propoſée d'une manière foible; mais la réponſe eſt encore moins ſatisfaiſante. La voici dans les propres termes de Philonoüs: » Je

» me persuade, dit-il, que vous
» ne prétendez pas, qu'il faille
» imputer à Dieu chaque opi-
» nion, qui peut tirer son ori-
» gine ou des préjugés, ou des
» passions, ou de l'inattention
» des hommes. Vous ne sçauriez
» en effet le regarder comme
» Auteur d'une opinion, qu'en
» vertu, ou d'une révélation
» surnaturelle, ou d'une évi-
» dence si claire, qu'il seroit im-
» possible d'y refuser notre ac-
» quiescement; mais, continue-
» t'il, où est la révélation, ou
» bien où est l'évidence qui nous
» oblige à croire à la matière? »
Il faut être aussi docile, & aussi peu instruit qu'un Ecolier pour se payer d'une pareille réponse. Cependant Hylas, qui soutient partout son personnage de crédulité, n'a pas le mot à repliquer & se rend d'abord.

La seconde difficulté est tirée de la création; & voici comme

Iylas la propoſe. » Il eſt abſo-
lument impoſſible de concilier
votre ſentiment avec la rela-
tion que l'Ecriture Sainte nous
fait de la création. Moïſe nous
parle d'une création ; une créa-
tion de quoi ? d'idées ? Non,
certainement ; mais de choſes,
d'Etres réels, de ſubſtances
corporelles. » Philonoüs, qui
l'eſt jamais embarraſſé dans l'em-
arras, ſoutient que tout s'ex-
lique dans ſon opinion, & il
ie que Moïſe ait jamais parlé
le ſubſtances corporelles. Sur
e qu'on lui objecte, que n'ad-
nettant aucune exiſtence abſo-
uë & hors des eſprits, il eſt
obligé de convenir qu'il n'exiſ-
oit aucun Etre avant la créa-
ion de l'homme ; ce qui eſt con-
raire à la relation de Moïſe : il
épond qu'*il pouvoit y avoir eu
les intelligences créées différentes
les hommes, dans les eſprits deſ-
quelles ces Etres euſſent* commencé

d'exister. De pareilles répo
feroient rire, s'il étoit pe
de rire dans un sujet si grav
si sérieux. Tranchons le m
c'est un jeu, une farce, ur
dinage criminel & dangere
que ce Soleil intelligible, c
Lune intelligible, ces Plan
intelligibles, cette terre,
hommes, ces arbres inte
bles. Bien plus, la Résurrec
de J. C. ne sera qu'une a
rence de résurrection; ses n
cles, que des apparences de
racles, les Prophètes, les
tres, les Martyrs, que de
parences d'hommes, qui n
d'existence que dans les esp
L'Auteur détaille avec com
sance les avantages qui sui
du spiritualisme universel. I
roit plus aisé d'en détaille
dangers. Ce détail seroit l
& peut être aussi ennuyeux
nutile.

ARTICLE XXXVIII.

NOUVEAU SUPPLEMENT au grand Dictionnaire de Moréri &c. 2. vol. in-fol. A Paris, chez Vincent, Coignard, Boudet, le Mercier, Desaint, Saillant, Hérissant. M. DCC. XLIX. Suite de l'Article XIII. au I. Vol. de Février.

NOus commençons cet Extrait à la page 190 du II. olume & au mot *Némésien.* e personnage étoit un bon oëte Latin qui vivoit vers la n du troisième siècle. En 1744 n nous en a donné une traducon jointe à celle de Calpuris, & voici l'éloge qu'en fait . l'Abbé Goujet. » Cette traduction fidèle, élégante & du meilleur goût, est duë à M. Mairault, homme de beaucoup d'esprit & d'érudition, qui a

» enrichi ſon Ouvrage de rema
» ques ſçavantes & judicieuſe
» & d'un Diſcours ſur l'Ecl
» gue, ſans compter une exce
» lente Préface, dans laquelle
» Traducteur rapporte ce qu
» a pu découvrir de plus ce
» tain touchant Néméſien
» Calpurnius & leurs Ouvrag
» &c. « A la fin de ce ſeco
Tome, l'Auteur du Supplém
revient à M. Mairault, dont
indique la condition, l'âge, l
autres travaux littéraires, &
mort arrivée le 15 d'Août 174
Il n'avoit que 38 ans & il jou
ſoit déja de la réputation q
lui avoient mérité les qualit
de ſon cœur & de ſon eſprit.

Oldrade ſçavant Juriſconſult
On dit que le Pape Jean XX
le fit venir à Rome où il le
Avocat Conſiſtorial. Ce qui p
roîtroit ſuppoſer que Jean XX
lui-même auroit eté à Rome. C
il eſt certain que ce Pape ne ſo

tit jamais d'Avignon. Il faut lire apparemment qu'on fit venir *Oldrade en Cour de Rome* où il fut *Avocat Consistorial.* Durant le séjour même des Papes à Avignon, leur Cour étoit toujours appellée *la Cour de Rome.*

Olivier (Claude-Matthieu) Avocat au Parlement d'Aix, mort en 1736 à l'âge de 35 ans. On le fait connoître par les traits suivants. » Quelques » heures enlevées à son amour » pour la société & le divertis» sement, lui suffisoient souvent » pour se mettre en état de par» ler & d'écrire même sur des » causes importantes... Il devoit » la multitude de ses connoissan» ces moins à l'étude assiduë » qu'à la vivacité & à la péné» tration de son esprit, à une » facilité surprenante pour ap» prendre tout ce qu'il vouloit, » & à la *mémoire* la plus *heureuse pour le retenir.* Cepen-

» dant quand son zèle p
» tude le saisissoit, il p
» semaines entières, l
» mêmes & plusieurs i
» suite attaché a l'étude
» sif en tout, après avo
» quinze jours à étudier
» & le Digeste, ou à s'
» des beautés de Dém
» d'Homère, de Cicer
» de M. Bossuet, il e
» donnoit quinze autre
» vent un mois entier, à
» désoccupée & frivole
» érudition, son comm
» mable, les agrémens
» esprit, lui ont toujour
» grand nombre d'amis
» lesquels il en a co
» très-distingués par le
» sance & par leurs tal
» fut lui qui contribua
» l'Établissement de l'A
» de Marseille &c.

Les articles, *Panati*
pillon, *Paradin*, Pasq

cuperont agréablement le Lecteur par la diverſité & l'abondance des matières.

Perpinien, Jéſuite Eſpagnol. Ce qu'on en dit ici eſt fort circonſtancié, tant par rapport à ſa perſonne qu'à l'égard de ſes Ouvrages. Voici néanmoins encore quelques Obſervations. 1°. On dit qu'il mourut le 28 d'Octobre 1566, & nous trouvons la même choſe dans Sotvel : ce qui prouveroit apparemment qu'il y a faute dans la nouvelle Bibliothèque Eſpagnole des Ecrivains de Valence, où l'on marque la mort de Perpinien au neuvième de Novembre. 2°. Nous ſçavons qu'à Rome on conſerve pluſieurs Ouvrages Mſſ. du même Auteur, entr'autres une Lettre *ad Benedictum Sardum*, où il rend compte du ſuccès de ſes harangues ; & un Diſcours *préſenté* au Cardinal *de Lorraine*, en faveur de la

Compagnie de JESUS. 3°. Il y a aussi dans la Bibliothèque du Roi, N°. 8457, quelques Notes Mss. de Perpinien sur le premier Livre des Géorgiques de Virgile. 4°. Enfin nous pouvons assurer qu'on prépare à Rome une Edition de tous les Ouvrages de ce bon Ecrivain, que Muret comparoit, pour l'éloquence, à Nestor; & de qui Manuce fit ainsi l'éloge, en témoignant combien sa mort l'affligeoit: *Decessit, florente adhuc ætate, nimis immaturâ morte, summo ingenio vir, incredibilis scientiæ copiâ, maximâ jam apud omnes benè sentientes existimatione & auctoritate.*

Philelphe. Il est peu d'articles dans tout le Supplément plus agréables & mieux écrits que celui-ci. On y peint au naturel ce sçavant Italien du XV siècle, homme singulier, plein de bonne littérature & de défauts; son

bre, libéral, généreux, mais inconſtant, ſatyrique, prévenu en faveur de ſon mérite &c. On pourroit, ce ſemble, inſérer dans le récit qui le concerne, ſes rapports avec le Roi Louis XI. à qui il écrivit deux lettres, & dont il fait encore l'éloge dans ſa lettre 35 du livre 17.

Piſe. Second Concile de Piſe aſſemblé en 1409. Si l'on parle de ce Concile par comparaiſon avec celui qui fut aſſemblé ſous le Roi Louis XII. il eſt manifeſte qu'il faut l'appeller *le premier Concile de Piſe*; peut-être a-t-on voulu le comparer avec le Concile de Piſe tenu en 1134 ſous Innocent II. Mais il ſemble que cette aſſemblée n'eſt pas aſſez célèbre, pour être miſe à la tête des deux autres Conciles de Piſe, que mille circonſtances ont rendu fameux.

Quintus Calaber. Quelques-uns diſent que ce Poëte a été

nommé *Calaber*, parce que le Cardinal Bessarion trouva son Poëme dans l'Eglise de S. Nicolas près d'Otrante, qui est, dit-on, une Ville maritime de la Calabre : c'est en particulier le sentiment du Docte Jean Albert Fabricius. Sur quoi l'Auteur du Supplément remarque que la ville d'Otrante est dans la Pouille, non dans la Calabre; & cette observation détruit par conséquent ce qu'on avance sur l'origine du nom de *Calaber* donné au Poëte Quintus. Nous n'entreprenons pas de défendre ici Fabricius, qui pourroit en effet s'être trompé, quoique cela lui arrive très-rarement. Cependant il faut aussi considérer que les anciennes Notices Géographiques étendoient la Calabre jusques dans la Contrée que nous appellons aujourd'hui *Terre d'Otrante*. On peut voir *Pline*, & parmi les Modernes le

Charles de S. Paul, M. de la
rtiniere, le Dictionnaire de
évoux &c.
'*uiqueran de Beaujeu*. On trou-
ſous cet article un Evêque
Senez, *qui fut*, dit-on, *le*
mier Evêque nommé après le
ncordat de Léon X. & de Fran-
s I. Apparemment qu'on veut
re auſſi entendre que ce Pré-
fut le premier nommé en
rtu du Concordat. Cepen-
nt voici des faits certains.
Epitaphe de cet Evêque de
nez, qu'on voit aux Grands-
guſtins de Paris, porte qu'il
ourut en 1550 âgé de 24 ans.
avoit été nommé, de l'aveu
me du Supplément, à 18 ans,
conſéquent en 1544 ou
45. Or 1°. dès l'année 1517
Roi avoit nommé des Evê-
es après & ſuivant les diſpo-
ons du Concordat; par exem-
, Jacques Robertet & Adrien
Boiſy à Albi. 2°. En 1519

Etienne Poncher fut nomm
Sens ; & vers le même tems, l
bert Cenal à Vence, Charles
Villiers l'Isle-Adam à Limo
&c. 3°. Il est évident que dep
l'an 1516 époque du Conc
dat, jusqu'en 1544 ou 1545
y eut un très-grand nombre d
vêchés remplis par la nomi
tion du Roi, & en vertu
Concordat que ce Prince av
conclu avec Leon X.

Quirini ou *Querini* (M.
Cardinal) Ce Prélat mérite b
que l'Auteur du Supplément
donne un article, avant que
mort le mette au rang des h
mes illustres qu'admirera la p
térité. Cet endroit du Dicti
naire est curieux & bien trav
lé ; nous y ajouterons quelq
notes. 1°. On dit que ce C
dinal est né le 20 de Mars 16
c'est le 16 de ce même mois :
trouve cette date dans les M
moires que S. E. vient de d

de ſa vie. Aucun monu-
t ne peut égaler celui-ci en
itude ; & ce livre doit auſſi
er dans la liſte nombreuſe
Ouvrages de ce Prélat. 2°.
dit que dans ſa jeuneſſe il fit
rimer à Florence une ha-
que qu'il avoit compoſée
le titre de *Moſaïcæ doctrinæ*
'antiâ. M. le Cardinal mar-
dans ſes Mémoires que ce
on Général Ange Ninci, qui
nprimer la harangue. 3°. On
e des deux premiers volumes
Edition des Lettres du Cardi-
Polus ; on en a actuellement
s, & le troiſiéme eſt auſſi
nable que les deux précé-
ts. 4°. On ne fait point men-
dans cet article d'un très-
nd nombre de lettres publiées
M. le Cardinal Querini, par
nple, contre la ſuppreſſion
fêtes, ſur ſes voyages en
ſe & en Allemagne, ſur quel-
s points de controverſe avec

des Luthériens anciens ou modernes &c. Et nous ne parlons point d'autres lettres au Pape, à plusieurs Cardinaux, aux Journalistes de Trevoux, à M. Formey, Sécrétaire de l'Académie de Berlin, à M. Reimarus Professeur à Hambourg &c. La liste de tout ceci pourra fournir un très-long article dans un autre Supplément.

Rigord, *Ripperda*, *Robeck* &c. très-bons articles & qu'on lit avec beaucoup de plaisir.

Rothelin (M. l'Abbé de) Ce Sçavant, illustre pat tant de titres, a été enlevé de nos jours, & ses richesses littéraires nous ont aussi échappé. Les Médailles ont passé les Pyrenées, & les Livres sont devenus le partage du plus offrant & dernier enchérisseur. M. l'Abbé G. nous laisse du moins le caractère du possesseur : » C'étoit un homme » d'un caractère aimable & de la

» politesse la plus parfaite, dont
» les qualités du cœur surpas-
» soient encore celles de l'es-
» prit ; qui faisoit son bonheur
» d'encourager & de favoriser
» les gens de lettres & de culti-
» ver de véritables amis ; qui se
» livroit à eux entièrement ; qui
» les charmoit dans ses discours
» par les graces qui lui étoient
» naturelles, & qui auroient
» suffi seules pour persuader, in-
» dépendamment de la solidité
» de ses raisonnements &c. «

Sardanapale. Cet article ne sera lû que des Sçavans. Il est composé, pour ainsi dire, de deux morceaux ; le premier envoyé par M. Richer du Bouchet, Prevôt de Nôtre-Dame de Provins, un des hommes du Royaume qui se connoissent le mieux en époques anciennes ; le second tiré des observations de feu M. le Président Bouhier sur *Hérodote. Il* y a dans les

pensées de l'un & de l'autre des choses que nous voudrions pouvoir mettre de suite sous les yeux de nos Lecteurs, & qu'il faudroit aussi apprécier en Critiques. Telle est, par exemple, la mort de Sardanapale que M. Richer place, d'après Manéthon, 778 ans avant J. C. environ cent ans plus tard que le P. Petau & d'autres Chronologistes célèbres ; tel est aussi l'article des mœurs & de la conduite de ce Prince Assyrien, que M. le Président Bouhier seroit assez porté à ne pas décrier autant que l'a fait Diodore de Sicile. Mais laissons ces importantes discussions à quiconque n'a pas, comme nous, mille objets sous les yeux & sous la plume.

Saumaise, *Saurin*, deux grandes Notices bien faites.

Scotti (Jules Clément) Italien & homme de condition qui fut Jésuite d'abord, puis Apos-

tat, ou peu s'en faut. *Il ne manquoit pas absolument d'esprit ; mais ce qu'il en avoit étoit lourd, peu net, & encore moins juste.* Avec cela il étoit fort prévenu en sa faveur ; quoiqu'il eût très-peu de disposition pour les sciences spéculatives, il ambitionna une Chaire de Théologie, il fit l'imaginable pour l'obtenir ; & voyant qu'on ne la lui accordoit pas, il se mit de mauvaise humeur contre ses Confrères ; il attaqua même toute la Société par des libelles calomnieux ; ensuite se livrant de plus en plus à son dépit, il s'enfuit à Venise, quitta sa profession, vêcut à Padoue en Prêtre séculier, y occupa d'abord une Chaire de Philosophie, puis une de Droit Canonique ; enfin il y mourut en 1669 âgé de 67 ans. Cet homme dont la vie & les pensées n'eurent jamais de consistence, est l'Auteur du fameux Livre in-

titulé la *Monarchie des Solipſes*, attribué ſi longtemps à Melchior Inchoffer ; Livre traduit en François & imprimé avec des Remarques & des Figures en 1721. Tous les ſoins du Traducteur & de l'Imprimeur n'ont pu donner à cet Ouvrage de l'agrément, de la clarté, de la fineſſe. Un Faiſeur de Mémoires Hiſtoriques & Critiques qui s'imprimoient en 1722, & dont le but n'étoit aſſurément pas de flatter les Jéſuites, dit de la Monarchie des Solipſes que *ſi l'Auteur a voulu divertir, ſon ſtyle n'eſt ni aſſez vif ni aſſez enjoué pour rendre une hiſtoire divertiſſante*... que cet Écrivain *ne ſeroit pas le premier qui auroit promis de dire quelque choſe de fort plaiſant & qui ne diroit pourtant rien qui en approche.* * Quand on ſçait l'hiſ-

* *Mem. Hiſtor. & Critiq. du Jeud. xix Mars M. DCC.* XXII. p. 58.

toire de Scotti, quel mince sujet & quelle pauvre tête c'étoit, on trouve sa *Monarchie* & ses *Solipses* tout-à-fait dignes de lui.

Nous conseillons très-fort dans le supplément la lecture des articles *Senés*, *Sevin*, *Shakespeare*, *Stanislas Leczinski*.

Sueur (Nicolas le) Magistrat célèbre & très-bon Poëte Latin. Nous avons de lui une belle Traduction en vers de Pindare. Sur quoi il nous vient en pensée de relever un mot de la Bibliothèque choisie de M. le Clerc cité dans le supplément. » Nicolas le » Sueur, *dit-il*, avoit bien du » talent pour la Poësie Latine, » puisqu'il a pu traduire en très-» beaux vers un Poëte aussi dur » & aussi raboteux que Pindare. « Mais où ce Critique a-t-il pris que Pindare soit un Poëte *dur* & *raboteux* ? Horace nous le peint comme un Chantre sublime, comme un modèle inimitable;

& le judicieux Scévole de Sainte Marthe parlant du Président le Sueur dit qu'il *a osé suivre jusques dans la nuë le Cygne mélodieux de Dircé ; qu'il a fait passer sa divine harmonie jusqu'aux oreilles des Latins.* * Voilà ce qui s'appelle caractériser Pindare & les succès de son Traducteur.

Pour finir, nous ne faisons qu'indiquer les noms suivants.

Sybille de Marsal : Histoire amusante par sa singularité.

Tabouet : Joignez à cet article les additions placées à la fin du volume.

Timanthe, *Timothée* ; curieu[x] & intéressants.

* Ut aureum illum Dirces Olorem aërios nubium tractus multiplici gyr[o] attollentem assequeretur, ejusque d[...] nos omnes cantus numero quidem d[...] ri, sed pari omninò spiritu Latinis [...] bus excipiendos traderet. *Samm.* [...] *l. 4.*

Tiſſard : Notice exacte. On peut y ajouter que dans les Mémoires publiés depuis peu, ſur la vie de Jean de Pins, Evêque de Rieux, on a une lettre de ce Prélat à Tiſſard qui l'avoit preſſé de donner ſes Ouvrages au Public.

Tournemine, Turretin, Van-Effen, Vanière, Ughelli, Vieyra &c. articles à lire, ainſi qu'une multitude d'autres où M. l'Abbé G. a ſignalé ſon goût de recherches, ſon attention & ſa critique.

Il y a trois ou quatre petites fautes à corriger. Le P. Robinet eſt dit Confeſſeur du Roi d'Eſpagne *Philippe IV.* c'eſt Philippe V; le P. Sanadon *Recteur à Tours* : c'eſt Préfet des Claſſes; le P. Vanière Étudiant de Philoſophie *à Tours* : c'eſt plutôt à *Tournon*; & en remontant au premier Volume du Supplément (mot *Avrigny*) nous ne croyons

pas qu'il soit vrai que les Mémoires Chronologiques de ce bon Écrivain *n'ayent servi qu'à faire rechercher avec plus d'empressement l'Histoire Ecclésiastique du XVII. siècle par M. Dupin.* Nous sçavons que, pour d'autres raisons, parmi lesquelles on peut compter le style léger & la finesse des Critiques, on a estimé les Mémoires en question. Voy. le Jugement qu'en a porté récemment M. l'Abbé d'Artigny *T. I. Art. XXXIII. de ses Mémoires pag. 461 & suiv.* * A l'Article *Daneche-Mend-Kan* du Supplément on pouvoit citer le Mercure d'Août 1740, d'où la Notice de ce Philosophe est tirée. Et il y a aussi dans le Mercure de Novembre 1741 une

* Cet Auteur a néanmoins fait aussi une faute, en disant que l'Auteur de ces Mémoires est mort à Quimper, *lisez* à Caën.

lettre curieuse de M. le Gendre de S. Aubin au sujet de ce même personnage.

Avant que de terminer cet Article de nos Mémoires ; nous voulons mettre un éclaircissement sur le premier Extrait que nous avons donné du Supplément de M. l'Abbé Goujet. Nous parlions d'une Liste Chronologique des Abbés Généraux de l'Ordre de S. Antoine de Paris, & nous remarquions qu'il falloit y ajouter l'éloge du nouvel Abbé élu en 1747. Sur quoi le R. P. Boudet nous a fait observer que le Mémoire qu'il a fourni pour le Supplément, étoit composé avant la fin de 1746, lorsque M. l'Abbé Gasparini étoit encore en place, & qu'on ne pouvoit prévoir ni sa démission, ni l'élection de son successeur en 1747. Ainsi la brieveté dont on use en parlant de M. Galland qui remplit aujourd'hui cette première charge de

l'Ordre, ne peut être mise sur le compte du R. P. Boudet, qui connoît & révère le mérite de ce Supérieur Général. Cette observation nous a paru judicieuse, nécessaire; & nous la publions ici avec autant de plaisir que de zèle pour maintenir l'impartialité dont nous faisons profession.

Nous avertissons enfin que M. l'Abbé Goujet nous a fait part de quelques corrections qui peuvent aussi perfectionner son ouvrage. Nous les transcrirons à la fin de quelques-uns de nos Volumes suivants; & dès à present, nou en marquons une que l'Auteu du Supplément ne publieroit pa lui-même. Dans la liste des Ac démiciens de Marseille, M. l'A bé de S. Marc ne doit plus êt nommé comme vivant; sa pla est remplie aujourd'hui par l'Abbé Goujet.

ARTICLE XXXIX.

L'ART DE CONSERVER SA santé composé par l'Ecole de Salerne avec la Traduction en vers François, par M. B. L. M. in-12. pp. 78. A Paris, chez Pierre-Alexandre le Prieur, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à la Croix d'Or. 1749.

IL n'est ni néceſſaire ni poſſible que tous les hommes excellent dans la connoiſſance de la Médecine. Quelque intérêt qu'ils ayent d'être inſtruits de ce qui contribue à la conſervation de la ſanté, il y aura toujours des conjonctures où ils ſeront forcés de recourir aux Maîtres de l'Art. Cependant il ſeroit à propos que perſonne n'ignorât comment on peut prévenir un grand nombre de maladies, dont

on ne guérit pas aiſément
qu'on en eſt atteint. Quc
plus précieux en ce genre q
Ouvrage court, clair, dé
raſſé de toute inutilité, & qui
ferme tous les préceptes dor
a beſoin pour vivre longtei
ſainement, ſurtout ſi ces
ceptes, loin de rebuter pa
dégoût inſéparable des rem
ordonnés par la Faculté,
préſentés avec les charme
la Poëſie !

L'Ecole de Salerne, (ce
toit pas encore une Univerſ
ſe propoſa de rendre ce ſe
au genre humain. Elle pub
Livre qni a pour titre l'*Ec*
Salerne; jamais Livre ne f
plus cité ni plus répandu.
Vers Latins ſe ſentent un pe
ſiècle, où ils furent compo
mais les vérités qu'ils re
ment ne ſouffrent pas de
rudeſſe, & n'en ſont pas m
utiles.

L'Auteur de cette traduction ne se nomme pas. Nous devons son travail à une incommodité qui le retenoit à la maison, & qui, selon la description qu'il en fait, ressembloit assez à la goutte. Il n'étoit pas Médecin, mais il étoit homme de lettres, & il cultivoit la Poësie. Cherchant à se désennuyer, par quelque occupation proportionnée à l'état présent de sa santé, il entreprit de traduire l'Ecole de Salerne, déja très-mal traduite par un mauvais plaisant, & défigurée par un autre Interprète. Un vieillard contemporain de Gui Patin attribuoit à ce fameux Médecin la traduction en vers burlesques dont nous venons de parler, mais c'est une anecdote sur quoi l'on ne doit pas beaucoup compter.

On ne convient pas du tems où ce Poëme fut composé par l'Ecole de Salerne, ni du Roi

d'Angleterre à qui elle le déc
Les uns prétendent que ce
Robert Second, fils de Guill
me le Conquérant. Robert re
nant du siége de Jérusalem oi
s'étoit signalé, passa par l'It
pour aller prendre possession
la Couronne d'Angleterre qui
étoit échuë par la mort de
frère aîné. Durant quelque séj
qu'il fit dans le Royaume de I
ples, il vit avec plaisir que
Normans s'étoient rendu maî
d'un si beau pays. La Médec
étoit très-florissante à Salerne
comme le Prince avoit été bl
au bras, d'une fléche empoi
née, on assûre que ce fut à c
occasion que l'École de Sale
ajouta à son Livre une Rec
particulière pour la guérison
ces fortes de maux. Il est
que Robert ne monta pas su
Thrône d'Angleterre, qu'il tr
va, à son arrivée, usurpé par
cadet : mais comme son d

étoit légitime & inconteſtable, ç'en étoit aſſez pour lui donner le nom de Roi : & c'eſt ainſi que pluſieurs Auteurs expliquent la dédicace de l'*Ecole de Salerne.*

Le P. Pagi, dans la critique des Annales de Baronius, prétend que cet Ouvrage fut composé dès l'an 1087, & que ce fut à Edouard Roi d'Angleterre qu'il fut adreſſé. Nous n'entrerons pas plus avant dans cette conteſtation, très-indifférente pour tout Lecteur qui ne ſeroit Chronologiſte ni de profeſſion ni d'inclination. Le Livre ſubſiſte, & c'eſt ce qui affectera tous ceux qui ont ſoin de leur ſanté. Nous tranſcrirons ici quelques vers qui feront connoître tout enſemble le ſtyle de l'Auteur, & l'utilité des préceptes qu'il a rendu intelligibles à quiconque ſçait lire.

L'École de Salerne apprend *d'abord à ſe paſſer* de Medecins,

ou plutôt elle en présente à tout le monde, qui couteront peu, & qui n'incommoderont pas par la multiplicité ni le désagrément de tant de remédes qu'on ne cesse d'inventer.

S'il n'est nul Médecin près de votre personne
Qui dans l'occasion puisse être consulté;
En voici trois que l'on vous donne,
Un fond de belle humeur, un repos limité
Et surtout la sobriété. (p. 2.)

Voilà trois Médecins très-commodes & qu'il est aisé de rencontrer partout. Tant de Gens qui ont envie de vivre le plus longtems qu'il se pourra, ne les prendront-ils jamais à leur service? Il n'y a plus que les Citoyens du bas étage qui s'en servent, & presque toujours, plus par nécessité que par choix : leur diète est forcée, mais elle n'en est pas moins salutaire.

On se tromperoit fort si l'on imaginoit que l'École de Salerne conseille une diète si outrée, qu'on la craigne plus que la maladie.

Dans vos repas ne buvez point d'eau claire,
Il en provient trop d'incommodités.
L'estomac réfroidi mal aisément digére,
Et ce qu'on mange alors laisse des crudités. (p. 4.)

Puisqu'il est à propos de boire du vin, il importe beaucoup de choisir celui dont on usera. Voila la doctrine de notre École, qui ne mérite pas moins d'être écrite en lettres d'or, que la Sentence qui charme l'Avare dans Moliere, & qu'il ordonne de placer sur la cheminée.

Quant au vin, sur le choix, voici notre doctrine.
Buvez en peu, mais qu'il soit bon.
Le bon vin sert de Médecine,

Le mauvais vin eſt un poiſon.
Point de vins frelatés, ils gâtent l.
trine.
Un vin frais, naturel, pétillant, gra
Doit flatter le palais, l'odorat &
yeux. (1

L'École de Salerne ne noiſſoit pas les diſtillations miques. Elle ne mettoit pa liqueurs à la torture pou connoître les propriétés. Art n'exiſtoit pas encore : par une méthode plus cour peut-être plus ſure, elle n tre en peu de mots les qua du vin qui contribue à la ſa Comme ce ſujet eſt intéreſſ on place ici pluſieurs préce que nous omettons; celui-ci tefois ne doit pas nous éc per.

Buvez en commençant, vous ſuivr
uſage,
Qui ne peut être que fort ſage.
Par un verre d'abord l'œſophage

ce qu'on mange ensuite ouvre un passage aisé. (p. 26.)

L'Ecole de Salerne qui n'aura as paru trop sévère jusqu'ici, 'est pas si indulgente à l'égard es autres aliments. Une seule .oi proscrit toutes les viandes nélancoliques & plusieurs autres hoses, que les convives seoient bien aises de voir sur la table.

Abstenez-vous du fruit, & laissez l'abricot;
La pêche, la pome & la poire;
Le fromage, le lait, le salé qui fait boire;
Liévre, cerf, bœuf, chévre, en un mot
Tout ce qui peut en vous nourrir la bile noire. (p. 11.)

Après tout, ce que l'on interdit n'est rien auprès de ce qui reste permis. Mais à l'égard même de ce qui est permis, il y a des *mesures* à garder.

Pour manger, attendez que l'estomac
soit vuide;
S'il n'a point digéré votre dernier repas,
D'un surcroît de travail ne le fatigués
pas.
Bornez-vous au besoin, n'ayez point
d'autre guide. (p. 12.)

La régle générale qui suit, renferme toute l'œconomie de la santé.

Ne bûvez point sans soif. Quand l'estomac est plein,
Attendez pour manger le retour de la
faim.
Et la soif & la faim dans un dégré modique,
Sont contre bien des maux le meilleur
spécifique;
Mais de ces deux besoins l'excès est dangéreux:
Il en peut provenir mille accidens fâcheux. (p. 13.)

Une autre règle générale & bien digne d'attention, c'est qu'il

faut ſe ménager plus ou moins dans les repas ſelon les ſaiſons de l'année.

Au retour des Zephirs, ſobre en vos alimens
Ne vous empliſſez point de trop de nourriture,
Et ſongez qu'alors la nature
Des plantes & du corps excite les fermens.
Quiconque mange outre meſure,
Durant les chaleurs de l'Eté
Eſt l'ennemi de ſa ſanté.
Ménagez vous durant l'Automne,
Et ne vous fiez point aux piéges de Pomone.
L'hyver vous met en ſûreté,
Suivez votre appetit en toute liberté.
(p 15.)

Ce que nous avons rapporté jusqu'ici eſt aſſez ſupportable; mais comment faire paſſer le 28 conſeil ou *précepte*? Quelle *étrange réforme* dans toutes les

bonnes tables ! La ſcience
cuiſiniers, cette ſcience ſi eſt
& ſi goutée, deviendroit in
Il ne ſe feroit plus de nouv
découvertes en ce genre. (
penſée fera frémir bien des
dans toutes les conditions
vie.

Quant aux viandes ſurtout, retene:
principe
Que le bouilli tout ſimple, aiſéme
géré
A tout ragoût doit être préféré
La friture eſt mal ſaine & le rôti
tipe,
L'acre purge, le cru fait enfler & g
Le ſec deſſéche & maigrit.

L'Ecole de Salerne n'a p
omis les fruits, les légum
elle fournit des remédes
pour des incommodités
communes. Elle étend ſes r
xions juſques ſur la ſaignée.
par là qu'elle termine ſes leç
Selon ſa doctrine, il eſt
qu'on ſoit obligé de ſaigner

sa dix-septiéme année. Après la saignée, on s'abstiendra pendant six heures de dormir ; on évitera de boire, d'user de laitage, & l'on se tiendra chaudement ; du reste une saignée faite à propos produit les meilleurs effets.

On a tant écrit sur la Médecine depuis l'Ecole de Salerne, on a tant imaginé de systêmes, tiré tant de conséquences de la circulation du sang, tant étudié la Chymie, la Botanique, l'Anatomie, que les Médecins de notre tems ont sans doute acquis une grande supériorité sur leurs ancêtres.

On eût appris avec plaisir dans des Notes marginales, courtes & sensées, ce que la Médecine approuve ou improuve aujourd'hui dans l'Ouvrage dont nous venons de rendre compte. Le Traducteur n'y eût pas manqué *s'il eût été Médecin* : mais il

ne l'étoit pas, & il n'est pas de la prudence de décider dans un art qu'on ne pratique pas. S'il paroît une seconde Edition, nous espérons qu'on aura égard à ce petit avis. Il ne sera pas difficile de trouver un Médecin habile qui ne refusera pas de rendre ce service au Public.

ARTICLE XL.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ŒUvres diverses de M. L. F. Nouvelle Edition revuë, corrigée, considérablement augmentée & ornée de figures en taille-douce, 2 parties & 2 vol. in 12.

Chez Chaubert, Quai des Augustins &c. M. DCC. L. Quoiqu'on ait vû souvent des Editions de ces Œuvres, celle-ci sera reçuë avec un nouvel empressement; elle est à l'œil très-gracieuse, par les soins du Libraire; & les nouvelles Pièces qu'on y a insérées l'enrichissent singulièrement. Dans l'Extrait nous nous attacherons à ces morceaux réunis en corps pour la première fois, & nous distinguerons le *Discours sur le Nectar & sur l'Ambrosie; les Dialogues des Divinités de la Mer, traduits de Lucien; les Discours Académiques; plusieurs Lettres & plusieurs Pièces de Poësie.*

Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la Ville de Nismes avec des Notes & des Preuves, suivie de Dissertations Historiques & Critiques sur ses Antiquités & de diverses Observations sur son

Histoire Naturelle. Par M.
nard Conseiller au Présidia
la même Ville, de l'Acadé
Royale des Inscriptions &
les-Lettres. T. I. 4°. pag.
sans les Notes, les preuve
la table qui en contiennent
& la Préface qui en compi
XV. Chez Chaubert, Quai
Augustins &c. M. DCC. L
Volume nous annonce une
bonne Histoire ; & à en ju
par la Préface que nous av
luë attentivement, l'Auteur
rite bien des éloges pour
attention, ses recherches &
goût de Critique. Il a été
bien secondé par la main de
vrier, & par l'intelligence
Libraire. L'Edition est b
Nous rendrons compte de
important Ouvrage le pl
qu'il sera possible.

Exposition abrégée des pr
historiques de la Religion
tienne. Pour lui servir d'ap

contre les sophismes de l'Irréligion. Ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse par M. Beauzée in 12. pag. 444 sans la Préface. M. DCC. XLIX. Ce Livre doit être ou la seconde Edition, ou la première présentée sous un frontispice rajeuni. Mais quoiqu'il en soit, l'Ouvrage est très-utile, & comprend véritablement sous une forme abrégée tout ce qu'il est à propos d'enseigner aux jeunes gens touchant les preuves de la Religion. *On le trouve chez Delaguette ruë S. Jacques &c.*

Le Chrétien parfait honnête homme, ou l'Art d'allier la piété avec la politesse & les autres devoirs de la vie civile. Ouvrage qui intéresse tout le monde, où l'utile est revêtu de l'agréable, & où la fiction poëtique sert de canal à la vérité. Par M. l'Abbé Dupréaux, Gradué en Théologie. 2 vol. in 12. *chez Valleyre* ruë S. Severin.

Huart & Moreau ruë S. Jacques. M. DCC. L. Cet Ouvrage préſente une ſuite d'entretiens ou de converſations au nombre de vingt; dix dans le premier tome & dix dans le ſecond. Les interlocuteurs ſont des perſonnages auſquels on a donné des noms connus; un Commandeur de Richemont, une Marquiſe de Terre-Neuve, un Baron de Roche-Colombe, une Madame de S. Evremont, un Comte de Château-vieux, un Chevalier Du-Bourg, un Révérend Pere Romain: celui-ci eſt un Religieux qui inſtruit ſouvent la Compagnie, & qu'on écoute d'ordinaire avec reſpect; un Abbé Auvrai eſt le narrateur, ou ſi l'on veut l'Hiſtorien de ces converſations. L'objet eſt des meilleurs & des plus utiles. On y a en vuë d'inſpirer l'eſprit de piété & de probité; d'enſeigner l'Art d'allier la vertu avec les devoirs de

la vie civile ; de faire d'honnêtes gens & de bons Chrétiens. Il faut lire ces deux Vol. pour connoître tout le zéle de l'Auteur. On trouve dans son style,& dans tout le détail de son Ouvrage, quelque chose de cette simplicité qui fut plus propre de nos ancêtres que du siècle d'aujourd'hui. En disant cela nous croyons lui rendre un témoignage honorable, & nous l'exhortons fort à travailler toujours dans le même genre.

Géométrie élémentaire d'Euclide avec des suppléments de Géométrie & l'usage de chaque proposition pour toutes les parties des Mathématiques ; accompagnée d'une méthode générale de construire les tables des sinus, tangentes & secantes &c. Par M. Gallimard, nouvelle Edition revuë corrigée & augmentée, in 12 chez Quillau, *Chaubert*, *Jombert*, Barbou &c.

M. DCC. XLIX. Nous n'a
fait encore qu'annoncer c
vre qui nous a paru depuis
par l'usage, une fort bonne
métrie. L'Auteur a un vra
pour la perfection de cette
ce, & il travaille d'ailleurs
un désintéressement qui m
les plus grands éloges.
épargner de la dépense aux
teurs, il a réduit son Ouv
dans un format, & il se sert
pressions, de figures, de c
téres qui favorisent beauco
briéveté. On conçoit que
céci exige en même tems u
doublement d'attention d
part des Lecteurs.

Ce que nous remarquon
singuliérement estimable
cette nouvelle Géométrie,
le développement du secon
vre ; c'est à la fin du sixiéme
méthode ingénieuse par laq
on peut approcher de plu
plus de la quadrature du ce

Elle résulte cette méthode de la division du cercle en 512 dégrés: division plus favorable à l'approximation, que les 360 dégrés ordinaires. Il est vrai que pour la mettre en œuvre, il faudroit donner une autre forme aux instruments de Mathématique; & styler les ouvriers à des pratiques nouvelles qui leur paroîtroient d'abord impratiquables; mais cet obstacle une fois levé, il semble que la division du cercle en 512 d. répandroit des lumières dans l'astronomie, dans l'Art du pilotage & en général dans toutes les parties des Mathématiques. Au surplus ceci est une tentative qui fait toujours connoître la sagacité & la bonne volonté de l'Auteur.

M. Gallimard nous fait espérer pour cette année une Arithmétique & un Traité d'Algébre; deux Ouvrages ausquels il donne beaucoup d'application & qui ne

pourront qu'être très-agréables au Public.

Oraison funèbre de très-haut, très puissant Prince Armand-Gaston-Maximilien de Rohan, Cardinal-Prêtre de la sainte Eglise Romaine, Evêque de Strasbourg &c. prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Strasbourg le 15 Septembre 1749, par le P. Louis-Antoine Cuny de la Compagnie de JESUS. M. DCC. L. 4°. p. 58.

Tout Orateur a pu souhaiter de faire l'éloge de M. le Cardinal de Rohan, parce que le sujet étoit noble, vrai, abondant, agréable au Public. Le P. Cuny chargé de cette fonction s'en est acquitté avec honneur. Il nous semble qu'on trouve dans son Discours de grandes images, des détails intéressants, des applications heureuses de l'Ecriture, des morceaux touchants; celui-

ci par exemple que nous tirons de la première partie : il est question des sentiments du Cardinal pour la Personne du Roi, & l'Auteur dit : » Au respect
» profond, il ajouta (le Cardi-
» nal) l'attachement le plus ten-
» dre, attachement formé dès
» l'enfance du Roi. Combien de
» fois avoit-il tenu entre ses
» bras, comme le saint Vieillard
» Simeon, & baigné de ses lar-
» mes, cet Enfant précieux, l'u-
» nique espérance du Royaume !
» Combien de fois, sur le front
» de ce jeune Prince où la clé-
» mence, la majesté se peignoient
» déjà, lut-il les présages de la
» félicité dont nous jouissons !
» Combien de fois en voyant ses
» inclinations douces, bienfai-
» santes, se développer de jour
» en jour, prédit-il que cet au-
» guste Enfant seroit le Pere de
» son peuple ! Avec quelle ar-
» deur, *dans tous* les périls qui

» menacerent ses jours, vous » conjura-t-il, grand Dieu, de » lui donner, avec votre sagesse, » les années que vous avez re- » tranchées à ses Peres &c. « Nous pourrions citer beaucoup d'autres endroits également dignes de l'attention du Public, mais il vaut mieux conseiller la lecture de tout l'Ouvrage. *Il se trouve chez Hippolyte-Louis Guerin, rue S. Jacques.*

L'Art de mesurer sur mer le sillage du vaisseau, avec une idée de l'état d'armement des vaisseaux de France. Par M. Savérien, Ingénieur de la Marine. 8°. pag. 262. chez Jombert, Quai des Augustins &c. L'Auteur déclare dans une introduction bien écrite, *qu'il a été extrêmement attentif à se rendre clair, intelligible & praticable.* C'est ce qui nous a paru au premier coup d'œil. Un examen plus réflechi nous mettra

en état de rendre compte plus particuliérement de cet Ouvrage.

Anti-Lucretius sive de Deo & Naturâ, Libri IX. &c. *Anti-Lucrèce de M. le Cardinal de Polignac &c. 2 petits Volumes in-12. chez les FF. Guerin, Mercier, Desaint &c. M. DCC. XLIX.* C'est une nouvelle Edition de ce beau Poëme. Le prix modique la fera rechercher. Elle est d'ailleurs élégante & correcte. Nous voudrions qu'on eût chiffré les vers de cinq en cinq comme dans la première Edition : pèce de perfection qui est supléée par les argumens mis à tête de chaque Livre. On nous met, de la même parure, traduction Françoise de M. Bougainville ; & l'on aura à juste prix le Poëme qui le plus d'honneur à notre on, *quoiqu'il* ne soit peut-

être pas le mieux lu par nos François. En récompense les Etrangers s'en occupent & le sçavent par cœur ; ce n'est pas le seul exemple qui prouve que nous prodiguons nos richesses sans en user.

Deux Discours ; l'un sur la convalescence & les conquêtes du Roi, l'autre sur la paix. Traduits du Latin de M. le Beau, Professeur de Rhétorique au Collège des Grassins, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Par M. Masson, Trésorier de France. *in*-12. chez Thiboust, Place de Cambray, & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

Cette entreprise est un effort bien louable. L'Auteur, Disciple autrefois d'un bon Maître, lui paye un tribut de reconnoissance, en traduisant dans notre langue deux de ses plus beaux Discours. Nous avons comparé

le Latin de M. le Beau avec le François de M. Maſſon ; & nous avons ſenti tout ce qu'il a du en couter au Traducteur pour rendre toutes les beautés du texte. Dans la plupart des endroits, il a réuſſi ; dans quelques-uns, il nous a fait naître des doutes ; dans d'autres, il trouvera peut-être des Critiques. A tout prendre, cet Ouvrage eſt eſtimable, & nous croyons l'Auteur très-capable d'entreprendre quelque choſe de lui-même, & de mettre des richeſſes nouvelles dans notre Littérature.

La Clef des Sciences & des Beaux Arts, ou la Logique. Chez Deſaint, Saillant, & J. Thomas Hériſſant &c. *in*-12. pag. 238. L'Auteur de cet Ouvrage, qui nous a paru très-clair & très-méthodique, eſt M. Cochet, ex-Recteur de l'Univerſité de Pa-

ris , & Professeur Emerite de Philosophie. *Nous donnerons l'Extrait.*

Le Triomphe de la Foi Catholique sur les erreurs des Protestans, contenues dans les Œuvres Polémiques de feu M. Bênédict Pictet &c. 4 volumes *in*-12. imprimés à Lyon chez Geoffroy Regnault, & se trouvent à Paris chez Jean-Thomas Hérissant, rue S. Jacques. C'est le Livre que nous annonçions il y a quelques mois, & que nous avons présentement sous les yeux. Il est de M. François Vernet, né dans le sein du Calvinisme, & mort bon Catholique. Son premier tome montre les illusions des Protestans dans le discernement du sens de l'Ecriture-Sainte. Le second expose leurs erreurs touchant l'Eglise. Le troisième répond aux difficultés de M. Pictet sur la présence réelle & la

Tranſubſtantiation. Le quatrième diſcute pluſieurs points de controverſe qui regardent les Sacremens, ſurtout celui de la Pénitence. *Nous rendrons compte avec ſoin de cet Ouvrage & du ſuivant.*

Le Spectacle de la Nature, Tome VIII. en 2. vol. contenant ce qui regarde l'homme en ſociété avec Dieu. Chez la veuve Eſtienne & fils, rue S. Jacques, M. DCC. L.

Nous apprenons, par la voix publique, qu'on donne une nouvelle Edition en 6 vol. in 12. *du Théâtre des Grecs du P. Brumoy.* Ce Livre excellent pour le fond & pour la manière dont il eſt exécuté, a néanmoins beſoin d'une reviſion ſçavante, exacte & rigoureuſe. Indépendamment des corrections qu'y pourroient faire de plus habiles gens que nous, qui écrivons ceci; nous avions prié il y a environ

ſixans les Libraires Intéreſſés, de nous avertir du moment de leur Edition nouvelle, afin que nous puſſions concourir à la perfection de ce bel Ouvrage ; & ceci ſe diſoit de notre part avec un déſintéreſſement parfait, entier & abſolu. Nous voulons croire que cette priere a été oubliée, mais qu'arrive-t-il delà ? C'eſt que le Public n'eſt pas auſſi-bien ſervi qu'il auroit pû être ; c'eſt que la tentation pourroit venir à tout homme intelligent dans la matière préſente, d'envoyer hors du Royaume des corrections capables de faire tomber la nouvelle Edition de Paris: & voilà les inconvénients d'une précipitation que nous ne voulons pas qualifier autant qu'elle mériteroit.

Pour prouver au Public que le *Théâtre des Grecs* a beſoin de corrections, nous plaçons ici la Lettre ſuivante, où l'on ver-

e le P. Brumoy a pû in- M. de Voltaire en erreur n endroit d'Euripide. On a vû par notre Journal de er que le même M. de Vol- ı reproché justement & sen- ıt une opinion fausse à l'Au- u Théâtre des Grecs. Pré- nent c'est peut-être ce- qui égare l'Auteur de la die de Sémiramis. Voici tre :

aux Auteurs de ces Mémoi- sur deux endroits de la Dis- ation qui précéde la Tragédie Semiramis.

lu avec plaisir, MM. RR. Article de vos Mémoires ıvier, où vous comparez le ıent de M. de Voltaire celui du P. Brumoy, tou- les sujets qui peuvent oc- la Scène. Ce petit démêlé ıire que vous terminez à

l'avantage de M. de V. m'a fait relire la Dissertation qui précéde la Tragédie de Sémiramis, & j'ai cru y remarquer deux endroits dont vous serez peut-être bien-aises de voir la *Critique* : mais prenez, je vous prie, ce mot comme je l'entens ; ce n'est qu'une suite de réflexions qui n'alterent en aucune façon l'estime que m'inspire le mérite très-réel & très-connu de M. de V.

Il est question, MM. RR. PP. des anciens Tragiques Grecs ; je ne sçai comment il arrive que quand on attaque ces Héros du Cothurne, on leur fait dire d'ordinaire ce qu'ils n'ont point pensé. Voici des exemples que je tire de la Dissertation de M. de V. D'abord ce bel Esprit (*p. 15.*) ayant cité cinq ou six beaux vers de la Phédre de M. Racine, fait cette observation : *Ce désespoir de Phédre en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux*

que

que la satyre des femmes sçavantes que fait si longuement & si mal à propos l'Hippolyte d'Euripide, qui devient là un mauvais personnage de Comédie. Cette critique paroît avoir été empruntée du P. Brumoi, (*premier Vol. de son Théâtre des Grecs* * *pag.* 345.) mais cela ne dissipe pas ma surprise. J'avois lu l'Hippolyte d'Euripide, & je ne m'étois pas avisé de penser qu'il y fût question de *femmes sçavantes*. Vous sçavez que nous appellons ainsi celles dont Juvenal fait le portrait dans sa sixiéme satyre, celles de la Comédie de Moliére, celle de qui Boileau dit:

> Bon, c'est cette sçavante;
> Qu'estime Roberval, & que Sauveur fréquente.

* Cet Auteur ne parle pas aussi affirmativement des *Femmes Sçavantes* que M. de Voltaire, mais il ne s'éloigne pas

Mais les femmes contre qui le fils de Théſée invective dans la Tragédie d'Euripide, ne me parurent jamais devoir être miſes dans la même ſphère : jugez-en s'il vous plaît aujourd'hui.

Quand la confidente de Phédre s'eſt expliquée avec Hippolyte, & qu'elle lui a découvert la paſſion de ſa belle-mère, ce jeune Prince déteſte le crime qu'on lui propoſe, & il fait contre les femmes en général le diſcours que M. de Voltaire appelle une *Satyre* ; c'eſt un récit vif & animé de tous les chagrins que cauſe ſouvent une épouſe. Hippolyte déclare que s'il lui falloit faire un choix, il préféreroit une perſonne ſimple, bornée dans ſes vuës, à quelque autre *qui ſeroit plus ſpirituelle qu'il ne convient à une femme. Je hais*, ajoute-t-il, *toute femme*

---

non plus aſſez de cette idée. Voyez plus bas.

qui a de l'esprit.... * *car c'est à ces sortes de personnes que Vénus inspire l'artifice & l'intrigue, au lieu qu'une femme simple est plus disposée par sa simplicité même à s'écarter du vice.* Et il poursuit en disant, que jamais les femmes ne devroient avoir de confidentes, parce que celles-ci favorisent les inclinations vicieuses de leurs maîtresses : on voit que tout ceci fait allusion à la conduite de Phédre & aux menées de sa confidente ; l'une & l'autre bien éloignées de cette simplicité que le Prince souhaitoit à toutes les femmes.

Je ne prétens pas, MM. RR. PP., que ce morceau d'Euripide

---

* *Σοφὴν δὲ μισῶ* Le P. Brumoi traduit ces deux mots : *Le comble du malheur, c'est une femme bel esprit ;* & plus bas, celles qu'Euripide qualifie du terme de *σοφαῖσιν*, ce P. les appelle des femmes *qui se piquent de science* ce qui retombe dans *le[illegible] de M. de Voltaire*.

soit un chef-d'œuvre, n
égale les beaux vers de M
cine. Je crois seulement,
le point de la question q
gite, je crois qu'il n'est p
parlé de *femmes sçavante*
prenant cette dénominatio
le sens qui nous est con
France, & dont j'ai déja
des exemples ; je crois q
termes d'Hippolyte n'ind
que des *femmes qui ont de l*
ou si l'on veut aussi, des
qui ont de l'artifice & de
gue. Euripide, dit Mure
riar. Lect. l. 8. c. 21. a
que *les femmes qui sont*
spirituelles ont plus de tal
d'autres pour tromper leurs
ceci explique très-bien l
du Poëte ; mais Muret,
même endroit, paroît c
dre aussi ces *femmes fines*,
tuelles avec les *femmes sça*
puisqu'il cite dans son Co
taire, ce que Juvenal dit

les femmes curieuſes de Dialectique & d'Hiſtoire.

Quoiqu'il en ſoit, je le répete, MM. RR. PP. tout le diſcours d'Hippolyte avec la confidente de Phédre ne tend qu'à faire voir le trouble & le déſordre que des femmes qui ont trop d'adreſſe ou trop d'eſprit, cauſent dans une maiſon ; & je vous prie de rapprocher auſſi ce que Phédre dit un peu plus haut à la même confidente, lorſque celle-ci lui promet en général de remédier à ſes maux. *Je crains*, lui dit la Reine, *que tu ne ſois trop adroite.... * que tes intrigues*

Δέδοιχ᾽ ὅπως μοι μὴ λίαν φανῇς σοφή.

* C'eſt ce mot σοφὴ, qui ſe trouve auſſi dans la bouche d'Hippolyte ; & voici mon raiſonnement : comme il ne déſigne pas une femme *ſçavante* lorſque Phédre l'adreſſe à ſa confidente, il ne peut non plus avoir ce ſens dans la ſcène d'Hippolyte avec cette même perſonne. *Souvenez-vous toujours* que je prens le

ne fassent connoître ma passion au fils de Thésée. Il faut bien considérer que le terme qui signifie ici une femme *adroite*, *intriguante*, ou si l'on veut même, *spirituelle*, est le même dont Hippolyte se sert en parlant à la Confidente de Phédre ; par conséquent ce mot doit avoir la même signification de part & d'autre. Mais ç'en est assez sur ce premier point de critique, je passe au second.

M. de Voltaire dans sa Dissertation (*p.* 29 & 30.) préfère l'apparition de l'Ombre d'Hamlet (Pièce de Shakespear) à celle de l'Ombre de Darius dans la Tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*. Pourquoi ? *Parce que Darius dans Eschyle ne paroît que pour annoncer les malheurs de sa famille*. Or c'est cette réponse du même M. de V. que

---

mot de *sçavante* dans la signification que nous lui donnons aujourd'hui.

j'ose critiquer, comme bornant trop les motifs & les effets de l'apparition de l'Ombre de Darius; car voici le sujet de cette Tragédie d'*Eschyle*. On ignoroit encore en Perse le malheur de la Journée de Salamine. Atosse mere de Xerxès, troublée de songes & de visions nocturnes, va au tombeau de Darius son mari, & le Chœur composé de Vieillards lui conseille de faire des prières & des libations à l'Ombre de ce Monarque, pour obtenir d'elle d'heureux présages. Sur ces entrefaites un Courier apporte la nouvelle de la défaite des Perses à Salamine. Après bien des lamentations, la Reine Atosse & le Chœur évoquent l'Ombre de Darius, *afin d'apprendre d'elle s'il n'y auroit point encore d'autres disgraces à craindre, & quel en seroit le terme*. Ici l'on voit deux motifs qui *engagent à* faire l'évocation: le

premier eſt de conno
maux futurs ; le ſecond
ſçavoir quand & comme
niront. L'Ombre paroît ,
dis qu'elle converſe avec
ne & avec le Chœur , el
borne aſſurément pas à
cer les malheurs de ſa
Car tel eſt l'ordre de ſes
tions, ou ſi l'on veut de
cours. 1°. Elle interroge
& ſe fait rendre compte
le déſaſtre arrivé à Sa
2°. Elle reconnoît que
le funeſte événement pr
les oracles. 3°. Elle c
la conduite des anciens
Perſe, (de Cyrus & des
avec la témérité de Xer
Elle conſeille fort de ne
mer contre la Grèce.
annonce que les trou
étoient encore dans cet
trée, ne reviendroient
Perſe, ſans avoir reçu
vel échec. 6°. Elle ordo
Reine & au Chœur de

Xerxès, de lui donner des avis salutaires ; surtout de lui inspirer la crainte & le respect des Dieux. Par ce détail on peut juger de l'étenduë & de la beauté de ce personnage. On peut décider s'il est inférieur à celui d'Hamlet, mais la comparaison de ces deux Ombres n'est pas mon objet ; j'ai voulu seulement montrer que celle de Darius fait beaucoup plus de choses, dans la Tragédie d'Eschyle, que n'en a reconnu M. de Voltaire.

Je suis &c.

A Paris, ce 13.
Janv. 1750.

Avis au Public, touchant le Livre intitulé : *Histoire Ecclésiastique, par M. l'Abbé Fleury.* Les Libraires cy-dessous nommés, ont acquis le privilége & le fonds de l'*Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleury :* Ouvrage bien célébre en France & dans les pays

étrangers. Dans la vuë de le procurer aisément à ceux qui ne l'ont pas, on a cru devoir réimprimer les volumes qui manquent, afin de former un nombre de 500 Exemplaires complets; & pour en faciliter l'acquisition, on offre une diminution du prix ordinaire de ce Livre, qui a été jusqu'à présent de 180 livres pour les XXXVI. volumes *in-quarto*, en feuilles, & de 90 liv. pour les mêmes XXXVI. vol. *in-douze*, aussi en feuilles.

Pour favoriser ceux qui voudront s'en assurer des Exemplaires, on réduira le prix de 180 liv. à 120 liv. & celui de 90 liv. à 63 liv. Ce prix fixé sera payé dans les termes & aux conditions suivantes.

Conditions pour la Souscription de l'*Histoire Ecclésiastique*, in-quarto XXXVI. Volumes, dont le prix ordinaire est de 180 livres en feuilles, & qu'on réduit à 120 livres.

On payera ; en assurant un Exemplaire, dont les Libraires fourniront leur Reconnoissance. . . . . 30 liv.

En recevant les tomes I. à VI. en feuilles, au 1 Septembre 1750. . . . 24 liv.

En recevant les tomes VII. à XII. au 1 Janvier 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XIII. à XVIII. au 1 Avril 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XIX. à XXIV. au 1 Juin 1751. . . . . 18 liv.

En recevant les tomes XXV. à XXX. au 1 Juillet 1751. . . . . 12 liv.

Les tomes XXXI. à XXXVI. se délivreront *gratis* aux Souscripteurs le 1 Août 1751.

Total. . . . . 120 liv.

Les Libraires ne recevront les-

dites aſſurances que juſqu'au 1. Septembre 1750.

Conditions pour la Souſcription de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, in-douze XXXVI. Volumes, dont le prix ordinaire eſt de 90 livres en feuilles, & qui eſt modéré à 63 liv.

On payera, en aſſurant un exemplaire, dont les Libraires fourniront leur reconnoiſſance.................. 15 liv.

En recevant les tomes I. à VI. en feuilles, au 1 Mai 1750............ 12 liv.

En recevant les tomes VII. à XII. au 1 Juin 1750................ 9 liv.

En recevant les tomes XIII. à XVIII. au 1 Juillet 1750............ 9 liv.

En recevant les tomes XIX. à XXIV. au 1 Août 1750.............. 9 liv.

En recevant les tomes XXV. à XXX. au 1 Sep-

embre 1750. . . . . 9 liv.

Les tomes XXX. à XXVI. se délivreront *ratis* aux Souscripteurs 1 Octobre 1750.

Total. . . . . 63 liv.

Les Libraires ne recevront lesites Assurances que jusqu'au 1 Mai 1750.

Les Souscripteurs feront retier leurs Exemplaires dans les ems ci-dessus spécifiés. On seroit obligé de les avertir que, s'ils égligent de le faire au plus tard ans le cours de l'année qui suira la publication entière dudit ivre, leurs avances seront perues pour eux, & ils ne seront lus admis à répéter leurs Exemlaires : condition expresse, sans aquelle les avantages dont ils ouissent ne leur auroient pas été roposés.

Ce nombre d'Exemplaires conommé, *les Libraires* vendront

sans remise l'Histoire Ecclésiastique, *in-quarto* 180 liv. & l'*in-douze* 90 liv. prix ordinaires.

Ceux qui voudront jouir dès-à-présent du bénéfice de la souscription, en se procurant à la fois les XXXVI. Volumes, payeront pour l'*in-quarto* 120 liv. & pour l'*in-douze* 63 liv.

Les personnes qui ont déja les XX. premiers volumes de cet Ouvrage, & qui voudront en acquérir la suite, qui est en XVI. Volumes, donneront en un seul payement la somme de 54 livres pour l'*in-quarto*, au lieu de celle de 80 liv. & pour les XVI. Volumes *in-douze* qui se vendoient 40 liv. la somme de 28 liv. Cette diminution n'aura lieu que jusqu'au premier Juin 1756.

Ceux qui ne voudront pas prendre les XVI. Volumes à la fois, les payeront le prix ordinaire, c'est-à-dire, 5 liv. le volume *in-quarto* en feuilles, & 2 liv. 10 s.

le volume *in douze*, aussi en feuilles.

On pourra s'adresser à Paris, chez *P. G. Le Mercier*, rue S. Jacques, au Livre d'or. *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais. *Jean-Thomas Herissant*, rue S. Jacques, à S. Paul & S. Hilaire. *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon. *Le Prieur*, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

Autre avis touchant l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, par le P. Calmet.*

L'Histoire du Peuple Juif ayant une liaison nécessaire avec l'Histoire de l'Eglise, qui est celle du Peuple Chrétien, les mêmes Libraires, acquéreurs de l'Ouvrage de M. Fleury, croyent devoir proposer en même tems par Souscription l'Histoire que le P. Calmet a composée sur l'Ancien & le Nouveau Testament : ouvrage connu & recherché, dans lequel l'Auteur a *parfaitement* exécuté

le dessein qu'il avoit eu de donner une Introduction à l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury.

Pour faciliter l'acquisition de ce Livre, qui doit naturellement précéder l'Histoire Ecclésiastique, voici les avantages que l'on a cru pouvoir proposer à ceux qui voudront en retenir des Exemplaires d'ici au premier Avril 1750.

Cet ouvrage forme quatre volumes *in-quarto*, avec différentes Cartes & Figures, & cinq volumes *in-douze*, aussi avec Cartes & Figures. Le prix de l'*in-quarto* en feuilles est de 20 liv. on le réduira à 15 livres : celui de l'*in-douze* en feuilles est de 12 liv. 10 s. il sera réduit à 7 livres 10 sols.

Passé le tems accordé pour souscrire à cet Ouvrage, on ne sera plus admis à profiter de l'avantage proposé.

Mémoire sur la Langue Cel-

tique, contenant * 1°. *l'Histoire de cette Langue, en indiquant les sources où l'on peut la trouver aujourd'hui. 2°. Une description étymologique des Villes, Rivières, Montagnes, Forêts, Curiosités naturelles des Gaules, de la meilleure partie de l'Espagne & de l'Italie, de la Grande-Bretagne, dont les Gaulois ont été les premiers habitans. 3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette langue.*

Plusieurs Sçavans depuis le renouvellement des Lettres ont travaillé à la recherche de la Langue Celtique. Ils sentoient toute l'importance d'une pareille découverte. Ils voyoient que l'on n'auroit jamais une connoissance exacte des antiquités de notre Nation, tandis qu'on en ignoreroit le langage. Une

---

* Un Anonyme nous a communiqué ce *Mémoire : nous croyons* qu'il peut *faire plaisir au Public.*

premier eſt de connoître les maux futurs ; le ſecond eſt de ſçavoir quand & comment ils finiront. L'Ombre paroît, & tandis qu'elle converſe avec la Reine & avec le Chœur, elle ne ſe borne aſſurément pas à *annoncer les malheurs de ſa famille.* Car tel eſt l'ordre de ſes opérations, ou ſi l'on veut de ſes diſcours. 1°. Elle interroge Atoſſe, & ſe fait rendre compte de tout le déſaſtre arrivé à Salamine. 2°. Elle reconnoît que ceci eſt le funeſte événement prédit par les oracles. 3°. Elle compare la conduite des anciens Rois de Perſe, (de Cyrus & des autres avec la témérité de Xerxès. 4° Elle conſeille fort de ne plus a mer contre la Grèce. 5°. El annonce que les troupes étoient encore dans cette C trée, ne reviendroient point Perſe, ſans avoir reçu un vel échec. 6°. Elle ordonne Reine & au Chœur de co

Xerxès, de lui donner des avis salutaires; surtout de lui inspirer la crainte & le respect des Dieux. Par ce détail on peut juger de l'étendue & de la beauté de ce personnage. On peut décider s'il est inférieur à celui d'Hamlet, mais la comparaison de ces deux Ombres n'est pas mon objet; j'ai voulu seulement montrer que celle de Darius fait beaucoup plus de choses dans la Tragédie d'Eschyle, que n'en a reconnu M. de Voltaire.

Je suis &c.

Paris, ce 13.
Janv. 1750.

Avis au Public, touchant le ...vre intitulé : *Histoire Ecclésias-...ue, par M. l'Abbé Fleury.* Les ...raires cy-dessous nommés, ...acquis le privilége & le fonds ... *Histoire Ecclésiastique de M. ...bé Fleury :* Ouvrage bien cé-...e en France & dans les pays

contribuë beaucoup à la variété des langues. Il fait remarquer que le mêlange des Nations, la ſuite des ſiècles y cauſent toujours des changemens.

Suivant lui, la terre s'eſt peuplée par une progreſſion inſenſible ; les noms des habitations ont été pris de leur ſituation ; ainſi on voit toujours dans le langage des premiers habitans d'un pays, pourquoi un Bourg, une Ville, un Village, ont reçu le nom qui les diſtingue. Les Gaulois étant venus avant tous les autres dans cette vaſte contrée que nous habitons ; de-là s'étant répandus dans la meilleure partie de l'Eſpagne, de l'Italie, dans la Grande-Bretagne alors déſerte ; c'eſt dans le Celtique ſeul qu'on peut trouver les vrayes étymologies des montagnes, des rivières, des Villes dont ces belles Régions ſont remplies.

Dans le ſyſtème de l'Auteur,

:, qui fut appellée le Peu-
ſin. Les langages de ces
ations ſe mêlerent, de ce
e nacquit la langue Lati-
i n'eſt effectivement com-
que de termes Grecs &
s. Le Dictionnaire Celti-
ns lequel on ſera remar-
es racines du Latin, mon-
vidемment que l'Auteur
nce pas ici une conjec-

Gaulois conſerverent leur
it langage, non ſeulement

mune. Il parcourt successivement les siècles où les Gaules firent partie de l'Empire, & fait voir par des autorités incontestables la Langue Celtique vivante dans tous ces tems. On l'apperçoit pareillement sous les deux premières races de nos Rois, enfin on indique le tems où elle fut changée chez le gros de la Nation, on désigne les endroits où elle subsiste encore, du moins en partie, on marque les monumens qui, réunis, nous la rendent toute entière.

La seconde Partie de ce Mémoire donne un nouveau dégré d'évidence aux raisons dont l'Auteur a jusqu'ici appuyé son système. C'est une preuve de fait de sa vérité ; il rend, par le moyen de la langue Celtique, la raison des noms que portent nos Villes, nos montagnes, nos rivières. Il présente des *étymologies* si justes, si faciles, si *naturelles*, qu'elles frappent ceux

...ondent & les forcent à cet ac-
...nent qui est l'hommage que l'es-
...d toujours à la vérité clairement
Dans cette description étymolo-
...ntrent non seulement les Gaules
...ne l'étendue qu'elles avoient du
...s Romains, mais encore la prin-
...artie de l'Espagne, de l'Italie,
...le-Bretagne dont les Gaulois ont
premiers habitans.
...rnier & le plus considérable mor-
ces Mémoires est le Dictionnai-
...que. On y verra l'Hébreu, le
...e, le Chaldéen, le Persan, le
..., le Siamois, le Tonquinois,
...ois, le Japonois, l'Arménien,
..., le Cophte, l'Ethiopien, l'Il-
le Theuton, le Gothique, l'Islan-
...'ancien Saxon, le Grec, le La-
...anois, l'Irlandois, l'Ecossois qui
dans les montagnes, l'Allemand,
...and, l'Anglois, l'Espagnol, l'Ita-
...parés avec le Celtique quant aux
...rimitifs. La ressemblance qu'on
...vra entre tous ces différens mots
...ment connoître qu'ils ont la mê-
...ce, & que tous ces peuples les ont
...un pere commun : ce qui forme
...nonstration sensible, que tous les
...s ont la même origine, ainsi que
...pprennent les Livres Saints.
*l'Auteur a eu soin de faire remarquer
...tique les racines de ces expressions de
...ne & basse Latinité qui forment la*

ſans remiſe l'Hiſtoire Eccl
tique, *in-quarto* 180 liv. &
douze 90 liv. prix ordinaires

Ceux qui voudront joui
à-préſent du bénéfice de la
cription, en ſe procurant
fois les XXXVI. Volumes
yeront pour l'*in-quarto* 12c
& pour l'*in-douze* 63 liv.

Les perſonnes qui ont dé
XX. premiers volumes d
Ouvrage, & qui voudront
quérir la ſuite, qui eſt en
Volumes, donneront en u
payement la ſomme de 54
pour l'*in-quarto*, au lieu de
de 80 liv. & pour les XVI
lumes *in-douze* qui ſe vend
40 liv. la ſomme de 28 liv.
diminution n'aura lieu qu
qu'au premier Juin 1750.

Ceux qui ne voudront
prendre les XVI. Volume
fois, les payeront le prix or
re, c'eſt-à-dire, 5 liv. le v
in-quarto en feuilles, & 2 liv

le volume *in douze*, aussi en feuilles.

On pourra s'adresser à Paris, chez *P. G. Le Mercier*, rue S. Jacques, au Livre d'or. *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais. *Jean-Thomas Herissant*, rue S. Jacques, à S. Paul & S. Hilaire. *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon. *Le Prieur*, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

Autre avis touchant l'*Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, par le P. Calmet.*

L'Histoire du Peuple Juif ayant une liaison nécessaire avec l'Histoire de l'Eglise, qui est celle du Peuple Chrétien, les mêmes Libraires, acquéreurs de l'Ouvrage de M. Fleury, croyent devoir proposer en même tems par Souscription l'Histoire que le P. Calmet a composée sur l'Ancien & le Nouveau Testament : ouvrage connu & recherché, dans lequel l'Auteur a parfaitement exécuté

le dessein qu'il avoit eu de donner une Introduction à l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury.

Pour faciliter l'acquisition de ce Livre, qui doit naturellement précéder l'Histoire Ecclésiastique, voici les avantages que l'on a cru pouvoir proposer à ceux qui voudront en retenir des Exemplaires d'ici au premier Avril 1750.

Cet ouvrage forme quatre volumes *in-quarto*, avec différentes Cartes & Figures, & cinq volumes *in-douze*, aussi avec Cartes & Figures. Le prix de l'*in-quarto* en feuilles est de 20 liv. on le réduira à 15 livres : celui de l'*in-douze* en feuilles est de 12 liv. 10 s. il sera réduit à 7 livre 10 sols.

Passé le tems accordé pour souscrire à cet Ouvrage, on ne sera plus admis à profiter de l'avantage proposé.

Mémoire sur la Langue

tique, contenant * 1°. *l'Histoire de cette Langue, en indiquant les sources où l'on peut la trouver aujourd'hui. 2°. Une description étymologique des Villes, Rivières, Montagnes, Forêts, Curiosités naturelles des Gaules, de la meilleure partie de l'Espagne & de l'Italie, de la Grande-Bretagne, dont les Gaulois ont été les premiers habitans. 3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette langue.*

Plusieurs Sçavans depuis le renouvellement des Lettres ont travaillé à la recherche de la Langue Celtique. Ils sentoient toute l'importance d'une pareille découverte. Ils voyoient que l'on n'auroit jamais une connoissance exacte des antiquités de notre Nation, tandis qu'on en ignoreroit le langage. Une

* Un Anonyme nous a communiqué *ce Mémoire* : nous croyons qu'il peut *faire plaisir au Public.*

chose piquoit encore leur curiosité ; ils désiroient sçavoir la raison des noms que portent nos Villes, nos Rivières, nos Montagnes, & ils jugeoient que la Langue Gauloise pouvoit seule leur donner sur ce point les lumières qu'ils souhaitoient. Voilà ce qui animoit ces grands hommes à la recherche du langage de nos premiers peres, voilà ce qui leur en faisoit désirer si ardemment la découverte.

Mais soit qu'ils ayent été peu maîtres de leur loisir & distraits par d'autres études, soit qu'ils ayent manqué des secours nécessaires, aucun d'eux n'a trouvé la langue primitive de nos ancêtres, du moins le Public se croit en droit de le penser, parce qu'on n'a pas encore donné un langage qui développât sûrement les étymologies des noms imposés à nos habitations, à nos fleuves, à nos forêts.

On présente aux Gens de Let-

:ette Langue qu'ils recher-
:depuis si longtems, & dont
pérent tirer de si grands
:ages.

luteur dans la première
: de cet Ouvrage fait pro-
ent l'Histoire du Celtique.
eigne d'abord que la confu-
les Langues arrivée à Ba-
e fût qu'une diversité de
tes. Il décide la fameuse
e sur le premier langage,
manière à satisfaire tou-
es parties contestantes. Il
oir que les mots de cette
ère langue subsistent enco-
ıs le Celtique, & dans les
: Dialectes qui en furent
s, avec des altérations si
s qu'elles ne peuvent em-
r les Sçavans de les recon-
. Il examine ensuite les
: Physiques de la variété
ngages; il montre par une
ion soutenuë & par des
les pris chez tous les peu-
ue la diversité des climats

contribuë beaucoup à la variété des langues. Il fait remarquer que le mêlange des Nations, la suite des siècles y causent toujours des changemens.

Suivant lui, la terre s'est peuplée par une progression insensible ; les noms des habitations ont été pris de leur situation ; ainsi on voit toujours dans le langage des premiers habitans d'un pays, pourquoi un Bourg, une Ville, un Village, ont reçu le nom qui les distingue. Les Gaulois étant venus avant tous les autres dans cette vaste contrée que nous habitons ; de-là s'étant répandus dans la meilleure partie de l'Espagne, de l'Italie, dans la Grande-Bretagne alors déserte ; c'est dans le Celtique seul qu'on peut trouver les vrayes étymologies des montagnes, des rivières, des Villes dont ces belles Régions sont remplies.

*D*ans le systême de l'Auteur,

les Gaulois s'étant rencontrés avec les Grecs vers le milieu de l'Italie, ils s'y réunirent, & ne formerent dans ce canton qu'une Société, qui fut appellée le Peuple Latin. Les langages de ces deux Nations se mêlerent, de ce mêlange nacquit la langue Latine, qui n'est effectivement composée que de termes Grecs & Gaulois. Le Dictionnaire Celtique dans lequel on fera remarquer les racines du Latin, montrera évidemment que l'Auteur n'annonce pas ici une conjecture.

Les Gaulois conserverent leur premier langage, non seulement jusqu'à la venuë des Romains, mais encore lorsqu'ils furent devenus leurs sujets. Quoique l'Auteur n'ait rien avancé dans tout son Ouvrage sans des preuves solides, il apporte un soin tout *particulier* à démontrer *cette proposition*, parcequ'elle *est contraire* à l'opinion com-

mune. Il parcourt ſucceſſivement les ſiècles où les Gaules firent partie de l'Empire, & fait voir par des autorités inconteſtables la Langue Celtique vivante dans tous ces tems. On l'apperçoit pareillement ſous les deux premières races de nos Rois, enfin on indique le tems où elle fut changée chez le gros de la Nation, on déſigne les endroits où elle ſubſiſte encore, du moins en partie, on marque les monumens qui, réunis, nous la rendent toute entière.

La ſeconde Partie de ce Mémoire donne un nouveau dégré d'évidence aux raiſons dont l'Auteur a juſqu'ici appuyé ſon ſyſtème. C'eſt une preuve de fait de ſa vérité ; il rend, par le moyen de la langue Celtique, la raiſon des noms que portent nos Villes, nos montagnes, nos rivières. Il préſente des étymologies ſi juſtes, ſi faciles, ſi naturelles, qu'elles frappent ceux

qui les entendent & les forcent à cet acquiescement qui est l'hommage que l'esprit rend toujours à la vérité clairement connuë. Dans cette description étymologique entrent non seulement les Gaules dans toute l'étenduë qu'elles avoient du tems des Romains, mais encore la principale partie de l'Espagne, de l'Italie, la Grande-Bretagne dont les Gaulois ont été les premiers habitans.

Le dernier & le plus considérable morceau de ces Mémoires est le Dictionnaire Celtique. On y verra l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldéen, le Persan, le Tartare, le Siamois, le Tonquinois, le Chinois, le Japonois, l'Arménien, le Turc, le Cophte, l'Ethiopien, l'Illyrien, le Theuton, le Gothique, l'Islandois, l'ancien Saxon, le Grec, le Latin, l'Albanois, l'Irlandois, l'Ecossois qui se parle dans les montagnes, l'Allemand, le Flamand, l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien comparés avec le Celtique quant aux termes primitifs La ressemblance qu'on appercevra entre tous ces différens mots fera aisément connoître qu'ils ont la même source, & que tous ces peuples les ont reçus d'un pere commun : ce qui forme une démonstration sensible, que tous les hommes ont la même origine, ainsi que nous l'apprennent les Livres Saints.

Enfin l'Auteur a eu soin de faire remarquer dans le Celtique les racines de ces expressions de la moyenne & *basse* Latinité qui forment la

Glossaire de M. Du Cange. Il a été pareillement attentif à montrer dans la même source la plûpart des termes dont nous nous servons aujourd'hui.

L'Ouvrage sera en trois Volumes in-4. de quatre-vingt feuilles au moins chacun.

Table des Articles du mois de Mars 1750.

Art. XXXII. *Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du Roi &c.* T. II. p. 581

Art. XXXIII. Relacion Historica &c. *Relation Historique du Voyage fait à l'Amérique &c.* 604

Art. XXXIV. *Essais sur l'Histoire des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts &c.* 625

Art. XXXV. *La Religion Chrétienne prouvée par les faits &c.* 643

Art. XXXVI. Jacobi Belgradi è Soc. JESU Epistolæ &c. *Lettres du P. Belgradi sur les Monumens trouvés dans Herculane &c.* 662

Art. XXXVII. *Dialogues entre Hylas & Philonoüs &c.* 679

Art. XXXVIII. *Nouveau Supplément du Dictionnaire de Moréri &c.* 691

Art. XXXIX. *L'Art de conserver sa santé, composé par l'Ecole de Salerne &c.* 713

Art. XL. *Nouvelles Littéraires.* 726

Errata pour Février II. Vol.

P. 519. l. 19. loquatur, *ôtez le point.*

Pour Mars.

P. 595. l. 8. détruit, *ajoutez*, pour ainsi dire.

P. 674. l. penult. separément d'autres, *lis.* separément dans d'autres.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Avril 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1750.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES commencés au mois de Janv
& se vendent 15 s. le mois
& brochés 16 s.

		Années	
1701.	9.	vol.	1726.
1702.	12.	v.	1727.
1703.	12.	v.	1728.
1704.	12.	v.	1729.
1705.	12.	v.	1730.
1706.	12.	v.	1731.
1707.	12.	v.	1732.
1708.	12.	v.	1733.
1709.	12.	v.	1734.
1710.	12.	v.	1735.
1711.	12.	v.	1736.
1712.	12.	v.	1737.
1713.	12.	v.	1738.
1714.	12.	v.	1739.
1715.	12.	v.	1740.
1716.	12.	v.	1741.
1717.	12.	v.	1742.
1718.	12.	v.	1743.
1719.	12.	v.	1744.
1720.	5.	v.	1745.
1721.	12.	v.	1746.
1722.	12.	v.	1747.
1723.	12.	v.	1748.
1724.	12.	v.	1749.
1725.	12.	v.	1750.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1750.

ARTICLE XLI.

TRAITÉ' DE LA STRUCTURE du cœur, de son action & de ses Maladies, par M. Senac, Médecin Consultant du Roi. Tome premier, in 4°. p. 504. sans les Planches & la Préface. A Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science. M. DCC. XLIX.

IL fut un tems où la Médecine *affectoit* des obscurités dans

son langage : c'étoit une science mystérieuse, semblable à celle des Oracles, imposante par ses termes extraordinaires, & presque redoutable par l'appareil, la gravité, les discours sententieux des Professeurs & des Praticiens. Cette mode étoit ancienne, mais Hippocrate n'en avoit pas donné l'exemple. Si l'on peignoit ce grand homme avec un voile sur le visage ; c'étoit pour annoncer son érudition profonde, non pour faire soupçonner des ténèbres dans sa Doctrine. Maître & modèle dans toutes les parties de l'Art de guérir, il écrivit de manière à être entendu de tous ceux qui voudroient se rendre attentifs. Son style est simple & élégant, lumineux & plein de choses. C'est le plus sage & le plus savant des Médecins ; le plus propre à faire naître le désir du savoir, & à confondre dans tous les tems l'ignorance pré-

tueuse. Après lui on s'embar-
on s'enveloppa. Les siécles
ıres autoriserent un jargon
elligible; on mesura la Doc-
sur l'abondance du Phœbus,
oquence de la profession sur
mpe du galimathias. Enfin
s que l'amour des Lettres
ıdu partout & dans tous les
, a mis de la politesse, de
ıceur, de la franchise par-
s hommes, on est revenu
s affectations doctrinales &
es mystères pédantesques.
lédecine, comme tous les
s Arts, se développe au-
'hui; elle se proportionne
connoissances de la multi-
; ceux qui composent en ce
: ont pour motif d'instruire
plaire, deux choses qui ne
ettent ni enveloppes, ni
guités. Arrêtons-nous à
nple que nous avons sous
eux.

)uvrage de M. Senac pré-

ſente des lumières & de l'élégance, lors même qu'il ſonde tous les replis du cœur. C'eſt la ſtructure de ce viſcère qui commence ce premier volume, & qui occupe le premier Livre. On y voit dans un détail ſçavant les opinions des plus grands Maîtres ſur toutes les parties du cœur, telles que le péricarde, les ventricules, les oreilletes, les valvules, les nerfs cardiaques. Mais ceci, dit notre Auteur, n'eſt pas *l'hiſtoire frivole des Livres ; c'eſt l'hiſtoire de la Nature*, ou mieux encore, l'état ſuivi & exact *des époques & du progrès des connoiſſances*. Ainſi, par exemple, en ſe plaçant d'abord au ſiécle d'Hippocrate, on trouve que ce pere de la Médecine a décrit le cœur * d'une manière beaucoup moins

* Nous parlons comme ſi Hippocrate étoit ſûrement l'Auteur du petit *Traité du Cœur* qu'on trouve dans ſes Ouvrages.

étendue qu'Erasistrate & Galien; en se rapprochant de nos jours, on voit depuis deux siécles les observations & les découvertes croître sur cette matière. Ici l'Auteur nomme tous les célebres Médecins qui ont parlé du cœur, & nous sommes persuadés qu'il expose tous leurs sentiments avec la plus scrupuleuse attention. Celui d'Hippocrate dont nous avons fait l'examen sur le texte original, nous sert de preuve & d'assurance. Quand il auroit été question de le donner traduit en notre langue, il ne seroit pas mieux qu'il est ici. » Le cœur, » *dit M. Senac, rapportant la des-* » *cription de cet ancien Ecrivain*, » est un muscle très-fort : ce ne » sont pas des tendons qui lui » donnent un tissu ferme ; c'est

M. S. en doute après Galien & Erotien, mais il ne laisse pas de reconnoître que c'est un *ancien Monument plein de re-cherches curieuses.*

» ſa ſubſtance qui eſt dure. Dans » ſa maſſe ſont creuſées deux ca- » vités qui ſont fort différentes ; » l'une eſt placée à droite, l'autre » eſt à gauche. La cavité droite » eſt beaucoup plus ample, mais » elle ne s'étend pas juſqu'à la » pointe : on diroit qu'elle eſt » couſue ou ajoutée au cœur.... » Le ventricule gauche a des pa- » rois épaiſſes ; ſa cavité reſſem- » ble à celle d'un mortier, & » répond au poulmon, &c. « Il faut lire le reſte de cette expoſi- tion qui eſt d'une exactitude preſ- que littérale ; excepté toutefois dans le dernier mot que nous ve- nons de citer. Car Hippocrate ne dit pas ſimplement que le ven- tricule gauche *répond au poul- mon* ; il dit que ce ventricule *en- tre dans le poulmon, dont il en- tretient doucement la chaleur*. Mais nous convenons que le terme dont ſe ſert notre Auteur Fran- çois, exprime tout ce que le Mé-

tique, contenant * 1°. *l'Histoire de cette Langue, en indiquant les sources où l'on peut la trouver aujourd'hui. 2°. Une description étymologique des Villes, Rivières, Montagnes, Forêts, Curiosités naturelles des Gaules, de la meilleure partie de l'Espagne & de l'Italie, de la Grande-Bretagne, dont les Gaulois ont été les premiers habitans. 3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette langue.*

Plusieurs Sçavans depuis le renouvellement des Lettres ont travaillé à la recherche de la Langue Celtique. Ils sentoient toute l'importance d'une pareille découverte. Ils voyoient que l'on n'auroit jamais une connoissance exacte des antiquités de notre Nation, tandis qu'on n'ignoreroit le langage. Une

* Un *Anonyme nous a* communiqué *Mémoire : nous* croyons qu'il peut *plaisir au Public.*

recouvre le pericarde : deux objets sensibles & sur lesquels on croiroit qu'il ne peut y avoir aucun partage d'idée ; cependant à la suite de bien des explications émanées des plus célébres Auteurs, M. S. annonce la vraye situation du mediastin & la vraye composition du pericarde..

Il est question de sçavoir si les membranes *qui composent le mediastin sont collées l'une à l'autre ; si elles se réunissent en partant des vertebres & en arrivant au sternum* (c'est l'os placé dans la partie antérieure de la poitrine) & notre Auteur répond que ces membranes *sont attachées sur les cartilages aux côtés du sternum* ; qu'elles se *rapprochent en divers endroits* ; par exemple, *après avoir embrassé la grande artère*, *après avoir enveloppé l'œsophage*, &c. mais qu'elles ne sont jamais totalement réunies, *la substance cel-*

a capacité eſt diffé-
ant les divers âges ;
es adultes , l'eſpace
ne eſt communément
celui qu'occupe le
ſi ſa capacité varie,
des mouvements du
: ſon volume ; que
e ou veſſie eſt poſée
ragme, qu'elle y ad-
non également par-
ſe nombre des mem-
compoſent le peri-
être réduit à deux,
ii eſt un tiſſu fort &
nterne qui eſt extrê-

lorſqu'on a eſſuyé l'humidité; que ces membranes du pericarde ont divers prolongements; l'externe ſert d'enveloppe aux vaiſſeaux qui, en ſortant du cœur, entrent dans les poulmons; l'interne ſe refléchit pour aller couvrir les vaiſſeaux, les oreilletes & les ventricules du cœur; que le pericarde contient un très-grand nombre de vaiſſeaux, des arteres, des veines, des organes ſécretoires, &c.

Ceci, qui n'eſt que le réſultat d'un grand morceau rempli d'inſtruction, donneroit peut-être l'idée d'une méthode ſéche & monotone; mais il faut en juger autrement, & lire les explications développées de chaque choſe. Quand l'Auteur, par exemple, veut nous apprendre la ſituation des vaiſſeaux dans le pericarde, il dit: » où ſont placés les vaiſ-» ſeaux qui ſerpentent dans le » pericarde? Ils marchent entre

la membrane qui vient du mediastin & la membrane propre de ce sac. Entre ces enveloppes, on trouve une grande quantité de substance cellulaire : c'est dans cette substance que se glissent les vaisseaux. » Cette membrane graisseuse forme diverses couches ; les vaisseaux rampent surtout dans la couche, qui est attachée à la membrane propre du pericarde..... Il ne paroît pas d'abord que les vaisseaux sanguins pénétrent entre les membranes de cette enveloppe. La membrane interne est étroitement attachée à la membrane externe : c'est un feuillet extrêmement mince qui paroît s'y coller immédiatement ; mais les injections pénétrent dans l'interstice de ces membranes. On n'a pas même besoin d'emprunter le secours de l'injection *pour découvrir* les vaisseaux

» qui séparent ces enveloppes, » &c. « On voit ici de l'aisance & de la clarté dans une matière peu commode pour un Écrivain & pour ses Lecteurs. Il en est de même à l'égard d'une multitude d'autres développements que nous sommes forcés d'omettre, pour donner des attentions à la suite de l'Ouvrage.

On trouve aux Chapitres IX. & X. du premier Livre, l'autre endroit principal où nous disions plus haut, que M. Senac s'explique après avoir entendu les savans Médecins qui l'ont précédé; & cette explication consiste à donner une *nouvelle Description du Cœur*. Qui le croiroit? » l'arrangement des fibres de cet » organe est presque aussi caché » que le principe de son mouve- » ment..... des hommes célébres » ne rougissent pas d'avouer leur » ignorance sur la structure du » cœur. Cet aveu ingénu est

: fruit des lumières, ils ont
:nti les difficultés qui se pré-
:ntent dans ce qui reste à dé-
ouvrir ou à éclaircir ; après
voir parcouru tous les replis
e cette machine admirable,
s n'y ont vû qu'un cercle, qui,
omme le dit Hippocrate, n'a
i commencement ni fin «.
Mais encore quels objets no-
Auteur entreprend-il d'expli-
:r? Nous ne pouvons les nom-
r qu'en gros. C'est la position,
nasse, la figure, les envelop-
, les cavités en général, les
ıtricules, les oreilletes, les
vules, les nerfs, les vaisseaux
cœur, avec toutes les confi-
ations, les dépendances, les
ılités de chacune de ces par-
; avec les différences qui se
uvent entre le cœur des adul-
& celui du fœtus ; avec les
›portions des divers vaisseaux
cœur, les mesures des veines
les arteres, &c. Or la discus-

ſion de tout ceci eſt véritablement nouvelle, & il faudroit y joindre ce qui concerne l'arrangement des fibres du cœur, la deſcription des colonnes, des piliers, des filets tendineux, des valvules arterielles & veineuſes, des cercles tendineux &c. la ſtructure du trou ovale, de ſa valvule & de la valvule d'Euſtachi. Tous ces objets, encore une fois, préſentent ici beaucoup de nouveautés, mais qu'on ſaiſiſſe bien le ſens de ce terme: L'Auteur ne prétend pas dire des choſes auſquelles perſonne n'avoit penſé; il ne ſe propoſe en pluſieurs endroits que de prendre parti entre les diverſes opinions; d'achever ce qui n'a été qu'ébauché par certains Auteurs célébres; de ſuppléer à ce qui peut leur avoir échappé; de ne rien déterminer quand les choſes ne ſont pas ſuſceptibles de détermination; de rappeller des idées

anciennes, mal à propos abandonnées par quelques Modernes. Voici un exemple de ce dernier cas : l'idée générale & ancienne étoit que dans le cœur un ventricule est posé à droite, & l'autre à gauche. » *Je ne sçai* » dit M. Senac, pourquoi des » Anatomistes Modernes ont pré» tendu changer une telle idée, » qui ne sçauroit conduire à au» cune erreur. Le cœur est posé » obliquement, comme nous l'a» vons dit. Le ventricule gau» che regarde donc en même» tems la partie gauche & la par» tie postérieure de la poitrine ; » le ventricule droit est tourné » de même vers la partie anté» rieure & latérale droite du tho» rax. On peut donc dire que le » ventricule gauche est égale» ment posé postérieurement & » à gauche, que le ventricule » droit répond de même au côté » droit & à la partie antérieure

» du thorax. Pourquoi
» des noms reçus, &
» brouiller les idées pa
» veaux termes ?

Le second Livre de
teur roule entiérement
tion & l'usage du cœur
immense que nous avon
tout le plaisir qu'insp
grandes & belles comp
mais qu'il nous seroit i
de faire bien connoîtr
peu d'espace qui nous r

M. Senac expose l'usa
ricarde, la nécessité de
tion du cœur, de sa fig
diverses directions de s
la construction & la c
de cet organe & de se
tes; les diverses expéri
cette contraction & dil
le mouvement du sang
cœur, & en particulie
cœur du fœtus; les ca
gnées qui peuvent cont
mouvement du cœur; l

immédiates de ce mouvement, la force du cœur, & tout le volume eſt terminé par 17 Planches, où toutes les parties de ce viſcere ſont repréſentées.

Or imaginez préſentement un Ecrivain qui ne néglige rien dans ſa matière ; qui rapproche les ſentimens des autres pour les apprécier ; qui examine les diverſes expériences pour en conclure des véritez de fait ; qui s'éloigne de ce qui a l'air de pur ſyſtème ; qui ne fait point de grace aux plus fameux perſonnages, quand ils ont donné dans l'écueil des hypothèſes ; qui rappelle ſes Lecteurs aux vrais principes de la Phyſique, ſans craindre de condamner les Anciens, ni Deſcartes le chef des Modernes : &c, Tout ceci ne peint encore qu'imparfaitement les travaux & les attentions de notre Auteur. Nous voulons le ſuivre un moment dans ſon Chap. VIII. où il eſt

parlé des causes immédiates du mouvement du cœur. C'est en cet endroit qu'il juge les Anciens & Descartes ; qu'il fait voir comment l'action du cœur & le principe de ses mouvemens leur étoient inconnus. » Les découvertes des Anciens, *dit-il*, si » leurs idées méritent ce nom, » n'ont abouti qu'à établir une » faculté *pulsifique*. Ceux qui ont » secoué le joug de l'ancienne » Philosophie, n'ont été plus » éclairés qu'en ce qu'ils ont attribué au méchanisme le mouvement du cœur, mais ils nous » ont donné le méchanisme qu'ils » ont imaginé ; ils ne sont pas » moins éloignés que les Anciens » du méchanisme de la Nature.... » Les Anciens & quelques Modernes ont cru qu'il y avoit un » feu concentré qui donnoit au » cœur un mouvement continuel. Enfin Descartes a imaginé une opinion qui n'est pas

» fort différente de celle-là. Il y
» a, dit-il, dans le cœur un fer-
» ment qui donne aux humeurs
» une grande expansion. Dès
» qu'une goutte de sang tombe
» dans le cœur elle se raréfie,
» elle éléve les parois du cœur,
» elle ouvre un passage au sang
» qui la suit. Lorsque les ventri-
» cules sont remplis, le sang
» poussé par la raréfaction s'é-
» lance dans les artéres, alors les
» parois du cœur retombent sur
» elles-mêmes, &c.

Les Cartésiens ne pourront pas dire que M. Senac expose mal le sentiment de leur Chef; mais ce sentiment n'est qu'un ouvrage de l'imagination. Plusieurs Médecins très habiles l'ont réfuté, & depuis peu encore M. Lieutaud, dans ses Eléments de Physiologie, n'a laissé aucune ressource à cette fausse hypothèse. M. Senac la combat ici par les expériences de *Lower Anatomiste* très-illus-

tre ; nous ne produirons que celle-ci : » un jeune homme de seize » ans avoit perdu tout son sang, » on tâchoit de soutenir ses for- » ces par des bouillons qui aug- » mentoient l'hémorragie ; en- » fin ce qui s'écouloit par le vais- » seau ouvert n'avoit plus la for- » me de sang, ce n'étoit presque » que du bouillon ou de l'eau ; » cependant le mouvement du » cœur se soutint toujours, le » vaisseau se ferma & le malade » se rétablit : or ce sang appau- » vri, reprend notre Auteur, ou » plutôt le bouillon qui avoit pris » la place du sang, fermentoit-il » dans les ventricules du cœur ?

Nous ne voudrions pas omettre deux des principaux caractéres de cet Ouvrage ; c'est d'une part la justice que l'Auteur rend aux Ecrivains qui se sont distingués dans la Médecine ; & de l'autre la liberté qu'il prend de critiquer ceux dont il n'est pas si content,

content ; ainſi pour le premier cas, nous trouvons qu'il ſe ſert de ces expreſſions : *l'immortel Harvey ; l'illuſtre Lanciſi infatigable dans ſes recherches ; Boerhaave le grand reformateur de la Médecine ; le célébre Morgagni*, cet homme qui *épuiſe les ſujets qu'il traite ; M. Winſlow, cet Ecrivain ſi éclairé*, ... cet Auteur *que l'exactitude caractériſe*, &c. Mais en ſecond lieu nous voyons qu'il dit de Vieuſſens, que *c'étoit un de ces Médecins qui ne cherchent qu'à imaginer des explications, que c'étoit un homme qui avoit plus de zèle que de génie ;* de Borelli, *qu'il n'a pu trouver dans la juſteſſe de ſon eſprit un frein qui arrêtât ſon imagination ;* de M. Chirac, *qu'il prêtoit à la Nature ce qu'elle ne lui découvroit pas*, ... *qu'il croyoit trouver les ſecrets de la Nature dans ſon imagination*... » Figurez-vous, dit-il ailleurs, » un homme qui dans une pro-

» fonde obscurité croit voir de
» ses yeux les objets qui se pré-
» sentent à son imagination : tel
» étoit ce Médecin si fameux dans
» les Ecoles ; sans sçavoir le cal-
» cul, il a calculé la force des
» nerfs ; cette force inconnue qui
» auroit effrayé les plus grands
» Géomètres, n'a point effrayé
» M. Chirac, &c....

Il faudroit voir aussi la critique des calculs de divers Ecrivains, sur la force du cœur. M. Martine, par exemple, étoit un Médecin Géomètre, qui traitoit son Art par les régles des proportions ; il vouloit que la *dose des remedes fût donnée en raison composée directe de la quantité du sang, & réciproque de son mouvement...* Il estimoit que la stature des femmes est à la stature des hommes comme 14 à 15 ; & par ce principe il prétendoit *mésurer la quantité d'aliments nécessaires aux hommes & aux femmes*. Or, ajoute

Senac, *la digestion, la nutri-*
t, les evacuations dépendent-el-
le la masse des corps? J'en ap-
'e aux Juges les moins éclairés.
l faut finir en cet endroit, &
mettre un autre Extrait pour
second volume de ce traité,
la structure du cœur.

ARTICLE XLII.

EPISTOLARUM REGINALDI POLI S.R.E. Cardinalis & aliorum ad ipsum, Pars III. quæ scriptas complectitur annis M. D. XXXX. M. D. XXXXI. M. D. XXXXII. scilicet ab exitu Legationis suæ Hispanicæ usque ad mortem Cardinalis Contareni, &c. Brixiæ excudebat Joan. Maria Rizardi, M. DCC. XLVIII. *Lettres du Card. Polus, &c. Partie III. 4°. pag. 88. pour les Préliminaires qui concernent Polus. pag. CCCXIV. pour les Monumens qui regardent le Card. Contarini, & pag. 119. pour les Lettres de Polus.*

L'Edition des Lettres du Cardinal Polus est un des meilleurs Ouvrages qui nous soyent

venus d'Italie depuis bien des années. Son mérite principal consiste dans une multitude de pièces non imprimées jusqu'ici, & dans les dissertations dont M. le Card. Querini veut bien enrichir cet Ouvrage. Nous avons rendu compte des deux premiers vol. à mesure qu'ils ont paru. Celui-ci qui est le troisiéme, partagera un peu notre attention entre le Card. Polus & le Card. Contarini. Comme ce dernier Prélat fut toujours extrêmement lié avec le premier, on a jugé devoir lui donner part à l'édition ; & indépendamment de cette raison, qui est de quelque poids, la connoissance qu'on nous donne d'un aussi grand homme que Contarini, ne peut que nous intéresser beaucoup.

A l'entrée du volume, M. le Cardinal Querini rappelle l'Extrait qu'on a *fait* de ses deux *premiers Tomes* dans les Jour-

naux de Leipfik ; & il réfute en quelques endroits cet écrit, qui se reffent de la plume proteftante d'où il eft émané. Il montre enfuite quelle fut la fageffe & l'innocence du Card. Polus durant fa Légation de Viterbe : des langues envenimées prétendirent donner atteinte à fes mœurs & à fa doctrine : fauffe accufation comme on le démontre ici : preuve nouvelle des piéges que l'envie tendit toujours à la grandeur & à la vertu. Voilà tout ce qui eft compris fous le titre de *Préface* dans le Volume dont nous rendons compte.

On paffe aux Monuments qui concernent le Card. Contarini. C'eft d'abord une longue differtation deftinée à juftifier tout ce que fit ce Card. dans la Diette de Ratisbonne, où le Pape Paul III. lui avoit ordonné d'affifter comme Légat. C'étoit en 1541, tems de crife pour la Religion.

L'Empereur Charles V. avoit esperé qu'au moyen de quelques conférences entre des Docteurs Catholiques & Luthériens, on pourroit convenir de quelques points de Doctrine & de Gouvernement pour les Eglises d'Allemagne. Les Conférences furent tenues; on dressa un Cahier contenant plusieurs articles sur lesquels Charles V. demanda l'avis du Card. Légat. C'est la réponse de ce Prélat qu'on a voulu défigurer aux yeux du Public. Frapaolo dit que Contarini s'expliqua à *la maniére des anciens Oracles*, & le P. Courrayer Traducteur de Frapaolo trouve que ce prétendu Historien du Concile n'a pas eu tort de traiter ainsi la réponse du Cardinal. Or il n'est rien de plus frivole que ces imputations, & M. le Card. Querini fait voir que le Légat déclara simplement qu'il falloit renvoyer au Pape toutes les ques-

tions qu'on avoit agitées dans la Diette. Si l'on compare attentivement la Traduction Françoiſe du P. Courrayer avec l'acte Latin contenant la réponſe du Légat, on verra ſans peine que le texte du Traducteur ne rend point les termes de Contarini; & cet argument ſuffit pour détruire toute l'accuſation intentée contre ce Prélat; il n'en faut pas non plus davantage pour perſuader que Charles V. ne ſaiſit pas bien la penſée du Cardinal: ce qui ne prouve pas l'obſcurité de la réponſe, mais le peu d'attention qu'y donna ce Prince, ou l'intérêt qu'il avoit de la prendre dans un ſens différent de celui qu'elle préſente.

Il ſeroit bien long de ſuivre tous les détails de cette vaſte Apologie. On accompagne Contarini depuis ſon retour de Ratisbonne en Italie, & l'on fait voir *que ni* dans ſes écrits ni dans ſa

ıduite , il ne se glissa rien qui
:itât le réproche de Toléran-
bien moins de prévarication
natière de Doctrine. Ce Car-
al fut quelque tems l'ámi & le
tecteur de Pierre Martyr &
Bernardin Ochin, tous deux
ostâts depuis, & furieux adver-
'es des Catholiques : mais qui
ıvoit deviner la chûte déplo-
le de ces hommes si estimés
ɔord de tout ce qu'il y avoit
grand dans la Cour Romaine ?
Après la dissertation qu'il faut
entiére, pour sçavoir estimer
t le travail de l'illustre Edi-
r, on trouve la vie du Car-
al Contarini en Italien & en
in, morceau considérable
ıt nous rendions compte au
is de Juillet 1747, parce qu'il
ɔit été publié dès lors, en at-
dant que ce 3e. vol. des Let-
; de Polus fût en état de pa-
tre. A la suite on a mis le
'té du même Cardinal Conta-

rini *sur la justification ,*
primé à Paris & à Ven
assez bien placé dans cet
parce que c'est un m
propre à venger l'Auteu
cusations desavantageu
foy.

Les Lettres du même
& celles que plusieurs p
illustres lui écrivirent du
ou six années , occupent
taine de pages de ce vol
y remarque des traits p
enrichir l'Histoire Eccle
de ces tems-là , & à faire
tre le mérite de quelques
célèbres qui entrerent al
les affaires de la Religio
furent Pierre Danez ,
Gropperus , Claude le J
celui-ci,comme nous l'ap
par une Lettre du Card
Mantoue au Cardinal Co
étoit dans une grande co
tion à la Cour de Franço
reste toutes ces pièces r

d'autant plus l'accueil du Public, qu'elles voyent le jour pour la première fois. Il en est de même de celles du Cardinal Polus, ou des Prélats ses amis : toutes, hors trois qui sont du Cardinal Sadolet, ont été tirées par M. le Cardinal Querini des Manuscrits du Vatican. Donnons quelques attentions à cette partie de la nouvelle édition.

Le plus grand nombre de ces Lettres est adressé par le Card. Polus au Card. Contarini, son ami intime. Il y a quelques réponses de Contarini, & toutes roulent sur les affaires du tems, principalement celles de la Diette de Ratisbonne. Parmi les autres Lettres, qui sont pour diverses personnes, nous en remarquons une fort belle, que Polus écrivit de Rome au Roi François I. Ce Prince avoit eu la bonté de témoigner dans une de ses Lettres, qu'il *conservoit* toujours le sou-

venir du Cardinal Polus ;
quoi ce Prélat, dans sa répc
fit le contraste de la Cou
France toute remplie d'affe
pour lui, avec celle d'Anglet
d'où il étoit éxilé & proscr
puis tant d'années. La sui
la Lettre étoit un tissu d'é
pour l'esprit de Religion qu
roissoit dans toute la con
de François I. & le Cardin
froit avec épanchement de
tous ses bons offices pour l'
que de Rodez, que le Mona
lui recommandoit. Cette
est en Latin, d'un style exc
comme toutes les composi
de Polus, à qui il ne man
aucun des talents propres
léver l'éclat de son éminent
nité & de sa haute Naissanc

Il se trouve dans ce Rec
deux Lettres charmantes du
me Cardinal à Sadolet : c
tères faits l'un pour l'autre
plus dignes de servir de m

à la belle amitié, que tous les Oreste & les Pylade, tant célèbrés par les Poëtes. Dans la premiere Lettre, Polus parle à Sadolet de la mort de leur ami commun le Cardinal Simonetta, qu'il peint des couleurs les plus propres à consoler des cœurs Chrétiens. Il ajoute : » vous » souhaitiez que je vous fisse part » aussi de ce qui me regarde : » j'en juge par l'amour que vous » avez toujours eu pour moi : » amour déclaré tant de fois par » les bons offices dont vous m'a- » vez comblé durant mon séjour » à Carpentras : amour qui a » éclaté surtout par les larmes » que j'ai vû couler de vos yeux » au moment de mon départ. «

* Après un récit fidéle de ses

* *Tu vero, ut de me scriberem, potius expectabas; hoc enim profecto amor in me tuus non potest non flagitare, non ille solum, quem tot tua officia, quibus*

occupations présentes, il énonce aussi en ces termes, son affection pour Sadolet : » Au reste » vous comprendrez quel est » mon amour ou plûtôt ma ten» dresse pour vous, lorsque vous » exigerez de moi quelque ser» vice digne de la tendresse d'un » fils à l'égard de son pere. *

La seconde Lettre du Cardinal Anglois traite d'affaires. C'est le récit de ce qu'il avoit dit au Pape Paul III. pour l'engager à ne pas rappeller Sadolet à Rome, vû le besoin qu'on avoit de sa présence dans le Comtat

---

me omni eo tempore quo apud te versabar, pene obruebas, declarabant ; sed quem in discessu meo vidi, cum lachrymas tuas vidi.

* *Tu vero, quanto tibi amore, vel pietate potius sim conjunctus, tum demum intelliges, quando aliquid in quo filii ergà patrem pietas elucescere possit, mihi oneris & negotii impones.*

Venaiſſin. Il faut lire toute cette Lettre extrêmement aimable & curieuſe. Le Cardinal repréſente ſur la fin, les ſentimens que Contarini & Bembe avoient pour Sadolet. » Ces deux Pré-
» lats, dit-il, vous ont toujours
» préſents à la penſée, & ils
» parlent très-ſouvent de vous.
» Tantôt c'eſt pour témoigner
» l'empreſſement qu'ils ont de
» vous voir, tantôt c'eſt pour ſe
» réjouir de votre abſence, par-
» ce qu'elle vous procure une
» heureuſe tranquillité loin de
» Rome & des affaires : ainſi l'a-
» mour ſe partage-t'il en diver-
» ſes penſées ; ainſi n'a-t'il au-
» cun point fixe, ſi ce n'eſt pour-
» tant qu'il s'accorde enfin à vous
» ſouhaiter la ſituation & le ſé-
» jour où vous pourrez allier plus
» avantageuſement les douceurs
» du repos avec les moyens de
» cultiver la piété, & de rendre

» plus de services à Dieu & à
» l'Eglise *.

Nous voudrions pouvoir insister de même sur les Lettres de Sadolet à Polus. Que de traits de politesse, de générosité, de probité, s'y feroient reconnoître, & qu'il nous seroit aisé de conclure des sentimens qui caractériserent tous ces grands hommes, que le XVI. siécle peut bien servir de modèle au nôtre! Mais deux Lettres encore de ce Recueil demandent une particulière attention. La première est du Cardinal Polus, écrivant à

* *Te semper in oculis gerunt, nomen vero tuum sæpissimè in sermone usurpant modo vero tuam hic præsentiam desid... modo de absentiâ & felici illo ... rant, modo de absentiâ & felici illo ... gratulantur: ita in varias cogitatio... se scindit amor, neque quidquam con... tuti habet, nisi quòd huc tandem om... refert, ut ubi major quies animi tui majori fructu pietatis, & officii Deum & Ecclesiam se ostendit, ibi morandi tibi locum à Dei benignitat... cedi optet.*

rge de Selve, Evêque de
uur, Prélat bien digne d'en-
nir des rapports d'amitié
les Cardinaux de la Cour
aul III. Il réunissoit en sa
onne deux qualités très-ra-
la pieté & le talent des né-
ations. Sa dignité d'Evêque
isoit désirer le séjour de son
cèse & le gouvernement de
troupeau; mais la science
affaires qu'on avoit recon-
en lui, le replongeoit sans
dans les fonctions politi-
. Le Cardinal Polus, instruit
ombats de son cœur, le con-
en désirant pour lui la tran-
té nécessaire pour vaquer
soins de sa charge Pastora-
& en lui conseillant toutefois
prêter aux affaires généra-
l'Eglise. Le reste de la Let-
st un tableau fidéle de la
de Polus & de sa résigna-
aux ordres de la Providen-
urant les troubles que les

ſchiſme de Henri VIII. cauſoit en Angleterre.

La ſeconde Lettre, dont nous voulons parler ici, eſt de l'Evêque de Lavaur, en reponſe à la précédente. Quoique très-longue, elle mériteroit d'être traduite toute entiere. On y remarque l'affection d'un tendre ami, le zèle d'un ſaint Evêque, & la fineſſe d'un bel eſprit. Il dit dans un endroit : » Vous avez trop » d'indulgence pour moi. Je mé» riterois des reproches amers, » pour avoir négligé ſi long-tems » le troupeau que Dieu confie » à mes ſoins. Je devrois travail» ler jour & nuit à faire reſpec» ter le nom & les volontés du » grand Maître qui m'attache à » ſon ſervice. C'eſt tout le con» traire : en me tenant éloigné » durant tant d'années de ceux » dont je ſuis le conducteur, en » menant une vie qui n'eſt utile » ni à moi ni aux autres, je

s cause que le service de
eu est oublié ou même mé-
isé plus que jamais *.
eux qui posséderont cette
velle Edition des Lettres du
dinal Polus, liront toute la
re de George de Selve, &
endront à connoître le mé-
de cet illustre Prélat, dont

---

*limiâ te lenitate & indulgentiâ esse
dverti in eum, cujus imperitiâ ac
entiâ tandiu peccatum est erga do-
n gregis mihi crediti, gregemque
, cum maximè dignus essem, in
severioris disciplinæ aculeos exerce-
Quem enim oportuerat noctes & dies
peram, ut majestatis illius supremæ
ac voluntas sacrosanctam autho-
m apud familiam suam meæ fidei
ssam obtineret, is sum qui eam in
onem, vel potius in contemptum
plurimis venire sum passus, dum
nos meorum me conspectui subduco,
llis neque verbo neque exemplo me
præbeo, dum vitam tam inertem
desidem vivo, ne quid gravius di-
nt nec aliis, nec mihi ipsi quisquam
eræ fructus constet.*

la famille est d'ailleurs si célèbre dans les fastes de la Magistrature.

Nous finissons par les actions de graces qui sont duës à M. le Cardinal Querini, Auteur de l'Edition, & digne lui-même par ses grandes qualités, de figurer avec les hommes immortels dont il nous conserve les Ouvrages.

ARTICLE XLIII.

*LETTRE DE MONSEIGNEUR D. Baltazar de Bastero *, ancien Evêque de Gironne, aux Auteurs de ces Mémoires.*

IL est vrai, MM. RR. PP. comme on vous l'a rapporté, que

* Ce Prélat est un noble Catalan, né à Barcelone ; il a été successivement Vicaire-Général de ce Diocèse, Inquisiteur à Majorque, & Evêque de Gironne. En 1745 il donna sa démission, & il

je travaille dans ma retraite à éclaircir quelques points de nos anciens Conciles d'Espagne : Etude nécessaire à bien des égards, puisqu'il reste une multitude de difficultés dans ces Monuments Ecclésiastiques. L'empressement que vous témoignez pour la Littérature de notre Nation, m'engage à vous faire part de quelques-unes de mes recherches, & je commence par le Concile d'Elvire tenu dès le commencement du IV. siècle, & abondant, comme vous sçavez, en décisions importantes. Une des plus célèbres est contenuë dans le 36^{e} Canon. *Placuit*, di-

s'est retiré dans une Maison des Peres Carmes Déchaussés au Diocèse de Tarragonne, où il s'occupe de la prière & d'études conformes à son état. La lettre que nous insérons ici est un Extrait de l'Original Espagnol : Ecrit où l'érudition & la sagacité brillent de toutes parts.

ſent les Pères, *picturas in Eccleſiâ eſſe non debere, ne quod colitur & adoratur in parietibus depingatur*. Les Sectaires des derniers ſiècles ont prétendu tirer de grands avantages de cette déciſion ; ils ont ſoutenu que le culte des Images y étoit proſcrit ; & les Théologiens Catholiques ne s'accordant pas aſſez dans l'explication qu'ils donnent à ces termes, il eſt reſté au moins de l'embarras ſur l'idée qu'eurent les Pères d'Elvire en s'exprimant ainſi.

Je ne fais pas profeſſion, MM. RR. PP. de dire du neuf dans les matières de la Religion ; mon goût naturel & ma qualité d'Evêque me retiennent dans les routes communes : cependant il me ſera permis de ne point ſuivre ici le torrent des Commentateurs, & je crois par là ſervir l'Egliſe, l'Antiquité, la Littérature ; vous en jugerez par

la discussion où je vais entrer.

Il y a deux parties dans ce Canon : dans la première il est dit qu'*il ne doit point y avoir de Peintures dans l'Eglise*, & dans la seconde on explique le motif de la Loi : c'est *de peur que ce qu'on révère & qu'on adore ne soit peint sur les murailles.* Or je n'ai lu aucun Controversiste, aucun Maître de l'Ecole qui ne suppose que le terme de *Peintures* signifie des *Images sacrées*, & que cette expression, *ce qu'on révère & ce qu'on adore*, se rapporte aux objets du culte & de l'adoration des Chrétiens. Ceci est une interprétation comme avouée, comme déterminée, ensorte qu'on ne songe seulement pas à la révoquer en doute ; ensorte que, quand il faut traduire ce Canon en langue vulgaire, on ne fait pas difficulté d'y insérer les termes d'*Images*, de *Culte* &

d'Adoration des Fidéles. *

Et voilà ce qui fait ma peine ; voilà ce que je rejette comme une supposition sans fondement; car de quel droit d'abord veut-on qu'il soit parlé des *saintes Images*, quand les Peres du Concile ne parlent que de *Peintures* en général ? Je vois que les Anciens ne se servent jamais du terme de *Peintures*, de ce terme isolé du moins & sans épithète, quand ils veulent désigner les représentations des choses & des personnes qu'on révère dans la Religion Chrétienne. Je vois qu'en ces occasions ils disent les *Images sacrées*, les *Images vénérables*, les *Images des Saints*, le

* Pour exemple de ce que dit ici l'A[...] teur, nous pouvons citer D. Ceillier [...] traduit ces mots *quod colitur & adora[...]* *&c.* par ceux ci : *ce qui est l'objet* [...] *culte & de l'adoration des Fidéles.* V[...] *Hist. des Auteurs Sacrés & Eccles.* [...] p. 667.

représentations des Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament &c. * Telles sont les expressions qui paroissent dans toute la grande controverse des Peres avec les Iconoclastes ; pourquoi donc décide-t-on à la légère que le Concile d'Elvire parlant de *Peintures*, sans rien ajouter à ce mot, entend les *saintes Images* ; pourquoi ne reconnoîtroit-on pas plutôt qu'il défend toute autre Peinture de quelque espèce qu'elle soit ; toute représentation par exemple d'animaux **, de fleurs, d'arbres,

* Notre Auteur cite à ce sujet les Actes du second Concile de Nicée, *Act. IV.* où l'on rapporte la lettre que le B. H. Nil, qui florissoit au quatrième siècle de l'Eglise, avoit écrite au Proconsul Olympiodore touchant les peintures que celui-ci vouloit mettre dans une Eglise qu'il devoit bâtir.

** Ce même Proconsul vouloit faire peindre des Figures d'Animaux sur les

du ſoleil, de la lune, d'hommes mêmes & de leurs rapports civils & domeſtiques ? On verra bientôt la force de cette explication : inſiſtons encore un peu ſur l'hypothèſe & le ſens dont nos Théologiens ne s'aviſent ſeulement pas de douter.

Si le Canon du Concile parle des ſaintes Images, il en défend l'uſage dans l'Egliſe ; mais cette défenſe ſuppoſée, comment eſt-il arrivé que dans toute la longue querelle des anciens Iconoclaſtes avec les Pères, aucun de ces ennemis du Dogme Catholique ne ſe ſoit autoriſé de la définition faite à Elvire ? *

---

murailles de cette Egliſe, & S. Nil l'en empêcha.

* Notre Auteur appuye beaucoup ſur cette preuve, & il marque le long eſpace de tems que dura la Controverſe du culte des images, pour faire ſentir que durant près d'un ſiécle qu'elle troubla l'Egliſe, il ſe ſeroit bien trouvé quelque Icono-

Si ce Concile encore a pour objet les saintes Images dans la premiere partie de son decret, pourquoi répéte-t-il absolument la même chose dans la seconde ? Car, selon cette hypothèse, tel seroit le sens de tout le Canon : *Nous voulons qu'il n'y ait point dans l'Eglise, de peintures représentant les objets de la Religion Chrétienne, de peur que ces objets ne soient représentés sur les murailles.* C'est-à-dire : *nous ne voulons point qu'il y ait de saintes Images dans l'Eglise, de peur qu'il n'y ait de ces saintes Images sur les murailles.* Je le demande à toute personne intelligente, peut-on rien imaginer de plus identique, & de plus frivole en même-tems?

Mais il faut réfléchir présentement sur cette seconde partie

[illegible] qui eût fait usage du Décret des PP. d'Elvire, s'il y avoit été question des Saintes *Images.*

du Decrèt ; & je d
le vrai ſens de ces p
nes : *Ne quod colitu*
in parietibus depinga
que ce qu'on révè
adore ne ſoit peint
railles. Je l'ai déja d
il eſt comme de ſtyl
quod colitur & ador
jets de la Religion C
& le ſeul démêlé q
les Théologiens à ce
que les uns fixent le
mots à Dieu ſeul &
Trinité * ; tandis q
y comprennent auſ
Vierge & les Saints.
te cette explication
fondée que la précé
qu'eſt-ce qui détermi
litur & adoratur à

* Tel eſt le Sentiment
de Laubeſpine, de Schelſ
dinal Bona, de Mendoza,
** C'eſt l'opinion du P.
M. de Tillemont &c.

objets de notre Religion; & pourquoi ne veut-on pas que ces paroles indiquent les faux Dieux de la Gentilité ou toute espèce de chose qui servoit au culte des Payens ? Les Livres Saints, les Pères, les Historiens Ecclésiastiques & profanes nous apprennent que, sous le regne de l'Idolâtrie, tout étoit un objet d'adoration, les astres, les animaux, les fleuves, les plantes, les arbres*, &c. ensorte toutefois que chaque Pays, chaque Ville, chaque famille révéroit plus particuliérement certaines choses, certains Etres qu'on croyoit plus favorables, ou qu'on craignoit plus d'avoir pour Adversaires.

* En cet endroit il y a un grand détail pour faire voir jusqu'où l'Idolâtrie avoit étendu les objets de son culte. C'est un des morceaux qui prouve davantage la grande érudition de M. l'*ancien Evêque de Gironne.*

Quel inconvénient y a
donc, encore une fois
tendre ce *quod colitur*
tur de tout ce que la
Payenne consacroit ?
les termes de *colere* &
qui en empêcheroient ?
criture les employe souv
désigner le culte des faux
Si secutus fueris Deos ali
Moyse au chap. VIII.
teronome, *coluerisque ill*
raveris, &c. & Dieu l
parlant à Salomon dan
cond Livre des Paralip
chap. VII. dit en termes
apprehenderunt Deos a
adoraverunt eos & coluer
J'omets une infinité d'au
sages, avec une multitud
tes que je pourrois tirer
Pères & des Conciles,
re voir que les deux ver
re & *adorare* ont été n
appliqués aux fausses
du Paganisme. Mais

ce point peut-être le tour de la phrase *quod colitur & adoratur* qui ne pourroit convenir à d'autres objets qu'à Dieu & aux Saints? Non assurément; car écoutez S. Paul qui dit de même 2. Thess. chap. 2. que *l'Antechrist s'élévera au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu, ou qui est adoré comme tel.* (Qui.... adversatur & extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur, &c.) On ne niera pas qu'il ne soit aussi-bien question dans cet endroit, des faux Dieux, des Dieux du Paganisme, que du vrai Dieu des Chrétiens; *Antichristus*, dit le P. Alexandre, en expliquant ce texte, *se se efferet suprà omnem veri aut falsi nominis Deum, id est non modo suprà Deum Christianorum, qui solus verus est, sed & suprà Deos omnes gentium.*

Tout ceci supposé MM. RR. PP. je crois qu'il m'est permis de *raisonner* un peu. Les termes

quod colitur & adoratur peu
s'entendre des choses qu'on
roit dans la Religion Payer
il n'est donc pas certain q
doive les rapporter à Dieu
la Sainte Vierge, & aux Sa
Il est comme démontré que,
la premiere partie du Car
le terme de *peintures* ne pe
gnifier les saintes Images, c
à-dire, toutes figures qui re
sentent les objets du culte
l'adoration des Chrétiens; il
donc, par la même raison,
ces objets ne soient point
tenus dans les termes *quod*
litur & adoratur qui compo
la seconde partie du Decret.
en effet, que voudroit dire
définition interpretée de la
nière suivante : *Nous ne vo*
point qu'il y ait dans l'Egli
peintures en général (soit in
rentes, soit relatives à l'Ic
trie) *de peur que ce qu'on r*
& qu'on adore parmi les fidè

soit peint sur les murailles?

Cependant, me dira-t-on, à quoi faut-il s'en tenir pour le sens de ce Canon : *Placuit picturas in Ecclesiâ esse non debere; ne quod colitur & adoratur in parietibus depingatur?* Je puis, ce semble, le déterminer aisément après les observations que je viens de faire. Les Pères du Concile d'Elvire n'auront pas voulu qu'on peignît, dans l'Eglise, quelque chose que ce soit de ce qui avoit coutume d'être peint dans les maisons des Particuliers; de peur qu'on ne fût exposé à représenter sur les murailles des lieux consacrés à la priere, certains objets capables de ramener ou de faire soupçonner des idées d'Idolâtrie : Je dis *ramener ces idées*, parce qu'il y avoit alors beaucoup de Néophytes dans qui la vuë de ces objets auroit pû renouveller les traces de leurs *anciennes* superstitions : je dis

faire soupçonner ces idées ; parce que les Payens, les Juifs, les Cathécumènes mêmes, voyant dans les assemblées des fidèles ces sortes d'Images, représentant les choses qu'on adoroit parmi les Gentils, auroient pû croire que la Religion Chrétienne ne condamnoit pas le culte des faux Dieux, & que ses Dogmes pouvoient s'allier avec la doctrine & les pratiques de la Gentilité : ce qui ne pouvoit manquer de causer un très-grand scandale.

Mais encore quelles étoient ces choses dont la représentation pouvoit avoir de si mauvais effets ? je l'ai dit plus haut : c'étoient mille objets dans le Ciel & sur la terre, dont le Paganisme avoit abusé ; par exemple, le soleil, la lune, les éléments, les animaux, les fleuves, les arbres, &c. & telles étoient aussi les sujets ordinaires que les Pein-

tres transportoient sur les murailles des maisons *.

* Il nous semble que ce qui se trouve tous les jours dans la Ville d'Herculane près de Naples peut confirmer ce que dit le Prélat. Il n'est presque point de Maison dans cette Ville souterraine d'où l'on n'enleve à tout instant des fraisques representant la plûpart, des oiseaux, des arbres, des bêtes fauves, de petits génies & objets ordinaires de superstition & d'idolatrie. Or supposons que ces sortes d'ornemens eussent aussi lieu dans les Villes & les Maisons d'Espagne au tems du Concile d'Elvire, celébré deux siécles & demi après la ruine d'Herculane, n'avouera-t'on pas que les Peres de cette Assemblée avoient toute sorte de raisons de défendre qu'on ne fît des peintures semblables dans les Eglises? Et qu'on entende bien le vrai sens de ce mot *Eglise*. C'étoit plutôt l'Assemblée des Fidèles dans des maisons particulières, qu'un *Temple*, qu'un édifice bâti au vrai Dieu; car il y avoit assez peu de ces Temples avant le régne de Constantin. Ainsi suivant cette interprétation, les Pères auroient défendu de faire les peintures que nous disons, dans les maisons où *l'on s'assembloit* pour prier, de peur qu'on

Mais, répond-on, puisqu'il est certain que les PP. d'Elvire condamnèrent toutes peintures en général, pourquoi ne veut-on pas qu'ils ayent enveloppé les saintes Images dans leur decret? J'ai déja satisfait à cette question, en disant que ces Evêques ne se servant que du terme de *peintures* sans y rien ajouter, il n'est pas probable qu'ils ayent prétendu parler des saintes images, puisque dans tous les autres monuments de l'Antiquité, où l'on traite de ces Images, objet de la vénération des fidèles, on les désigne par des épithètes qui les caractérisent. Du reste je crois bien qu'en excluant les *peintures* de l'assemblée des fidèles, ces PP. ne prétendirent

---

peignant les murailles comme on faisoit ordinairement, *il n'arrivât que quelque objet d'idolâtrie, parût* dans ces Assemblées de piété.

pas donner permiſſion aux Chrétiens de peindre ſur les murailles de leurs Egliſes toutes ſortes d'Images de pieté ; les tems n'étoient point encore aſſez tranquilles , l'uſage des ornemens extérieurs dans les Egliſes étoit rare ; & je ſuis perſuadé enfin que le Concile d'Elvire ne penſa point à faire un Canon dogmatique en faveur du culte des ſaintes Images ; mais je ſoutiens auſſi qu'il eut beaucoup moins l'idée de le proſcrire. C'eſt à mon avis la concluſion qu'on doit tirer de toute cette controverſe. Je ſuis, MM. RR. PP.

Votre &c.

Au mois de Septembre 1749.

D. BALTAZAR DE BASTERO, ancien Evêque de Gironne.

ARTICLE XLIV.

ESCRITTORES DEL REYNO de Valencia chronologicamente ordenados desde el año M. CC. XXXVIII. de la Christiana conquista de la misma Ciudad, hasta el de M. DCC. XLVII. por Vicente Ximeno Presbytero, Doctor en Sagrada Theologia, Beneficiado en la Santa Iglesia Metropolitana de Valencia su Patria, &c. *Bibliothéque des Ecrivains de Valence, par D. Vincent Ximenez, Prêtre Bénéficier dans l'Église Métropolitaine de Valence.* T. I. pag. 368. fol. A Valence, &c. M. DCC. XLVII.

L'Auteur de cette Bibliothéque, D. Vincent Ximenez, commence par une préface où il fait voir que les Auteurs qui

t écrit jusqu'ici de la Littéra-
re de Valence n'ont point sa-
fait pleinement les désirs du
blic. Le plus estimable sans
nte de ces Auteurs est le P.
seph Rodriguez de l'Ordre de
Sainte - Trinité, mort le 28.
vembre 1703 ; mais son Ou-
age est resté imparfait, & il
pu fournir à notre nouveau
bliographe que des matériaux,
'on trouve cités & indiqués
ns toute l'étendue de ces deux
lumes.

Le Royaume de Valence eut
elques Ecrivains avant que de
mber en la puissance des Mo-
, & D. Vincent Ximenez en
nne une notice abrégée ; mais
:i n'est encore qu'un Prélimi-
re, & l'ouvrage ne s'entame,
roprement parler, qu'au XIII.
cle, lorsque les Arragonnois
ent repris sur les Infidèles cet-
partie des Espagnes. Alors les
ttres s'y renouvellerent avec

le Chriſtianiſme, les mœurs & la politeſſe. Un des premiers Auteurs qu'on fait connoître ici, eſt S. Pierre Paſcal Evêque de Jaën & Martyr. Ce ſera un jour l'affaire des Bollandiſtes de finir la conteſtation qui eſt entre les Trinitaires & les Religieux de la Mercy, ſur l'état & la profeſſion de ce Saint, que chacun de ces deux ordres s'attribue. Notre Auteur prétend toujours par avance qu'il étoit de la Mercy; il fut de ſuite Chanoine de Valence, Diſciple de S. Pierre Nolaſque, Gouverneur de l'Infant D. Sanche d'Arragon, Evêque Titulaire de Grenade, Suffragant de Tolède, Evêque de Jaën & de Baëza, enfin couronné du martyre, parce qu'il préchoit hautement les vérités Chrétiennes aux Mores de Grenade.

Les Ouvrages de ce Saint ſont des Traités polemiques contre les Mahometans, & des Livres d'inſ-

truction à l'usage des Chrétiens esclaves chez ces Infidèles. On a tout ce Recueil en mauvais Latin ; c'est une ancienne traduction imprimée en 1676 & formant un volume *in-folio*. Les mêmes Ouvrages, en vieux Castillan, sont conservés Manuscrits dans la Bibliothèque de l'Escurial, & nous en avons vû des morceaux citez par deux Auteurs célèbres, D. Antonio Auteur de la Bibliothèque d'Espagne, & D. Martin Ximenez qui a donné le Catalogue des Evêques de Jaën. Il semble que le Bibliographe de Valence pouvoit également nous présenter quelques-uns de ces modèles si propres à faire juger des changements arrivés dans la Langue Espagnole depuis six siècles.

Nous trouvons au XIV siècle le fameux Jean de Montson Dominicain, dont la querelle avec l'Université de Paris sur la Con-

ception de la Vierge eut des suites fâcheuses pour ses confrères. L'Auteur de la Bibliothèque de Valence, semble excuser un peu trop ce Religieux qui avoit osé soutenir, entr'autres articles, qu'il *est expressément contre la foi de dire que la Sainte Vierge n'a pas contracté le péché originel :* proposition qui scandalisa extrêmement les fidèles, & que les Docteurs de ce tems-là eurent bien raison de condamner.

Jean de Montson alla plaider sa cause à Avignon devant le Pape ou l'Antipape Clement VII. mais jugeant que ce Tribunal ne lui seroit pas plus favorable que celui de l'Université & de l'Evêque de Paris, il quitta furtivement la partie. Dans le recit de cette évasion, notre Auteur place une datte qui n'est pas celle des monuments authentiques. Il dit que ce fut *au mois de Janv. 1389.* Or la Sentence renduë par défaut

contre ce Dominicain porte *le 3 d'Août 1388.* C'est cet acte juridique qu'on voit datté du 27 Janvier 1389; mais il y avoit déja plus de cinq mois que l'Accusé s'étoit retiré d'Avignon pour passer à Aix, & de là en Espagne. Si nous relevons ici avec quelque fondement la méprise de D. Ximenez, il remarque très-bien à son tour une faute où sont tombés presque tous les Auteurs qui ont parlé de Jean de Montson. Ils disent que ce Religieux étoit *Arragonnois*, & il est constant, comme le démontre l'Auteur, qu'il nâquit dans le Royaume de Valence: les trois preuves qu'il en donne sont victorieuses, surtout la troisième, fondée sur la Sentence de condamnation publiée contre lui; car on y lit en termes exprès que Montson étoit *du Diocèse de Valence*, Diœcesis Valentinensis oriundum.

Les deux frères Boniface & Vin-

cent Ferrier étoient de Valence & vêcurent au XV. ſiècle. Le premier fut Général des Chartreux & parut ſouvent dans les affaires du grand Schiſme; l'autre eſt, comme on ſçait, l'homme Apoſtolique qui opéra tant de converſions dans nos Provinces, & dont le ſaint corps repoſe à Vannes en Bretagne. Les Ouvrages de ces deux Hommes Illuſtres ſont détaillés ici & appréciés avec ſoin. Il ſe trouve une Anecdote curieuſe ſous Boniface Ferrier. Dans le Catalogue de ſes œuvres, on place une traduction Eſpagnole de toute la Sainte Bible imprimée, dit-on, à Valence en 1478, & cette Bible, en effet, a exiſté, puiſqu'au rapport du P. Joſeph Rodriguez, on en voyoit de ſon tems les quatre derniers feuillets entre les mains de D. Jean-Baptiſte Civera, Religieux de la Chartreuſe de *Porta-Cæli*. Il y a toute apparence que c'eſt la mê-

ne Bible dont parloit Cyprien le Valera en 1602 & qu'il disoit avoir été faite sous les yeux le S. Vincent Ferrier; mais notre Bibliographe décide, en judicieux critique, que Boniface Ferier n'en est point l'Auteur, du moins qu'il n'y a aucune preuve le ce fait, & qu'on peut bien croire que si Cyprien de Valera avoit seulement soupçonné Boniface d'y avoir mis la main, il n'auroit pas manqué de le dire; car ce Calviniste cherchoit à autoriser, par des exemples illustres, a liberté qu'il avoit prise de traduire la Bible en Langue vulgaire. Au reste la plupart de nos sçavans critiques des Editions de a Bible ont parlé de cette ancienne version Espagnole; nous pouvons citer D. Calmet, le P. le Long, Richard Simon; mais aucun d'eux ne s'est donné autant de soin que notre Bibliographe de Valence, pour dire quelque

chose de précis sur cet article.

Le docte Jean-Louis Vivès occupe un rang honorable dans cette Bibliothèque. Il étoit né à Valence en 1492, & il mourut à Bruges le 6 de Mai 1540. Nous marquons ces dattes, parce que D. Vincent Ximenez, notre Auteur, n'a point connu l'Épitaphe qui se voit à Bruges, & qui spécifie l'année & le jour de la mort de Vivès. Ce monument est rapporté dans le Supplément de Moreri de l'année 1735 ; mais il y a aussi dans ce Supplément une faute qu'on pourroit corriger d'après la Bibliothèque de Valence, qui nous apprend que Vivès s'établit à Bruges en 1512 *, longtems avant le voyage qu'il fit en Angleterre. Or le Supplément

* Ce fait est prouvé par une Epître Dédicatoire de Vivès au Sénat de Bruges en 1526, où il dit qu'il y a 14 ans que sa demeure a été fixée parmi eux.

voyage bien antérieur à
ſſement de Vivès dans
Ville du Comté de Flan-

r le détail des Ouvrages
célèbre Écrivain, il eſt
:t dans la Bibliothèque
us tâchons de faire con.
Une petite faute s'eſt
dans la premiere indica-
: l'année où l'on vit pa-
les Livres de Vivès à Bâ-
. marque en cet endroit
plus bas on marque 1555,
la véritable datte de cet-
ion que nous avons ſous
ıx.
Baptiſte Anyes ou *Agne-*
t un vertueux Eccléſiaſ-
ort en 1553, & Auteur
ıcoup de Livres même de
ure. Nous ne ferons at-
ici qu'à un petit Ouvra-
n voit à la fin de ſa vie
ée par l'Auteur même
e Bibliothèque, D. Vin-

ile. Il y a pour cha
Communale une espe
gramme en forme d'H
sont allusion à quelq
gramme de la passion, &
tes ces heures il y a
Oraison, le tout de la
gesse. Voici le morc
pres relatif à la de
Croix.

En vitæ fructus devictâ mor

Fractis tartareis post

tastis,

In gremio matris

Plagas quasque

oëtique. Ce que nous
.ons ſimplement montrer,
omme l'obſerve fort bien
3ibliographe, que l'épo-
la dévotion au cœur de
S, n'eſt pas auſſi récente
le croit ordinairement;
ı'en particulier nous au-
ınçois, nous aurions tort
ıs en attribuer l'inſtitu-
les premiers exercices.
it par cet office, & par la
:e qui en fut faite à Fran-
le Borgia, que l'Eſpagne,
plus de deux cens ans,
n poſſeſſion de cette pieu-
ique. Au reſte ſi quelqu'un
le l'anecdote que nous
, il doit ſçavoir que
en main le petit Li-
la vie de Jean-
ec ſon office du
Il eſt intitulé
ados anuncios
20 Corazon de
nſtancia de la

Vener. Madre Sor Francisca de Borja, o de JESUS, Religiosa de S. Clara en el Conv. de Gandia, eternisò en sus escritos el Vener. y celeberrimo Doctor Juan Bautista Agnesio, Sacerdote, Beneficiado en la Santa Metropolitana Iglesia de Valencia; de cuya vida exemplarissima da breve noticia el Doctor Vicente Ximeno, Presbytero, Beneficiado en la misma Santa Iglesia. En Valencia en la Officina de Joseph Garcia, Plaza de Calatrava. Anno 1741.

Pierre Jean Perpinien. Ce célèbre Orateur, le Muret & le Manuce d'Espagne, orne beaucoup la Bibliothèque de Valence. Il naquit à Elche, Diocèse d'Orihuela en 1530, & mourut en 1566 âgé de 36 années seulement. C'est une question, si sa mort arriva le 9 Novembre comme D. Ximenès le prétend, ou le 28 Octobre comme le dit Sotwel. Mais dans l'énumération

Ouvrages, il n'y a pas de
que notre Bibliothécaire
ence ne se trompe, lorf-
oblie de faire mention des
s de Perpinien publiées en
par les soins du P. Lucas
ccéda dans ce travail au
vasseur. Au reste, quoi-
nous ait donné de très-
s Notices de ce Jésuite
nol, on lira encore avec
celle qu'on trouve ici,
t dans le meilleur goût, &
même plus ornée que plu-
autres articles de cette vas-
liothèque.

is pourrions pourtant citer
e ceux-ci, *S. François* de
t, *S. Louis Bertrand*, *Jac-*
ean Falco, *Vincent Mari-*
& une multitude d'autres
ccupent agréablement le
ır. Mais il faut terminer ce
er Extrait, le II. Tome
ıra un autre article à nos
ıres.

ARTICLE XLV.

TRAITE' DES FLUXIONS, par M. Collin Maclaurin, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Edimbourg, &c. *traduit de l'Anglois par le P. Pezenas Jésuite, Professeur Roïal d'Hydrographie, à Marseille, &c. deux tomes in 4°. premier de 344 pag. sans les Préfaces & l'Introduction. A Paris chez Jombert, &c. M. DCC. XLIX.*

LA Géométrie des infiniment petits, si célébre depuis un siècle, n'eût pas été du goût des anciens. Ces grands hommes, nos maîtres & nos modèles, étoient bien éloignés d'admettre des fictions, telles que des *nombres infinis*, des *lignes infinies*, des *infinis de divers ordres*, des *polygones d'une infinité de côtés*, *&c.* Accoutumés à démontrer tout

en rigueur, ils n'avoient garde de donner dans des abstractions idéales ; & comment Archimède, le plus savant & le plus circonspect des Géomètres, eût-il franchi le passage toujours obscur & incompréhensible du fini à l'infini ? Comment eût-il regardé comme infinie, ou comme infiniment petite, quelque grandeur que ce fût, tandis qu'on peut toujours y ajouter ou en retrancher de nouvelles quantités ?

Cette rigueur & cette sagesse des Anciens n'ont point échappé aux réfléxions du Chevalier Isaac Newton. *En démontrant les principes de sa Méthode des Fluxions, il a évité avec soin les quantités infiniment petites. Il a établi cette Méthode sur des maximes qui n'ont rien d'incompatible avec la Géomètrie la plus rigoureuse*, qui exige qu'on ne suppose que des quantités finies & aisées

à concevoir ; cependant le calcul des infiniment petits étant commode, expéditif & propre à faire découvrir des vérités, le savant Anglois s'est approprié cette partie ; ensorte que dans sa Méthode des Fluxions, les principes tiennent à l'ancienne Géometrie, & que pour la manière de calculer, elle se rapproche de la pratique des infiniment petits : Deux avantages que M. Maclaurin expose dans une Introduction qui précéde ce Traité. Son objet en le composant a été de résoudre quelques difficultés qu'on faisoit contre la doctrine des fluxions : il a de plus expliqué & étendu cette doctrine. Nous ne pouvons que reconnoître l'utilité de son entreprise;& nous avons aussi une véritable obligation au Traducteur (le P. Pezenas) de nous avoir rendu facile & usuel ce bel Ouvrage. Sa traduction est claire

& fidèle, qualités inestimables dans une telle composition; mais hâtons-nous d'entrer dans ce premier volume, dont nous faisissons ainsi le plan.

On peut distinguer, ce semble, trois degrés dans les matières qu'y traite M. Maclaurin. D'abord il expose les fondemens de la Méthode des Fluxions; il développe ensuite les fluxions mêmes, c'est-à-dire, la Géomètrie qui leur est propre; il applique enfin les fluxions à quelques articles de la haute Géomètrie, pour faire voir que cette Méthode (des fluxions) peut tenir lieu de l'hypothèse des infiniment petits. Et tout ceci ne forme qu'une suite de XI. chapitres, dont nous croyons que le premier comprend la première partie de notre division; les cinq chapitres suivants contiennent la seconde; les cinq derniers appartiennent à la troisième: telle est

en peu de mots notre r
d'envisager cette imp
Théorie.

Mais qu'est-ce qui fe
Méthode des Fluxions ?
se nous paroît fort simple
le mouvement, ou si l'on
vîtesse selon laquelle les
des quantités sont censés
former ces quantités. Pa
ple, le point flue & il f
ligne ; la ligne flue & ell
la surface ; la surface flu
forme le solide. Et la flu
point, de la ligne, de la
se fait par une vîtesse, tar
forme, tantôt accélerée
retardée : ce qui donne
rapports & diverses mes
fluxions.

Mais qu'est-ce que la
dont la fluxion est formée
la puissance par laquelle
tain espace peut se décrire
certain tems ; & peu impo
doute que cette puissan

considerée dans le corps,ou dans celui qui le met en mouvement: il ſuffit que le corps mû & abandonné à lui-même, continue de ſe mouvoir avec la force qu'il a euë en partant. Car cette force eſt ſa vîteſſe, laquelle ſe meſure par l'eſpace & par le tems, enſorte que le quotient de l'eſpace diviſé par le tems, exprime toujours la vîteſſe du corps en mouvement.

Puiſque le mouvement & la vîteſſe * ſont les élémens de la Méthode des Fluxions, on voit bien qu'il a été néceſſaire de placer d'abord des Axiomes & des Theorêmes ſur ces éléments. On a ici IV. Axiomes, dont deux regardent le mouvement accé-

* Comme on fait ici abſtraction de la maſſe des corps, le mouvement & la vîteſſe ſont bien la même choſe ; mais on les diſtingue pourtant, parce que le mouvement eſt conçu ſous une notion plus générale que la vîteſſe.

leré, & deux le mouvement retardé. Suivent XV. Theorêmes démontrés rigoureusement, quoiqu'ils énoncent des vérités bien évidentes; qu'on en juge par le premier : *Les espaces décrits par un mouvement uniforme, sont en même proportion l'un à l'autre que les tems employés à les décrire.* En effet le mouvement étant uniforme, les espaces parcourus suivent la proportion des tems. Ainsi, qu'un corps parcoure en une demi-heure une demi-lieuë, & en un quart-d'heure un quart de lieuë, il est évident que la demi-lieuë est au quart de lieuë, comme la demi-heure est au quart d'heure. Nous mettons ici ces nombres & cet exemple pour rendre la chose plus sensible : notre Auteur fait sa démonstration en lignes.

Mais pourquoi démontre-t-il avec tant d'application des théorêmes si clairs ? Pour deux

raiſons ; la premiere afin que les éléments de la ſcience des fluxions ſoient à l'abri de toute diſpute; la ſeconde afin que cette ſcience ſoit traitée à la manière des Anciens qui poſoient un très-petit nombre d'Axiomes, & qui démontroient enſuite à la rigueur tous les théorêmes dont ils vouloient faire uſage.

On entre à la page 54 & au ſecond Chapitre, dans la Géométrie propre des fluxions ; & comme, dans les éléments ordinaires, on traite des figures rectilignes planes, des figures planes curvilignes, des ſolides, des proportions & progreſſions, des logarithmes & de la manière dont ils ſe forment ; ainſi les fluxions ſont conſidérées ici par rapport à ces cinq choſes ; & comme encore, dans les éléments ordinaires, on établit les meſures des quantités, ainſi dans la Géométrie qui nous occupe,

on eſtime,on fixe les meſures des fluxions. Il y auroit ſur tout ceci des exemples à produire; exemples pour les triangles & les parallélogrammes, pour les cercles, pour les ſolides, pour les progreſſions, ſurtout pour les logarithmes, qui ſont en quelque ſorte le bel endroit des fluxions ; car dans l'idée & ſuivant la méthode du Baron de Néper, les Logarithmes portent ſur des principes tout ſemblables à ceux des fluxions ; & la choſe eſt bien évidente, puiſque de part & d'autre, c'eſt-à-dire pour les Logarithmes & pour les fluxions, on conſidère d'abord le mouvement croiſſant ou décroiſſant des quantités : ce qui forme des progreſſions géométriques, ſoit en lignes, ſoit en nombres.

Dans le reſte de ce premier Volume,la méthode des fluxions s'applique à la haute Géométrie, c'eſt-à-dire aux tangentes, aux

.ces des courbes, aux quef-
; des *maximum* & *minimum*,
asymptotes des lignes cour-
à différens problêmes qui
ndent de la courbure des
s. Indiquons quelques en-
:s qui nous ont paru inté-
ns. La queftion des *maxi-*
& des *minimum* eft une des
célèbres de la Géométrie
courbes. Une grandeur eft
aximum, lorfqu'elle eft par-
ıë en croiffant au point au-
duquel elle commence à
oître. Elle eft un *minimum*,
u'elle eft parvenuë en dé-
fant au point au-delà duquel
commence à croître.

ans la Géométrie des cour-
les ordonnées, c'eft-à-dire,
ignes tirées de la bafe fur
:ourbe concave, ou con-
vers la bafé, font naître
ıeftions des *maximum* & des
num. La raifon en eft bien
: c'eft que les ordonnées

croissent & décroissent, & qu'il y a un point dans chaque courbe où l'ordonnée est la plus grande ou la plus petite de ces lignes qu'on peut tirer sur la courbe. Or ces ordonnées croissant & décroissant entre la courbe & la base, sont considérées comme formées par des fluxions ; & de la comparaison de ces fluxions avec celles de la base & de la courbe, on tire des regles pour estimer quand & comment telle ordonnée est un *maximum* ou un *minimum* ; & toutes ces régles s'établissent, se démontrent, se développent ici par la méthode des fluxions sans recourir aux infiniment petits.

L'Article des Asymptotes mérite les plus grands éloges, à cause d'une explication très-solide & très-claire sur la nature de ces lignes droites qui s'approchent toujours de leurs courbes

pondantes, ſans jamais les
ntrer. L'Auteur fait voir
ns les démonſtrations qui
portent à cette propriété
ymptotes & de leurs cour-
les Géomètres ne ſuppo-
pas qu'une quantité finie
viſée en un nombre infi-
parties. Il ſuffit, dit-il,
*la ſuppoſent diviſée en un ſi
nombre de parties qu'elles
ent à nos ſens en certaines
tances.* Ceci eſt ſuivi d'un
ent détail, où l'on prévient
les difficultés qui peuvent
en cette matière. Nous
uvons que conſeiller la
de ce morceau, & de
cation qu'on fait enſuite
xions aux Aſymptotes de
bole & de l'hyperbole.
mi les matières importan-
i occupent l'Auteur dans
nier Chapitre de ce Volu-
n ſera une attention par-
re à ce qui concerne les

forces centripètes, & à l'endroit surtout où l'on tâche d'expliquer comment un corps peut se mouvoir dans une ellipse. Ce corps, après s'être approché du centre des forces, en descendant de la plus haute apside à la plus basse, s'en écarte ensuite, en remontant de cette plus basse à la plus haute; & c'est ce qui fait la difficulté. Nous l'avons vu proposer souvent, & presque jamais résoudre d'une manière satisfaisante. M. Maclaurin comparant la vîtesse du corps dans les deux apsides & dans la moyenne distance, fait entendre qu'il se fait une compensation du défaut & de l'excès, ensorte que le corps croissant de vîtesse, depuis l'apside supérieure jusqu'à l'inférieure, décroît ensuite en remontant de l'apside inférieure à la supérieure: principes de mouvement, selon lui, & de mouve-

'ellipse. Nous craignons que ceci ne soit encore une pure théorie, & que la Physique, qui veut des causes, ne demande pourquoi la vîtesse croît & décroît ainsi autour du centre des forces ; nous craignons que la loi de la pésanteur ne soit une pure entité logique. Mais terminons ici la notice de ce premier Volume, qui nous a extrêmement occupés & instruits de toute la doctrine des fluxions ; nous ne voudrions pas laisser le second sans indiquer du moins les matières qu'il renferme. Ce sera l'objet d'un autre Extrait.

ARTICLE XLVI.

NOUVELLES DECOUVERTES faites avec le Microscope, par M. Needham, traduites de l'Anglois, avec un Mémoire sur les Polypes à bouquet, & sur ceux en entonnoir, par M. Trembley, tiré des Transactions Philosophiques. A Leyde, de l'Imprimerie d'Elie Luzac fils, 1747. Volume in-12. pag. 179, sans compter l'Avertissement, la Préface & les Planches.

NOus devons au Microscope la découverte d'un nouveau monde, plus rempli de merveilles, peut-être, que celui que nous habitons ; mais ce monde microscopique est composé d'Etres infiniment petits, qui se dérobent & se cachent avec soin, & il n'est donné qu'à des Obser-

teurs habiles & infatigables, d'y
re de nouvelles découvertes.
candeur & la bonne-foi leur
nt encore plus nécessaires que
patience & la sagacité. Il est
naturel de se laisser séduire par
sprit de systême ! & alors on
lige les observations de se plier
systême qu'on a adopté. D'ail-
urs les Observateurs sont un
u de l'humeur des Voyageurs ;
aiment à décorer leurs décou-
rtes de circonstances singuliè-
; & merveilleuses, dans le des-
n de plaire où d'appuyer une
pothèse chérie. On ne doit rien
aindre de semblable de M.
embley, & de M. Needham.
ur bonne-foi est aussi connuë
e leur habileté ; & c'est ce qui
it rendre ces découvertes mi-
oscopiques curieuses, & inté-
ssantes.
Le Calmar est le premier ob-
des observations de M. Need-
n. *Ce Poisson*, qui ne diffère

qu'en peu de choses de la Sèche, & du Polype de mer, est décrit ici avec netteté, mais avec une prolixité qui ne peut plaire qu'aux amateurs de l'histoire naturelle. Ceux que cette espèce d'étude n'amuse pas, seroient ennuyés de la description détaillée de toutes les parties du Calmar, de sa figure, de ses dimensions, de son bec, de ses yeux, de sa langue, de son gosier, de ses nageoires, de ses intestins, de ses vaisseaux laiteux, de ses bras, & de ses succoirs. Nous ne voyons que deux observations qui puissent intéresser le commun des Lecteurs. La première regarde les succoirs des bras du Calmar. Ce Poisson a dix bras rangés à égale distance les uns des autres, mais qui ne sont pas tous d'une longueur égale. Deux de ces bras sont aussi longs que le Calmar. Les huit autres n'ont qu'un peu plus du quart de sa

longueur : de tous ces bras ſortent un grand nombre de ſuççoirs dont le méchaniſme eſt admirable.

L'Auteur a compté plus de cent ſuççoirs aux petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité des longs bras. « On comprend aiſément, *obſerve-t'il*, que l'ap» plication de plus de mille ſuc» çoirs, que l'animal fait agir en » même tems, en approchant & » en entrelaſſant ſes petits bras » les uns dans les autres, pour » bien environner ce qu'il veut » ſaiſir ; on comprend, *dis-je*, » qu'une telle application doit » l'emporter ſur les efforts, que » fait ſa proye pour lui échap» per ». La ſeconde obſervation regarde l'organiſation & l'action des vaiſſeaux laiteux du Calmar ; tout ce qu'en dit notre Auteur prouve ſa patience, & la ſagacité de ſon eſprit ; mais le dégré d'utilité & d'intérêt, ne

paroît pas y répondre. D'ailleurs on ne pourroit se faire entendre, sans le secours des figures & sans un détail qui ennuieroit.

La poussière qui féconde les plantes, est le second objet des observations de M. Needham. Tous les Naturalistes ne conviennent pas que la poussière, qui est sur l'étamine des fleurs, soit destinée par l'Auteur de la Nature à féconder les Plantes. M. Tournefort, dont l'autorité est si grande sur cette matière, a prétendu que la poussière, dont sont chargées ces étamines, n'étoit que l'excrément du suc destiné à la nourriture du jeune fruit. Ce célèbre Naturaliste auroit changé de sentiment, s'il avoit vû les expériences, & examiné les raisons, qui prouvent que cette poussière est la matière qui féconde le fruit renfermé dans le pistille. M. Need-

ım a rassemblé ces expérien-
:s & ces raisons , & nous ne
aurions mieux faire, afin qu'il
e reste pas d'incrédules sur ce
oint, que de les rapporter dans
:s propres termes : « cette pous-
sière, *dit-il*, se trouve dans
toutes sortes de fleurs sans ex-
ception ; elle est logée soigneu-
sement dans des capsules, qui
sont au sommet des étamines,
tout autour du pistille. Les glo-
bules qui composent celle d'une
même espèce, ont tous une fi-
gure régulière & uniforme ; les
capsules qui les renferment,
sont suspendues si délicatement
aux sommets des filets qui les
soutiennent, que le moindre
souffle les met en mouvement ;
ceux qui s'appliquent à l'agri-
culture éprouvent constam-
ment que rien n'est plus nuisi-
ble à leurs recoltes, que la
pluye qui tombe sur les bleds
ou sur les arbres, lorsqu'ils sont

» en fleur ; diverses expérien-
» ces ont appris qu'on privoit
» une Plante de sa fécondité,
» lorsqu'on coupoit son pistille,
» avant que la graine qu'il con-
» tient eût été impregnée de cet-
» te poussière... Son sommet est
» garni de diverses rangées de pe-
» tits mammelons, qui ont cha-
» cun une ouverture proportion-
» née à la grandeur des globules
» de la poussière, & est situé com-
» me il faut, pour recevoir ces
» globules ; & enfin l'on y décou-
» vre des conduits ou trompes
» très-propres à donner passage
» à la partie fécondante de la
» poussière, &c.

La troisième découverte de M. Needham, est celle des Anguilles qu'il a observées dans le bled gâté par la Nielle. *La Nielle est une maladie du bled, dont elle détruit la substance farineuse, & introduit à sa place une matière étrangère qui ternit, & noircit le*

grain. Tout le monde ſçavoit cela ; mais ce qu'on n'auroit peut-être pas ſoupçonné, c'eſt que cette pouſſière noire, ſi on la fait nager dans l'eau, paroît au Microſcope pleine d'animalcules, qui vivent, & qui ont un mouvement régulier & conſtant. Ces animalcules reſſemblent à des Anguilles d'eau douce, & l'Auteur en a conſervé en vie pendant *des ſept & des huit ſemaines de ſuite.* Ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt qu'ayant conſervé pendant deux ans, & tranſporté en Portugal des grains de ce bled gâté par la Nielle, on a continué d'y voir des Anguilles vivre & ſe mouvoir.

Cette obſervation ne peut-elle pas nous conduire à découvrir la cauſe & le reméde de la Nielle ? Les grains gâtés par la Nielle trouvent dans la terre l'humidité qui donne la vie à ces animalcules : ils peuvent s'in-

ſinuer dans le bled, & croître avec lui. M. Bradley, qui apporte cette cauſe de la Nielle, a cherché un reméde à ce mal, & l'a trouvé. Il veut qu'avant de ſemer le bled, on le faſſe tremper pendant trente heures dans une forte ſaumure, où l'on aura diſſous de l'alun. « En effet, *ajou-*
» *te notre Auteur*, ayant fait trem-
» per des grains gâtés dans une
» forte ſaumure, & les ayant
» examinés au bout de 12 ou 15
» heures, j'en tirai des animaux
» vivans ; mais je n'apperçus au-
» cun ſigne de vie dans ceux que
» je laiſſai macérer pendant 30
» heures, ou plus.

Nous paſſons ce que l'Auteur dit de l'eſpèce de Scarabées qu'on trouve ſur le Narciſſe, & ſes obſervations ſur les œufs de la Raye & ſur le Bernacle, afin de nous arrêter un peu aux prétendus embrions de Soles, qu'on trouve ſur une eſpèce de Chévrettes.

Les Pècheurs qui habitent les côtes d'Angleterre & de Portugal, sont dans l'opinion que les Soles sont produites par les Chévrettes; & les Portugais même les appellent *Chévrettes porte-Soles*. M. Deslandes, qui est si capable de faire des observations exactes,& qui a écrit sur les différentes parties de l'Histoire Naturelle avec tant de goût, de précision & d'habileté, a fait des expériences qui semblent confirmer cette opinion. Il fit remplir un bacquet d'eau de mer, y fit mettre des Chévrettes, & au bout de 12 ou 13 jours, il y vit 8 ou 10 petites Soles. Il fit ensuite mettre des Soles avec des Soles, & on ne vit jamais aucune petite Sole. Ces expériences ont été souvent répétées, & toujours avec le même succès. Or ces expériences semblent démontrer que les vessies, qu'on *trouve sur les* Chévrettes, sont

des Embrions de Soles, qui ne peuvent éclore, si les œufs ne s'attachent à des Chévrettes. Cependant qu'on lise avec attention les observations que fait M. Needham, les difficultés qu'il propose, les doutes qu'il répand, & l'on sera obligé de convenir, qu'il n'est pas encore décidé, si ces vessies sont ou des *Embrions-Soles*, ou des *Embrions-Chevrettes.* On gagne beaucoup, avec des Lecteurs sensés, à ne pas prendre quelquefois un ton décisif & dogmatique. Les doutes sages d'un Auteur qui sçait évaluer la force des preuves, persuadent plus que les assertions des dogmatiques.

Ce Volume est terminé par un Mémoire de M. Trembley sur les Polypes à bouquet, & & sur ceux en entonnoir. Il est assez ordinaire de trouver sur les plantes aquatiques une espéce de moisissure ; cette moisissu-

re eſt un aſſemblage de petits animaux qu'on voit au microſcope vivre & ſe mouvoir. Ils ſont attachés à l'extrêmité d'une tige, & comme un grand nombre de ces tiges ſe réuniſſent enſemble, elles forment une eſpece de bouquet, c'eſt ce qui leur a fait donner le nom de *Polypes à bouquet.* La forme de ces Polypes reſſemble à celle d'une cloche, & leur longueur eſt d'environ $\frac{1}{240}$ d'un pouce. Tout le monde ſçait à préſent la maniere ſinguliere, dont les Polypes ſe multiplient ; c'eſt en ſe partageant en deux, ſelon leur longueur. » Peu à peu la partie antérieure » du Polype s'applatit ; l'animal » s'accourcit d'autant, & de» vient plus large à meſure qu'il » s'accourcit. Il ſe partage en» ſuite inſenſiblement par le mi» lieu ; ſçavoir du milieu de la » tête juſqu'à l'endroit où le bout » *poſtérieur* tient au pedicule :

» de ſorte qu'au bout de quel-
» que tems on voit deux corps
» ſéparés & arrondis par leur
» partie antérieure, où il n'y en
» avoit qu'un auparavant.

Les Polypes à bouquet ſe multiplient en moins de vingt-quatre heures, & leur multiplication eſt prodigieuſe; mais l'Auteur de la Nature leur a ménagé des ennemis qui les détruiſent, & s'en nourriſſent. Ces ennemis ſont les *Polypes en entonnoir*, nom qu'on leur a donné à raiſon de leur figure. » Les *Polypes* en
» entonnoir multiplient auſſi,
» dit M. Tembley, en ſe par-
» tageant en deux; mais ils ſe
» partagent autrement que les
» Polypes à bouquet. Ils ne ſe
» partagent, ni ſuivant leur lon-
» gueur, ni tranſverſalement,
» mais en biais, en écharpe, ſi
» je puis parler ainſi. De deux Po-
» lypes en entonnoir, qui vien-
» nent de la ſéparation d'un Po-

» lype, l'un a l'ancienne tête,
» & un nouveau bout postérieur,
» & l'autre une nouvelle tête,
» & l'ancien bout postérieur.

Voilà ce qui nous a paru de plus curieux dans un Ouvrage, qui a eu un grand succès en Angleterre: les Anglois ont sans doute plus de goût que nous pour l'étude de l'Histoire naturelle. Il est fort à souhaiter qu'ils continuent de s'y appliquer : le caractère de leur esprit, leur patience & leur pénétration nous annoncent bien des découvertes sur lesquelles on pourra compter.

ARTICLE XLVII.

JACOBI BELGRADI E SOC. JESU ad virum Eruditissimum Marchionem Scipionem Maffejum Epistolæ de antiquis Monumentis sub Retinâ recens inventis. &c. Lettres du P. Belgradi à M. le Marquis Maffei touchant les Monuments découverts sous Résina & Portici. A Venise &c. M. DCC. XLIX.

IL ne faut pas être surpris qu'un Antiquaire qui a vu toutes les richesses tirées de l'ancienne, ou, si l'on veut, de la nouvelle Ville d'Herculane, soit extrêmement détaillé dans sa narration. Il est sûr de ne point ennuyer : témoignage que les Narrateurs ordinaires ne peuvent se rendre, sans démentir le Public.

Nous en sommes avec notre

Auteur, le P. Belgradi, aux Sta-
es qui ornoient le *Forum*, les
emples, les Maisons des Her-
lans; & d'abord il est question
un Néron & d'un Germanicus
Bronze; l'un & l'autre de IX
ds de haut & d'un ouvrage ex-
is. Le Néron est sous la forme
n Jupiter vengeur qui lance
oudre. Il y a tout lieu de croi-
ue ces belles Statues avoient
modélées en plâtre ou en ter-
& ensuite fonduës d'un seul
jet: car cette invention, née plus
de 500 ans avant l'Ere Chrétien-
ne, avoit passé depuis longtems
de la Grèce à Rome & dans les
Provinces de l'Empire.

Après ces grands Ouvrages, on admire une multitude de petites Statues sauvées des décombres d'Herculane, & l'on en distingue une où les Connoisseurs croyent reconnoître Mercure. Elle tient de la main droite une Bourse pleine d'argent; de la gauche

une coupe ſur laquelle on voit en relief une tortuë, ſimbole de l'harmonie, parcequ'on dit que Mercure tendit ſur cette écaille concave des chordes qui en firent un inſtrument de Muſique. L'hymne qu'on trouve dans les Ouvrages d'Homère, & qui eſt en l'honneur de Mercure, décrit d'un ſtyle très-circonſtancié, la manière dont ce Dieu du Paganiſme ajuſta ces chordes, & rendit ſonores les dépouilles de la tortue. Nous ne faiſons ici que traduire le P. Belgradi qui manie ſon ſujet avec beaucoup d'érudition, & quel Ecrivain en effet ne ranimeroit pas tout ſon ſçavoir antique, à la vuë de tant d'objets reſſuſcités au bout de XVIII. ſiècles !

Les Statues de marbre tirées d'Herculane ſont mieux conſervées que celles de Bronze. La plus belle de toutes eſt une Statue équeſtre de marbre blanc,

que le Roi des deux Siciles a fait placer dans la Cour de son Palais de Portici. Le Cavalier est, selon toutes les apparences, un Proconsul Romain. Il a l'air d'autorité & de commandement; on le voit en habit de guerre, l'anneau au doigt, les brodequins aux pieds; & le cheval sur lequel il est monté, est aussi dans une attitude fière, tournant la tête vers le Cavalier, & respirant l'ardeur des combats. C'est un chef-d'œuvre que ce monument: on y distingue les veines, les muscles, les tendons; les proportions ont été trouvées de la plus grande justesse; & quelques Connoisseurs ont osé lui donner la préférence sur le Marc-Aurèle du Capitole. *Ont ils raison, ont-ils tort? C'est,* dit notre Auteur, *aux Sçavans à décider.*

Mais une question très-littéraire est de sçavoir comment il

Dion, que dans cette division de Provinces, la Sicile & la Sardaigne, contrées assez voisines de Rome, furent laissées au Peuple Romain, & à l'autorité de ses Proconsuls. En un mot Dion Cassius & Strabon assurent simplement qne les Pays tranquilles furent confiés au Peuple Romain, & que les Régions Belliqueuses ou sujettes à remuer resterent dans le partage de l'Empereur : tout ceci sans faire mention de proximité ni d'éloignement. Il semble même qu'on peut déduire des textes de ces Auteurs, que plusieurs Provinces des *plus éloignées* de Rome furent dans le département de l'Empereur, & que plusieurs des plus voisines tombérent sous la domination particulière du Peuple Romain.

Mais quoiqu'il en soit de cette Critique, nous nous rangeons néanmoins du coté de notre Au-

teur pour l'explication des signes P. R. PROC. Il entend par-là *Provinciæ Proconsuli*, & voici ses preuves : il est fort ordinaire dans les Inscriptions, que les Sculpteurs en Marbre suppriment ou ajoutent des points après les lettres qu'ils gravent sur les Monuments. Or suivant cette remarque, il est à croire, pour l'exemple présent, que les lettres PR auront été séparées mal-à-propos par un point, & qu'ainsi on peut leur supposer la même signification que si elles étoient jointes en cette manière PR. mais dans cette jonction elles signifient PROVINCIÆ, & dans une autre Inscription trouvée à Herculane, on lit :

M. NONIO M. F. BALBO
PR. PRO. COS.
D. D.

Où l'on voit que la seconde

ligne doit être rendue par c
mots : *Provincia Proconsuli.* Pc
quelle raison ne suivroit-on
la même règle à l'égard de
première Inscription, puis
est question de part & d'aut
même M. Nonnius Balbus? (
discussion nous paroît excel
Suivons présentement les
détails de notre Auteur. .

On a tiré d'Herculane
finité d'autres Statues de
un Vitellius, un Vespasi
L. Mammius Maximus &
compter les Bustes de
de Junon, de Pallas, d
de Janus &c. Il y en a
mant qui représente l'e
Patricien avec la Bu
col. La figure de cett
elliptique, large d'u
épaisse de quatre.
P. Belgradi remarqu
pos qu'il n'est pas
quelques Auteurs l'
les Bulles des en

ıt toutes de figure ronde, n forme de cœur. Nous ons que cette réfléxion servir à corriger 1°. un en- de Plutarque, qui dit en 'al, que les Bulles de ces en- étoient rondes comme les :s bouteilles qui se forment :au ; 2°. une note du P. ouin sur Pline (*l. 33. Sect.* où l'on marque aussi en 'al, que les Bulles des jeunes ıins étoient façonnées com- ı cœur. Il faut conclure du ıment d'Herculane qu'il y 'oit pareillement d'ovales : figure elliptique, suivant rvation de la lettre que abrégeons. *

· les Bulles des enfans Romains, oudrions que les Antiquaires dé- ıt la question de leur origine. ue (dans Romulus) marque bien nent que ce fut sous ce Fonda- : Rome, que l'usage de donner

L'Auteur fait connoître aussi les Médailles découvertes dans cette Ville souterraine, & il nous apprend que, parmi une infinité de communes, on en trouve de curieuses & de rares. Ce qui embarrasse un peu les Antiquaires, c'est qu'il y en a qui portent le nom de Domitien, dont le régne est posterieur à la catastrophe d'Herculane. Mais, reprend le P. Belgradi, il faut observer que la plûpart des Médailles de ce Prince se rapportent au tems

---

cet ornement aux enfans des Citoyens s'établit. Pline d'un autre côté dit que cette institution ne commença que sous Tarquin l'Ancien, lorsque le fils de ce Roi eut tué sur le champ de bataille un soldat ennemi. Ce jeune Prince n'avoit pas encore xv. ans. On lui donna pour récompense une Bulle d'or qu'il porta au col : & depuis lui on accorda la même distinction à tous les enfans des Chevaliers. Voy. *Plin. l.* 33. *Sect. IV.*

de ſon Conſulat ; & à l'égard de celles où Domitien eſt nommé Empereur, il eſt fort poſſible qu'elles ayent été répanduës dans le territoire d'Herculane, lorſqu'on voulut réparer cette Ville, ſuivant l'ordre qu'en avoit donné l'Empereur Tite ; & d'ailleurs on peut croire qu'il reſta encore quelques Maiſons, quelques quartiers d'Herculane, après l'éruption des flammes du Veſuve ; endroits où les habitans auront pû ſe réfugier & vivre juſques ſous l'Empire de Domitien. Tout ceci eſt de notre Auteur, qui ne laiſſe jamais rien de ſon ſujet, qui traite tout avec juſteſſe & ſagacité.

Il finit ſa Lettre par une Notice des autres Monuments qu'à fourni Herculane : Trépieds, couteaux victimaires, haches, pateres, autels, tableaux votifs, ampoulles, vaiſſeaux lacrimatoires, lampes de toute eſpèce :

voilà pour les Cérémonies de la Religion. Uſtenciles de ménage, tables, anneaux, clefs, ſerrures, pendants d'oreilles, amulettes, caſques, armures &c. Voilà pour les uſages ordinaires de la vie. La plûpart de ces meubles ſont d'airain, & l'on a trouvé un Livre de ce métal ayant quatre lames, en forme de feuillets, où l'on lit un congé militaire: on a remarqué auſſi un coffret ou boëte de toilette dans lequel il y avoit des épingles, des ciſeaux, des braſſelets. Enfin l'on aſſure qu'il s'eſt trouvé une marmite d'un pied de diamètre, contenant encore des reſtes de viandes ou de mets deſtinés au ſervice de la table; mais on avertit ici que ces vivres étoient réduits en cendres. Nous terminons cet Extrait qui n'a pas entamé la dernière lettre du P. Belgradi. Ce ſera pour un autre Volume de nos Mémoires.

ARTICLE XLVIII.

L'ECOLE DU JARDIN Potager par l'Auteur du Traité de la Culture des Pêchers. 2 Tomes in-12. *A Paris, rue S. Jacques, chez Antoine Boudet, Libraire-Imprimeur. P. A. le Prieur, Imprimeur du Roy 1749.*

L'Elégance des jardins destinés au plaisir de la vuë & à l'ornement des maisons semble ne laisser rien à désirer ni à espérer. C'est un des Arts que la France a cultivés avec plus de succès. Elle l'emporte manifestement en ce genre sur les Anciens, & peut-être aussi sur tous les Modernes.

Les Botanistes ont dressé des jardins d'une autre espéce, & dont le coup d'œil est moins avantageux, mais qui sont l'ob-

jet d'une étude férieufe
Il s'en faut beaucoup c
foit appliqué avec la m
deur à la culture des jar
tagers. Le Bourgeois d
mes favantes, en cor
toutes ces plantes, qu'o
femblées des quatre pa
monde, diroit encore av
que raifon :

Et dans ce vain fçavoir qu'on
cher fi loin,
On ne fçait comme va mon
j'ai befoin.

L'Auteur ayant obfer
y a peu de Préfaces qui
aux Lecteurs, il s'eft abfte
mettre une à fon Ouvrag
on n'y perd rien, car le
chapitre en peut fervir,
ne fera pas fi fort tent
paffer pour venir plutôt
ce qui fe pratique affez
à l'égard des Préfaces
res.

On repréſente d'abord que s'il y a bien de la différence entre les fruits cueillis ſous les yeux & quelquefois de la main du Maître, & les fruits de même eſpèce, apportés de loin, & preſque toujours flétris, trop ou point aſſez mûris, il n'y a pas moins de différence entre les légumes & les herbages fraîchement coupés, & d'autres venus de loin, fanés, mal-propres & peut-être produits par des fumiers *prohibés*, dont les mauvaiſes qualités ſe communiquent aux plantes, & cauſent des maladies à ceux qui s'en nourriſſent. On vante enſuite les plaiſirs innocens d'un homme qui *gouverne en ſouverain une République de plantes, & qui la voit proſpérer par le bon ordre qu'il y a établi. Tout plie au gré du Maître dans ce paiſible empire.* La variété & la multiplicité des opérations journalières, la diverſi-

té des décorations, que les saisons présentent, préservent de l'ennui, qu'une trop grande & trop longue uniformité ne manqueroit pas de produire.

L'Auteur n'a pas omis un avantage préférable à ceux qu'on vient de rapporter. La vuë de tant de miracles qu'il a continuellement sous les yeux, & où tout est marqué au coin d'une sagesse & d'une puissance suprême, inspire du mépris & de l'horreur pour ces systêmes monstrueux qui déshonorent la raison, en outrageant la Divinité.

Ce n'est pas par ces seuls endroits qu'on fait valoir ici la culture des potagers : mais on aura beau citer l'exemple des anciens Romains, qui toujours Romains dans la paix comme dans la guerre, estimerent l'agriculture, & ne dédaignerent pas de la pratiquer eux-mêmes. Ces considérations ne prévaudront

s contre le luxe, l'ambition, goût dominant de l'amuse-nt & des plaisirs frivoles.

Les Romains & les Grecs ont rit sur l'Agriculture. Columel-, Varron, Caton, Pallade, us ont laissé de précieux mo-mens sur cette matière, & n ne disconviend a pas qu'ils ssent acquis une connoissance ez étenduë de cet Art. Parmi us, tous ceux qui ont traité du rdinage avant M. de la Quin-ie, n'ont suivi aucun princi-. Ils se bornoient aux usages ıblis, & s'y conformoient su-rstitieusement. M. de la Quin-ie, animé par les libéralités & core plus par l'approbation Louis le Grand, le Protec-ır de tous les Arts, s'appliqua ec ardeur à la culture des jar-ıs utiles. Il eut à combattre s préventions très-anciennes & iverselles; mais il fit ferme ntre des ennemis qu'on regar-

de ordinairement comme invincibles. *La Lune & les Planetes étoient la boussole de tous les Jardiniers ; chaque jour de la semaine étoit marqué pour certaine opération ; mille autres chimères & calculs mystérieux préoccupoient leur crédulité.* Il n'étoit pas aisé de déraciner des erreurs communes à tout un très-grand Peuple, & répandues par toute la terre.

M. de la Quintinie les attaqua par des raisonnemens solides & soutenus de l'expérience. Sa victoire ne fut pas aussi complette qu'elle devoit être. Il ne reste encore que trop de vestiges de toutes ces vaines superstitions.

L'Auteur place ici une Critique équitable de cet Ecrivain. On y rend justice à ses talens, sans dissimuler ses défauts, qu'on relève très-modestement ; on reconnoît généreusement qu'on a adopté la plûpart de ses principes & qu'on a profité de ses lumières.

On avertit que le Dictionnaire Œconomique de M. Chomel, ni la Maison Rustique de M. Liger, même avec les corrections & les augmentations qu'on y a faites, ne sont pas des guides sûrs. Ce n'est pas qu'il n'y ait du vrai & du bon dans ces livres, mais ceux qui les consultent, ne sont pas ordinairement assez habiles pour distinguer ce qu'il faut prendre de ce qu'il faut laisser.

L'Ecole du Potager paroît donc bien à propos pour réformer tous les abus, & pour ouvrir une route dans laquelle il n'y ait plus à craindre de s'égarer. L'Auteur n'ignore pas ce que les François, les Anglois, les Allemans ont observé sur la végétation, la circulation de la séve, la production des boutons, ni toutes les autres découvertes qu'on a faites en ce genre, mais il sçait bien aussi que ce ne sont pas ces connoissances qu'on demande

dans un Jardinier. Elles ne conviennent même pas à tant d'honnêtes gens qui cultivent les Plantes par amusement, & qui ne cherchent pas à se distinguer par leur dissection Anatomique: c'est un trésor réservé pour les Académiciens & pour ceux qui sont dignes de l'être.

L'Auteur avoue avec sincérité, que c'est aux *Maréchés* qu'il doit la plus grande partie de tout ce qu'il sçait sur les plantes potagères. Le Jardinier Bourgeois, obligé d'embrasser toutes les parties du jardinage, les fruitiers, les potagers, les fleurs, les couches, l'orangerie & le reste, a un objet d'attribution trop étendu pour le connoître parfaitement; il seroit même injuste de l'attendre ou de l'exiger de lui.

Le *Maréché* s'appliquant à moins de choses, est aussi plus profond dans son Art. Il est mê-

me vrai que le *Maréché* qui s'appliqueroit à tout ce que renferme le potager, ne pourroit pas exceller dans la culture de tout ce qui a place en ces sortes de jardins. Il est à propos de consulter principalement les Maréchés qui ne s'attachent qu'à une espèce de légumes : l'un s'attache aux gros légumes, comme les artichaux, les cardons, les choux & autres semblables. De pere en fils, ç'a été l'occupation de sa famille. Un autre cultive uniquement les verdures ou salades, les menües herbes ; un troisième prend pour son partage les melons & les concombres ; il s'en trouve qui se bornent à la culture des champignons. Chacun choisit ce qu'il juge être plus convenable à son goût & à son terrain.

L'Auteur vient à l'explication des couches, qui sont la base & la mere nourrice de la plûpart

des plantes. Il eſt d'une extrê
me importance de les bien con
ſtruire & de les bien gouverner
puiſque c'eſt de-là que dépen
preſque tout le ſuccès du travai
On en traite ici le plus métho
diquement qu'il a été poſſible
On eſt bien avancé dans la ſcien
ce du potager, quand on poſſé
de à fond la conſtruction de
couches : mais la choſe n'eſt pa
ſi aiſée qu'on ſe l'imagine. C'e
*comme le chef-d'œuvre du Jardi
nage. L'intelligence qu'elles de
mandent, n'appartient qu'à des gen
capables de bien concevoir & d
bien ſuivre leur objet.* C'eſt parc
que les Jardiniers n'ont pas tou
jours ce degré d'intelligence
qu'on voit ſi ſouvent périr e
une ſeule nuit le fruit de beau
coup de ſoin & de dépenſe. L'af
faire eſt ſi ſérieuſe, qu'on ne con
ſeille à aucun Particulier d'en
treprendre rien de conſidérabl
en ce genre, avant de s'être exe

cé long tems par des essais qui coutent peu. Ce n'est alors qu'un jeu, & si l'on ne réussit pas, la perte est légère.

Tout le monde sçait qu'en fait de jardinage, on appelle couche, *une quantité de fumiers chauds, rangés & entassés avec art, pour opérer l'accroissement des plantes contre toutes les rigueurs du mauvais tems.* Les fumiers de cheval, de mulet, d'âne, sont les seuls qu'il faille employer : le fumier de mulet est le meilleur, mais on n'en assemble pas facilement la quantité nécessaire. Moins il y a de tems que ces umiers ont été tirés de dessous es animaux, meilleurs ils sont; ir s'ils ont été trop gardés, ils it perdu une partie de leur ver-, & ne conservent pas si long-ns leur chaleur : *mais ils sont lleurs pour les réchauds, parce leur action est plus prompte.* ne conçoit pas bien com-

ment leur action est plus pro
te, s'ils ont tant perdu de
vertu & de leur chaleur. On
tend par *rèchaud* une cert
quantité de fumier qu'on r
à l'épaisseur d'un pied autou
la couche, pour la récha
quand sa chaleur est éteinte.

Les couches doivent être
ou moins hautes, selon la sa
où l'on les dresse; dans les
de Décembre, Janvier &
vrier, on leur donnera
pieds d'élevation & seulen
deux pieds & demi de large
afin qu'il soit plus facile de
réchauffer par les côtés; dan
trois mois qui suivent, Ma
Avril & Mai, deux pieds
hauteur suffisent aux couch
parce que le soleil venant au
cours des plantes, elles n
plus le même besoin d'une a
chaleur. Par la même raiso
donnera jusqu'à quatre pieds
quatre pieds & demi de lar

aux couches, parce qu'il n'eſt plus néceſſaire de les réchauffer par les côtés.

Le premier ſoin du Jardinier, dans la conſtruction des couches, c'eſt de choiſir un ſol ſec & aride, ſablonneux, qui ſent facilement l'impreſſion des raïons du ſoleil : ce qui contribue à augmenter la chaleur des fumiers. Les terres legères ont cet avantage, que les eaux s'y filtrent plus aiſément, que dans les terres fortes, où elles ſéjournent, & y cauſent par là une humidité qui pourrit en peu de mois les fumiers, & fait fondre les plans.

Il arrive ſouvent qu'on eſt obligé de dreſſer les couches ſur un fond de terre forte & argilleuſe par tout. Alors il faut recourir aux expédients que l'expérience & l'induſtrie humaine nous ont procurés. On fouille & on enléve environ un pied & demi de terre tout au-tour de la

place destinée à l'établissem
des couches. On comble e
te les deux tiers du vuide a
des platras, ou de la me
pierre, & le tiers *en superficie* a
de la terre legère. Ce trava
ni, on éléve de six pouce
terrein dans le milieu, pour
nager une pente douce à dr
& à gauche, à l'écoulement
eaux. Tout autour de l'em
cement, on pratique une *pie*
où se perdent les eaux,
celles qui tombent sur la surf
du terrein, que celles qui pass
au travers des platras, & a
quelles on a aussi ménagé
écoulement. Si la situation
permet pas d'user de ces ex
dients, on creusera dans la p
tie la plus basse du terrein
puisard vers lequel on dirig
toutes les pentes.

Outre ces préparatifs, il
d'autres précautions qu'on se g
dera bien de négliger. On cr

communément qu'il suffit de les placer à l'abri du Nord, & du Nord-Ouest ; mais lorsque les couches sont adossées à un bâtiment, ou à un mur fort élévé, les vents du midi qui rabattent dessus, ne nuisent pas moins aux plans, que les vents les plus redoutés. Le mieux ce seroit d'enfermer les couches entre quatre murailles de six pieds de hauteur, & dont celle du fond seroit tournée vers le midi, ou de les dresser dans l'encognure de deux murs, dont l'un regarderoit l'orient & l'autre le midi. Si tout cela n'est pas pratiquable, on enferme toute la circonférence du terrein avec des brise-vents, faits de grande paille de seigle ou roseaux de marais, coupés & sechés pendant l'Eté.

Il ne nous est pas possible de nous arrêter plus long temps à toute la doctrine qu'on débite ici. Comme ce ne sera jamais

en lisant tant de poëmes composés avec soin qu'on apprendra parfaitement l'Agriculture, (car que seroit-ce qu'un Laboureur qui ne sçauroit, de son art, que ce qu'en a mis Virgile dans les Georgiques, ce chef-d'œuvre de la poësie Latine?) Ce ne sera point aussi par la seule lecture de nos mémoires, infiniment moins gracieux que les Georgiques, que l'on deviendra un excellent maître dans la culture des potagers. Notre ministère, quan nous annonçons ces sortes livres, c'est d'en dire assez po en exposer le fonds & la mét de, & pour indiquer à ceux ne se contentent pas d'une noissance superficielle, la so où ils doivent puiser.

Après avoir expliqué soi sement la manière de dres couches, & la manière gouverner, car c'est une nomie difficile, & cepen

ceſſaire pour profiter de ſon travail, l'Auteur montre en détail la culture propre de chaque plante & ſes propriétés. Parmi les Plantes qui paſſent ſeulement pour potagéres, il en eſt pluſieurs qui ne ſont pas ſeulement des alimens, mais qui ſont auſſi des remédes contre pluſieurs maux. Les Botaniſtes ont déclaré, plus d'une fois, qu'il naiſſoit ſous nos mains d'auſſi bons Fébrifuges, que ceux qu'on faiſoit venir du nouveau monde; mais comme ils ſont venus de beaucoup plus loin, il eſt établi qu'ils prévaudront. Un malade opulent ſupporteroit difficilement qu'on le guérît avec des Plantes cueillies dans ſon potager, pendant qu'on pouroit uſer des écorces & des racines apportées du fond de l'Amérique.

L'Auteur entre dans le détail des Plantes par l'Abſinthe, dont

il décrit les différentes espèces, les propriétés & la culture. Si la superstition des présages duroit encore, on verroit avec peine l'Absinthe occuper la place la plus honorable du jardin potager. On en tireroit un mauvais augure; mais il n'y a rien à craindre : on a suivi l'Ordre Alphabetique, qui ne sera pas moins commode ici que dans les Dictionnaires.

L'Absinthe ne servît-elle qu'à ces hommes souverainement mortifiés, qui en assaisonnent tout ce qu'ils mangent, elle mériteroit d'être révérée, & il est à propos qu'il n'en manque pas dans les potagers. Ce seroit désarmer la vertu, en laissant périr un genre de mortification qui en vaut bien un autre. Cependant si cette Plante n'avoit que cet usage, il y a bien de l'apparence que les Jardiniers ne s'y appliqueroient pas beaucoup.

reuſement elle a bien des propriétés qui obligent d'y recourir ſouvent, ſinon par dévotion, du moins par néceſſité.

On compte plus de quinze eſpèces de cette plante vivace & aromatique. On ne s'attache ici qu'à la grande & à la petite, qui ont à peu près les mêmes vertus, car on eſtime que la grande eſt un peu plus efficace.

L'Abſinthe eſt ſtomachale, apéritive, hyſtérique, febrifuge, vulneraire, deterſive : elle reveille l'appétit, rétablit le levain de l'eſtomac, corrige les aigreurs, emporte les obſtructions des viſcéres, débouche le foïe & la rate, guérit la jauniſſe & les coliques venteuſes, arrête les diarrhées. Pluſieurs Auteurs reſpectables aſſurent que ſans aucun autre ſecours, ils ont guéri l'hydropiſie. Puiſque l'Abſinthe a tant de vertus, la police n'ordonnera-t'elle pas la ſuppreſſion

de tous les jardins Botaniques, qui occupent inutilement beaucoup de terrain, pendant qu'une ſeule Plante raſſemble autant de de vertus que cette multitude de plantes domeſtiques ou étrangéres? Du moins il paroîtroit de l'intérêt des Botaniſtes de recourir à l'autorité pour que l'Abſinthe fut excluë de tout Potager.

Il ſe préſente encore à l'eſprit, que les hommes, qui dans un âge mûr aiment tant à vivre, bien informés de toutes les propriétés de cette Plante, ordonneront peut-être qu'elle domine dans leur cuiſine, & qu'elle entre dans tous les potages & tous les ragouts. Quelque Critique ne ſoupçonnera-t'il pas que ces hommes auſtéres qui ſe nourriſſent, pour ainſi dire, d'Abſinthe, le font moins pour ſe mortifier que pour prolonger leur vie? celle qu'ils menent eſt bien capable

d'écarter de pareils ſoupçons.

L'Auteur termine ce Chapitre par ce qui regarde la culture de l'Abſinthe. Telle eſt ſa méthode à l'égard de toutes les autres Plantes dont nous dirons quelque choſe dans un autre Extrait, qui aura auſſi pour objet le ſecond volume.

Si le public a tant de reconnoiſſance pour ces Ecrivains qui l'amuſent ſans l'inſtruire, n'en aura-t'il point pour ceux qui font l'un & l'autre, comme l'Auteur de cet Ouvrage?

ARTICLE XLIX.

ŒUVRES DIVERSES DE M. L... F.... nouvelle Edition revuë, corrigée, considérablement augmentée, & ornée de Figures en Taille-douce 2 parties 2 vol. in 12. A Paris chez Chaubert, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel. M. DCC. L.

IL nous est si agréable de trouver l'érudition mêlée avec les graces du bel esprit, que nous allons faire ici une espèce de débauche littéraire. Nous voulons dire qu'après la lecture de ces deux petits volumes, nos vuës se portent à ne rien précipiter dans le compte qu'il faut en rendre. Dix *in-folio* vuides de génie ou de véritable sçavoir, nous passeroient plus vîte sous les yeux & sous la plume, que certains morceaux très courts

mais très-ingenieux, qui ornent ce Recueil.

Le Libraire, dans un avis bien entendu qui est à la tête du premier volume, explique l'ordre & le mérite de cette Édition. On y retrouve plusieurs pièces qui avoient déja paru & dont nous avons parlé dans le tems: Telles sont *la Tragédie de Didon; le voyage de Provence & de Languedoc;* quelques discours prononcés par l'Auteur (M. le Franc) dans les Academies de Toulouse & de Montauban, &c.

Mais ces pièces mises à part, il nous reste encore une ample recolte à faire, & il suffira pour la preuve de citer quelques exemples: nous tâcherons de bien choisir.

Dans une petite pièce dramatique, intitulée *Les Adieux de Mars*, qui n'admireroit l'idée du Bouclier que le Dieu de la Guerre demande à Vulcain? Ce

morceau fait allusion à nos brillantes Campagnes de Flandre & de Brabant : tems où l'on vit à Paris,

Tant de Feux d'artifice & tant de mauvais vers.

Mais la Muse de notre Auteur échappe au naufrage ; elle sçait louer le Monarque vainqueur, d'une manière digne de lui. Mars décrit ainsi les ornements du bouclier qu'il souhaite :

Peignez, un tel dessein surprendra dan[s] ma bouche,
Peignez un Conquérant des Vaincus r[es]pecté,
Qui contraint ma valeur farouch[e]
D'admirer sa clémence & son hum[anité]
Que du haut du char de Bello[ne]
Il paroisse appeller la paix ;
Et que de tous les Dieux, qui [...] ses projets,
La troupe auguste l'environ[ne]
Que l'Olive surmonte & couv[re ses lau]riers.

xprimez bien surtout ces précieuses larmes

u'il verse sur le sang des malheureux guerriers,

ue leur propre injustice abandonne à ses armes.

J'exige un chef-d'œuvre nouveau

Où le contraste est difficile.

ur tout dire, assemblez dans le même Tableau

les vertus d'Enée, & la valeur d'Achille.

On sent toute la finesse de ce ssein fort supérieur à celui du ›uclier de l'Iliade, où l'on ne ›it que la terre, la mer, le so- l, les étoiles, avec des danses, s festins, &c. Du reste, les ieux que peint ici l'Auteur, nt bien semblables à ceux d'Ho- ère; ils ont toutes les foibles- des hommes & quelque cho- de plus; c'est aux sages à tem- rer par des principes vertueux morale & les exemples de ces les Divinités.

Parmi un grand nombre de belles Odes, compriſes dans ce Recueil, nous diſtinguons celle qui a pour titre & pour objet *La Mort de Rouſſeau.* Horace pleura Quintilius ; Santeuil verſa des larmes ſur la cendre de Coſſart ; notre Auteur regrette ainſi le Héros de la lyre Françoiſe.

Quand le premier Chantre du monde
Expira ſur les bords glacés,
Où l'Elbe effrayé, dans ſon onde,
Reçut ſes membres diſperſés ;
Le Thrace errant ſur les montagnes,
Remplit les bois & les campagnes
Du cri perçant de ſes douleurs :
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le Lion répandit des pleurs.

Des vaſtes rochers du Rhodope,
Que ſon art fit ſouvent mouvoir,
Juſqu'aux barrières de l'Europe
Tout fut ſoumis à ſon pouvoir.
Il donna des mœurs à la terre,
Etouffa le feu de la guerre,

Réunit

Réunit les humains tremblants.
Siècle heureux où l'homme ſauvage
Honoroit d'un égal hommage
Les Dieux, les Rois & les talents.

. . . .
. . . .

D'une brillante & triſte vie
Rouſſeau quitte aujourd'hui les fers ;
Et loin du ciel de ſa patrie
La mort termine ſes revers.
D'où ſes maux prirent-ils leur ſource?
Quelles épines dans ſa courſe
Etouffoient les fleurs ſous ſes pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante !
Et quelle foule renaiſſante
D'adverſités & de combats !

A la ſuite d'un morceau excellent ſur les effets de l'envie, le Poëte ajoute :

Oui, la mort ſeule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorſque nous ne vivons plus.
Le Chantre d'Ulyſſe & d'Achille,
Sans protecteur & ſans azile,

Fut ignoré juſqu'au tombeau :
Il expire, le charme ceſſe,
Et tous les peuples de la Grèce
Entr'eux diſputent ſon berceau.

L'éloge de Rouſſeau finit par cette belle Strophe :

Et vous, dont ſa fière harmonie
Egala les ſuperbes ſons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos ſeules leçons,
Manes d'Alcée & de Pindare,
Que votre ſuffrage répare
La rigueur de ſon ſort fatal.
Dans la nuit du ſéjour funèbre
Conſolez ſon ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

Il y a dans ce premier Volume quelques Epitres où le génie Philoſophique eſt extrêmement bien ſervi par les talens du Poëte ; dans la ſeconde, qui tient un peu du ton que Juvenal ſçavoit prendre contre les abus d'une Nobleſſe ſans mérite, on lit ce morceau :

Malheureux les Etats, où les honneurs
des péres,
Sont de leurs lâches fils les biens hérédi-
taires.
De moins tristes abus armoient ta som-
bre humeur,
O des vices de Rome implacable cen-
seur !
Quel trésor pour ta verve, & quel champ
pour médire !
Je laisse à tes pareils la mordante satyre ;
Jamais son fiel cuisant, versé sur mes
pinceaux,
N'a terni les couleurs dont je peins mes
tableaux :
Mon cœur n'est dévoré de haine ni d'en-
vie.
Et qu'importe après tout à ma Philoso-
phie,
Que l'honneur des Guerriers morts dans
les Champs d'Ivry,
Par des neveux faux gloire ici-bas soit
flétri ?
Respectons le repos de leurs cendres sa-
crées,

Et laiſſons aux Enfers leurs o
vérées,
Par des cris impuiſſans ; par
pleurs,
Reprocher au deſtin de pareil
ſeurs &c.

Il faut lire toute la
cette piéce qui eſt dans
leur goût. Mais c'eſt aſſ
ler de pures Poëſies, de
qui ne ſont qu'en vers.

On trouve ſur la fin de
mier tome une eſpéce de
tation *ſur le Nectar & l'A*
qui va nous amuſer bien
blement dans le reſte de
trait ; le génie Poëtique
roît encore quelquefois,
fort du diſcours eſt en Pr
remarquons d'abord un
qu'il ſeroit aiſé de prouv
une belle tradition ; c'eſt
Proſe des bons Poëtes e
jours excellente. Nous n
tons pas, que, ſi Virgile

race ont quitté quelquefois l'Hélicon, pour parler dans la tribune aux Harangues, ou pour converser dans des assemblées Philosophiques, ces beaux génies n'ayent ravi leurs Auditeurs par les charmes de leurs discours; mais comme à l'égard de ces Anciens, nous n'avons pas de preuves positives en main, bornons-nous aux Modernes; & assurons, sans crainte d'être démentis, que tous les Poëtes qui se sont distingués parmi nous depuis cent ans, ont très-bien écrit en Prose. On demandera peut-être la raison de ceci, & nous pourrions peut-être aussi la dire; mais pour la matière que nous traitons, le fait suffit, & il est certain, par exemple, que comme les piéces de Poësie contenuës dans ce Recueil, sont très-bien versifiées, aussi le discours sur le *Nectar & sur l'Ambrosie*, est écrit avec beaucoup de déli-

catesse & d'agrément : nous y admirons de plus l'érudition non affectée, non pédantesque, mais coulant comme de source,& venant se placer dans le corps de l'Ouvrage, ou se répandre sur les marges, sans trop reprocher au Lecteur sa paresse ou son ignorance.

L'invention du Nectar & de l'Ambrosie est la plus jolie chose du monde. Quand les Poëtes tombent sur ces denrées célestes, ils font toujours des Vers agréables ; ils décrivent avec élégance les festins de l'Olympe, les cadeaux que Jupiter donne à sa Cour : cérémonies dont le Nectar & l'Ambrosie, sont l'ame & l'élément. » Cette nourriture dé» licieuse & cette liqueur em» baumée flattoient tous les sens » à la fois ; elles donnoient la » jeunesse ou la conservoient, » rendoient la vie gaie, délicieu» se, & procuroient l'immorta-

» lité. Sera-t'on ſurpris après
» cela qu'une fiction auſſi ingé-
» nieuſe ait fourni aux Poëtes
» Anciens & Modernes tant de
» belles idées, tant d'images ſé-
» duiſantes ?

Il étoit un peu hardi, pour ne pas dire indécent, d'aſſurer que les Dieux avoient beſoin du Nectar & de l'Ambroſie pour réparer leurs forces. Mais depuis qu'on eut abandonné le vrai Dieu, ſeul immortel & ſans beſoins, que n'imagina-t'on pas pour dégrader tous les objets du culte public, pour les mettre au niveau des hommes ? On peignoit les Dieux pauvres, pleurant, ſaiſis de peur, bleſſés dans les combats ; & Jupiter le père de tous, ſouffrant de violens maux de tête : *ce qui n'étoit* pourtant *pas étonnant*, dit notre Auteur, *puiſqu'il portoit dans le cerveau une grande fille armée de pied en cap ;* & puis ne fallut-il pas,

pour le soulager, *que Vulcain lui fendit la tête d'un grand coup de hâche; opération assez dangereuse qui l'obligea de garder le lit pendant plusieurs jours.*

Ces folies sont ramenées par quelques Philosophes à des objets sérieux; ils y cherchent, & ils y rencontrent des vérités sous l'écorce de l'allégorie; & par exemple, nous avons sous les yeux un fort beau Livre Italien, qui donne la plus magnifique explication de l'avanture du cerveau de Jupiter & de l'éruption subite de Minerve formée dans ce réduit avec son casque, sa lance, sa cuirasse *.

---

* Bientôt nous ferons connoître cet Ouvrage Italien qui est de M. le Comte Jacques-Antoine Sanvitale. Ici nous citerons une des Stances de la Description qu'il fait de Minerve.

Il gran mistero apertamente scorgo
Che lei fa nascer del Tonante figlia;

Sur le Neĉtar & l'Ambroſie, M. le F. ne s'embarraſſe guères de raſſembler des explications figurées ; il s'en tient à la doctrine légère & amuſante des Poëtes : badinage qu'il relève toutefois, qu'il orne, qu'il enrichit des plus ſavantes Obſervations. Eſt-il queſtion de l'origine du Nectar & de l'Ambroſie ? on la fait remonter avec le Scholiaſte de Callimaque, juſqu'à la chevre Amalthée dont les cornes verſoient ces poëtiques alimens. Faut-il nous apprendre ſi le Nec-

---

E ſciolto da velame a voi lo porgo ;
Se male il mio penſier no mi conſiglia,
Che ſapienza vien da dio m'accorgo ;
E ſaggiamente il ſenſo mio ripiglia,
Che nel capo dell' uom forma ſua ſtanza ;
Perche ei dell' alma chiude ogni poſſanza.

Poema Parabolico-Morale Canto quinto VII.

Q v

tar étoit une liqueur & l'Ambrosie une nourriture solide? On consulte Homère, Lucien, Suidas, Festus, le Scholiaste de Théocrite, Athénée, &c. & l'on décide après avoir balancé les opinions, qu'on mangeoit l'Ambrosie, & qu'on buvoit le Nectar. Le discours tombe-t'il sur les qualités particulières de l'Ambrosie? notre Auteur expose en Vers & en Prose ce que les Favoris des Dieux, les Chantres Grecs & Latins en ont écrit. L'Ambrosie répandoit une odeur exquise ; c'est pour cela que quand les Déesses, qui étoient toujours parfumées de cette immortelle essence, avoient paru quelque part, l'air demeuroit embaumé :

Mansit odor, posses scire fuisse Deam.

Ce sont les paroles d'Ovide, que notre élégant Dissertateur rend ainsi :

Elle disparoît à nos yeux:

Mais aux doux parfums qu'elle laiſſe,
On reconnoît qu'une Déeſſe
Etoit préſente dans ces lieux.

Il y avoit *de l'eau d'Ambroſie*, *de la quinteſſence d'Ambroſie*, *de la pommade*, *de la pâte d'Ambroſie* : petits meubles qui faiſoient toujours partie de la toilette des Déeſſes : Homère leur bon ſerviteur, leur Interprète fidèle, ne manque jamais d'étaler avec pompe toutes ces curioſités : & notre Auteur emprunte l'élégance, le ton de ce Poëte aimable, auſſi habile à peindre les graces qu'à chanter les combats.

Quand les Dieux faiſoient l'honneur aux hommes de leur communiquer le Nectar & l'Ambroſie, ils les élevoient par-là à l'immortalité; on pourroit douter néanmoins ſi le *Menippe* de Lucien, obtint ce don précieux pour avoir *goûté* furtivement au *Nectar.* » *J'étois aſſis*, *dit Menippe*,

» à la table des Dieux, & le » charmant Ganymède, l'ami & » le protecteur des hommes, ne » voyoit pas plûtôt Jupiter tour» ner les yeux d'un autre côté, » qu'il me versoit à la dérobée » un ou deux bons coups de Nec» tar. Les Dieux, ainsi que l'as» sure Homère, qui vraisembla» blement l'avoit vû comme moi, » ignorent l'usage du pain & du » vin, mais ils mangent de l'Am» brosie & s'enyvrent de Nec» tar «. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans ce même endroit, & quelques lignes seulement plus haut, Menippe assure que dans ce repas, où tous les Dieux étoient présens, *Cerès fournissoit le pain, Bacchus le vin, Hercule les viandes, Neptune le poisson, Venus les épiceries.* Ce qui fait dire à notre Auteur, que *quand les Dieux soupoient à leur table ronde, il n'étoit plus question d'Ambrosie ni de Nectar, & que cha-*

cun d'eux offroit aux convives un régal de sa façon: matière, comme on voit, de discussion & de controverse, si dans un sujet qui n'inspire que la politesse & la belle humeur, on étoit reçu à disputer. Peut-être que les viandes ordinaires le pain, le vin, le poisson, les épiceries &c. n'étoient que pour les Dieux du second ordre, pour les petites Divinités de Plaute, pour cette populace de Dieux dont parle Arnobe. Quoiqu'il en soit, cet ndroit de Lucien qui nous ocupe, mérite d'être expliqué. n voici un de Pindare, que M. F. traduit en vers magnifiques: st le morceau de la première 'e, où l'on voit que Tantale elops perdirent l'immortalité, :eque Tantale prodiguoit le tar & l'Ambrosie aux mor-

fraude le plongea dans ces tourens funestes;

Hardi profanateur des alimens célei
Il donnoit aux humains, contre les
du sort,
Le nectar précieux, la plus pure ambr
Ces deux sources de vie
Qui bannissent la mort.

Pelops enlevé au Ciel par N
tune fut chassé du Ciel, à ca
de la témérité de son pere.

Dieu voit tout. Rien n'échappe à
regard sévère:
Le fils enveloppé dans les malheur
père,
Des Régions du Ciel descendit pour
jours;
Les besoins d'ici-bas de nouveau l'a
lirent,
Et les Parques reprirent
Le fuseau de ses jours.

Il y a neuf strophes, dont
les-ci sont les dernières; & 1
pouvons assurer que tout le 1
ceau comparé avec Pindare 1
a paru rendre admirablemei

ſens de ce Poëte ſublime.

Nous aurions encore mille choſes à remarquer dans ce diſcours, qui eſt une des plus ſingulières productions que nous ayons vuës depuis longtems. Car, encore une fois, la ſcience, même la plus recherchée, y coule à grands flots; & l'aménité, les graces, la bonne plaiſanterie n'en ſouffrent point. Tout ceci, même à l'ombre de l'érudition, prend un air ſatisfaiſant, intéreſſant... que dirions nous davantage ? Si quelqu'un ſe plaint que cette lecture l'ennuye, il ne nous reſſemble ſſurement pas : malheur à la véité très-petit en ſoi-même; mais, ans l'objet préſent, il ſemble que otre goût ſera celui du public.

M. le F. dit que le fond de ce ſcours eſt de M. l'Abbé Venuti, l eſprit Italien, & ſon ami ine. Cet aveu ne nous empêra pas de croire qu'il y a ici infinité de beautés Françoi-

ses. Le plaisir pour nous sera de comparer les deux Ouvrages, quand l'Italien nous tombera entre les mains.

ARTICLE L.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

Satyres du Prince Cantemir traduites du Russe en François avec l'Histoire de sa vie. 2. vol. in-12. premier de CXLII. second de 243 pages M. DCC. L.

La vie du Prince Antiochus Cantemir forme la premiere partie de cet Ouvrage. La traduction de ses satyres, au nombre de VIII. compose la seconde. Un Italien qui ne se nomme pas, mais qui sçait fort bien le François, nous fait présent de toute cette Litté-

rature. Il a été fort lié avec le Prince,tandis que celui ci résidoit en France. Il a connu les détails de sa vie politique, domestique & littéraire ; car Antiochus Cantemir mérite des Eloges par ces trois endroits. Il fut habile Négociateur, bon ami, bon maître, & Homme de Lettres. Son esprit étoit plus solide que brillant, & le Jugement l'emportoit chez lui sur l'imagination. Il tenoit un peu du froid des Nations du Nord, mais il rachetoit ce défaut par une multitude de belles Connoissances. Il sçavoit la plûpart des Langues anciennes,&presque toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe. Il étoit Poëte, Philosophe, Mathématicien, & toute son ambition, parmi les honneurs qui l'environnoient, fut d'être Président de la nouvelle Académie des Sciences de Petersbourg : Dignité que ses emplois politiques,& sa mort pré-

maturée ne lui permirent pas d'obtenir. Il n'avoit pas 35 ans quand il mourut à Paris en 1744. * Il étoit alors Ambassadeur de la Czarine auprès du Roi très-Chrétien : ministère qu'il sçut exercer en Philosophe & en homme d'Etat ; souhaitant d'en être déchargé pour se donner entiérement aux Lettres ; le remplissant toutefois comme s'il avoit voulu s'élever par-là à une fortune supérieure ; méritant par ses lumières & par ses vertus de ne point éprouver les tempêtes qui agitèrent durant plusieurs années le Gouvernement de la Russie.

---

* Il étoit né le 10 Sept. 1709 de Démétrius Cantemir Seigneur dont les Ancêtres étoient originairement Tartares. Démétrius avoit possédé la Moldavie, mais il la perdit pour s'être lié avec le Czar Pierre I. contre les Turcs. Dépouillé de sa principauté, il se réfugia en Russie, où le Czar lui fit un établissement digne de son rang. Antiochus fut le dernier & le plus illustre des quatre fils de Démétrius.

Les Satyres qu'on nous donne
ont été composées en vers
ıſſiens. Le Prince Cantemir
oit pour objet en les compo-
ıt d'avancer le progrès des
ttres, des ſentimens, de la rai-
ı, parmi les Moſcovites. Par la
inture des ridicules qui accom-
gnent l'ignorance, la groſſié-
té, la ſuperſtition, la baſſeſſe
s idées & des maniéres, il vou-
it inſinuer les vertus contrai-
s. Cela met dans ces Satyres
ton relatif aux beſoins de la
ıſſie ; mais qui n'eſt pas tout-
ıt le nôtre. Certains traits
i ont du toucher & intéreſſer
Moſcow & à Petersbourg, n'au-
ient aucun effet à Paris ; cer-
nes images qui déſignent les
tifices de tel ou tel Seigneur
ıſſe pour s'avancer, ne repré-
ıteroient point les intrigues
ıe l'ambition fait jouer parmi
ıus. Le fond des mœurs eſt
ıurtant toujours le même ; &

le Sage, le Philosophe peut apprendre par ces satyres, que les vices & les travers de l'humanité, sans perdre leurs attributs essentiels, se diversifient suivant les Nations & les Climats, aussi bien que selon les caractéres.

Le Traducteur anonyme met de tems en tems, au bas des pages, des notes utiles pour bien entendre le texte. Nous ne voudrions pas répondre de leur exactitude entière & absolue, puisque la première contient une méprise très-évidente. On y lit que le jeune Czar Pierre II. succéda à l'Impératrice Catherine sa mere: il falloit dire *femme de Pierre I. son grand Pere.* En effet le jeune Pierre II. avoit pour Mere la Princesse de Wolfembutel Epouse d'Alexiowitz fils de Pierre le Grand.

FRANCE.

DE PARIS.

tre sur l'Electricité médicale
ntient des expériences singu-
d'Electricité, relatives à la
ine; & les essais surprenans
nouvelle méthode d'adminis-
es remèdes par le moyen de
tricité: écrite de Venise par
ivati, Membre de l'Acadé-
e Bologne, à M. Zanotti,
taire de la même Acadé-
Chez de Bure l'aîné, Quai
ugustins, &c. pag. 40. in-
I. DCC. L.

tte Lettre originairement
en Italien, & traduite de-
eu en François, est extrê-
nt curieuse. L'Auteur, M.
i, Jurisconsulte de Venise,
ose ses Expériences électri-
; & d'abord il en a fait sur
égétaux & les minéraux.

Nous choisissons les plus jolies. Si l'on électrise un vase de fleurs; lorsqu'on touche seulement le vase, la terre, les fleurs, les feuilles rendent une lumière, & occasionnent une sensation différente, suivant que la plante abonde en sels, en soufre, en huile, &c. Si l'on approche le doigt à la distance d'un demi pouce d'une fleur des plus fraîches, & même détachées de la plante, on en fait sortir un petit cône de lumière, dont la pointe qui touche la fleur, est d'un rouge tirant sur le bleu, & cette petite flamme vient frapper le doigt, même à un pouce de distance, sans causer aucune sensation douloureuse. Si l'on introduit cette petite flamme dans les narines, on sent un écoulement d'odeur de la fleur, accompagné d'une odeur de nitre, qui cause une espèce d'enchifrenement. Si l'on approche plus près de la fleur,

elle produit une étincelle, & l'on sent comme une piquure d'épingle, &c.

L'Auteur a observé de plus que les pierres rendent de la lumière & excitent des sensations, à proportion des sels fixes ou volatils qu'elles contiennent; qu'un corps graisseux ou onctueux ne produit aucun effet sensible; mais que s'il est salé, il produit l'étincelle & la piqûre; que des morceaux de pierre lumineuse, vomis du Vésuve, ne produisent aucun effet; que la neige, au contraire, rend une lumière très-éclatante, que le coup est plus fort qu'à l'ordinaire; & que cette neige paroît un moment comme un cristal dans lequel on auroit allumé une bougie.

Il a remarqué que la poudre à canon fuit & se dissipe sans s'enflammer, qu'un charbon produit une *petite* flamme, qu'un

tiſon ardent fait une aſſez longue traînée de lumière comme un cheveu très-fin ; que les mines produiſent une étincelle & un coup aſſez fort, & que la couleur de l'étincelle varie ſuivant la qualité du métal qu'elles contiennent ; que celle du plomb rend une lumière ſombre ; celle du cuivre en jette une rougeâtre avec une ſenſation aiguë ; celle du fer eſt forte & peſante ; que l'étincelle de l'argent eſt très-blanche & la piquure aſſez ſenſible ; celle de l'or eſt plus douce, celle du diamant éblouit, &c.

L'extrême activité de la matière électrique, & les effets qui s'enſuivent, ont fait croire à l'Auteur que, ſi l'on enduiſoit intérieurement un cylindre avec des ſubſtances ſpiritueuſes, les écoulemens de la matière électrique pourroient entraîner auſſi avec eux des écoulemens de la ſubſtance

ſtance contenuë dans le vaiſſeau : & il étoit naturel d'eſpérer en vertu de ce raiſonnement, que la matière électrique pourroit s'inſinuer, avec ces écoulemens de ſubſtance étrangère, juſques dans les parties les plus internes du corps humain, & y opérer de très-bons effets. Les idées de M. Pivati qui n'étoient que des conjectures, ſe ſont trouvées d'accord avec l'expérience. Une perſonne étoit incommodée d'une douleur à la hanche, on l'électriſa avec un cylindre enduit de baume du Pérou; & voilà que cette perſonne dort tranquillement; qu'elle a pendant la nuit une ſueur abondante; qu'elle exhale de toutes parts une odeur très-agréable de baume du Pérou: apparemment auſſi que ſa douleur de hanche fut diſſipée ou conſidérablement amortie, l'Auteur ne le dit point.

L'Evêque de Sébénigo âgé de 75 ans, avoit les doigts tout-à-fait crochus d'une goutte invétérée, ensorte qu'il ne pouvoit depuis long-tems ouvrir ni fermer absolument la main; la goutte le tenoit de même aux pieds. Il ne pouvoit plier les genoux ni marcher, sans être soutenu par-dessous les bras, il falloit aussi le placer bien doucement dans son lit. M. Pivati l'électrise avec un cylindre enduit de médicamens discussifs & anti-apoplectiques; & le Prélat au bout de quelques minutes remuë les doigts, ouvre les mains, marche seul, s'agenouille sans secours de personne, se relève avec vigueur sur les deux mains, descend l'escalier d'un air délibéré & entre dans sa Gondole, avec presque autant de vigueur qu'un jeune homme, ne cessant de raconter à tout le monde sa guérison qu'il qualifioit de prodige.

Jusqu'ici c'est le Traducteur

de M. Pivati que nous avons laissé parler. La brochure contient d'autres faits aussi singuliers que ceux-ci : nous ne les révoquons point en doute, mais pour convaincre les incrédules, nous souhaitons que nos habiles Physiciens tentent les mêmes expériences. En attendant chacun pourra aisément & à peu de frais profiter des découvertes faites au-delà des Monts. Cette brochure a été traduite à Grenoble par quelqu'un qui auroit pû se nommer. Il écrit simplement & d'une manière instructive.

Description d'un monument découvert dans la ville de Reims en 1738. A Reims, chez Dessain, & se trouve à Paris, chez de Bure l'aîné, Quai des Augustins. Ceci est une brochure de 14 pages ; on y fait connoître un tombeau découvert en 1738. sous la Tour de S. Martin de Reims.

Ce monument eſt rempli de peintures à Freſque & de figures aſſez bien deſſinées ; on conjecture que l'Ouvrage a été *conſtruit dans l'eſpace des trois premiers ſiècles de l'Ere Chrétienne ;* plûtôt, on ne cultivoit point la peinture dans la Gaule Belgique ; plus tard, la Barbarie s'étoit emparée de nos Provinces. Ce tombeau de Reims eſt peut être le ſeul en ce genre qui exiſte hors de l'Italie ; par cette raiſon, il méritoit d'être conſervé avec ſoin, & malheureuſement, il a été bien endommagé par la curioſité aveugle & barbare de ceux qui y ſont deſcendus les premiers, depuis qu'on en a fait la découverte. Nous craignons de même que l'Italie n'ait pas aſſez reſpecté ſa magnifique ville d'Herculane ; monument immenſe qui auroit attiré les regards de tous les peuples & de tous les ſiècles, s'il n'avoit été manié que par

des mains savantes. Le petit Mémoire de Reims est bien fait, & nous croyons que tous les Amateurs de l'antiquité le liront avec plaisir.

Latini Sermonis exemplaria è scriptoribus probatissimis. Colligebat P. Chompré in utroque jure L. Editio altera. 3ª. Solutæ orationis excerptio, &c. M. DCC. XLIX.

Traduction des Modèles de Latinité, tirés des meilleurs Ecrivains suivant la seconde Edition, troisième Recueil de Prose, &c. M. DCC. XLIX. Ce sont deux volumes in-12. dont le second est, comme on voit, la Traduction du premier, & ces volumes contiennent des Extraits ou plûtôt des endroits choisis de Vegèce, de Tite-Live, de Tacite, de Frontin, de Macrobe, de Quintilien. Nous nous souvenons d'avoir fait beaucoup d'accueil dans

nos Mémoires à ce zèle de M. Chompré, qui n'offre aux jeunes gens que l'antique & le bon; bien différent de ces Maîtres indiscrets qui font marcher leurs élèves dans les routes du moderne, où ils s'égarent tous ensemble. Nous nous souvenons aussi de n'avoir pas tant approuvé la Traduction Françoise de ces beaux Recueils Latins; ce n'étoit ni partialité ni mauvaise humeur de notre part: nous craignions seulement que les facilités offertes à la jeunesse ne la rendissent indolente, qu'elles n'amortissent cette activité précieuse qui est le présage du savoir & l'annonce des succès. Il faut avouer pourtant que M. Chompré, dans la petite Préface qui annonce son volume François, dit des choses fort plausibles sur les avantages de cette Traduction, & nous sommes bien tentés à notre tour d'être de so

ſentiment ; pourvû toutefois qu'on prévienne les abus, & qu'il reſte aux jeunes éleves des obſtacles à ſurmonter. *Vivent les difficultés*, diſoit un bel eſprit, parlant de l'éducation littéraire & de la culture des talens. Ce mot plein de raiſon eſt trop oublié dans ce ſiècle paſſionné pour les Abrégés & pour les Eſſais. Nos Maîtres du XVI. ſiècle, les Pères & les Reſtaurateurs de la Littérature dévorerent tout, défricherent tout, laiſſerent partout des traces de leur incomparable aſſiduité au travail. Auſſi quels hommes ! & qui ſommes-nous vis-à-vis d'eux !

Il faudra bien lire le Recueil Latin de M. Chompré ; on y remarque un choix très-bien fait & très-utile ; la Traduction, quoique bonne, ne doit ſervir que dans les occaſions preſſantes : c'eſt comme un corps de réſerve deſtiné à porter des ſe-

cours néceſſaires. Pour qu'on puiſſe s'en paſſer plus aiſément & plus long-tems, on a placé des remarques Françoiſes à la fin du Volume Latin. *Ces deux Tomes ſe trouvent chez les FF. Guerin & chez Louis-François de la Tour, rue S. Jacques.*

Briaſſon Libraire, ruë S. Jacques, publie le *Proſpectus* d'un Livre qui doit faire beaucoup de plaiſir aux Amateurs de la Bibliographie. Il eſt intitulé : *Bibliothèque curieuſe, Hiſtorique & Critique*, ou *Catalogue raiſonné de Livres difficiles à trouver, par David Clement, Tom I. à Hanovre, chez Jean Guill. Schmid. 4°.* L'Auteur conſidère les Livres rares comme des bijoux qui doivent orner les belles Bibliothèques ; rien de plus néceſſaire aux Curieux que de ſçavoir les connoître & les apprécier. Dans ce deſſein on offre aux Souſcripteurs un Catalogue raiſonné qui

contiendra les notices de ces Livres. Moyennant un écu & un florin d'Allemagne, payables jusqu'au premier d'Août prochain, on acquerera le premier Tome, & pour mettre en goût les Acquereurs, on transcrit les trois premiers titres ou Livres, qui sont *Rabbi Aaron*, *Petrus Abælardus*, *Petrus Abanus*.

Le premier intitulé, *Célil Jophi*, est un Abrégé de Grammaire Hébraïque, Livre imprimé en 1581. à Constantinople & véritablement très-rare. Il n'est point dans le Catalogue de la Bibliothèque du Roi ; mais Wolf en parle dans sa Bibliothèque Hébraïque, & Richard Simon dans son Catalogue des Auteurs Juifs, premier Tome de son Histoire Critique du V. T. pag. 535. Il appelle l'Auteur *Aaron Harisçon*; c'est apparemment celui sur lequel il y a un très-grand article dans le nouveau Dictionnaire

Critique qui s'imprime en Hollande, & dont nous avons vû les feuilles jusqu'au G.

Le second Livre *Petrus Abalardus* est le Recueil des Oeuvres de Pierre Abælard, imprimé à Paris chez Buon en 1616. M. David Clement explique pourquoi ce Livre est extrêmement rare. 1°. c'est qu'il n'a jamais été imprimé qu'une fois; & en second lieu, c'est que l'Edition se trouve comme partagée en deux; quelques Exemplaires portant le nom de François d'Amboise comme Editeur, & d'autres annonçant André Duchesne sous la même qualité; par conséquent on trouve très-peu de Volumes avec le Titre de *d'Amboise*; & très-peu avec celui de *Duchesne*. Bayle avoit déja développé cette Anecdote Littéraire dans son Dictionnaire, (Article *François d'Amboise*) & M. David Clement emprunte une partie de ses termes; mais

ni l'un ni l'autre n'ont fait une observation qui ne devoit pas leur échapper ; c'est que dans les Exemplaires mêmes qui portent le nom de François d'Amboise, & où l'on voit sa longue Apologie d'Abælard, on ne laisse pas de trouver à la fin du Volume les notes d'André Duchesne. Ainsi le remarquons-nous sur l'Exemplaire qui appartient au Collége des Jésuites de Paris. Cette singularité feroit croire que Duchesne seul auroit eu part à l'Edition, & qu'il n'auroit mis en tête le nom de François d'Amboise, que pour lui faire honneur.

Le troisième Livre annoncé dans ce *Prospectus* est *Petrus Abanus* ou *Aponensis*. Nous l'avons vû sous ce dernier titre dans la même Bibliothèque des Jésuites, Edition de Venise 1565. C'est une espèce de Philosophe Médecin qu'on ne connoît presque

pas, quoiqu'on en ait fait beaucoup d'Editions. La notice qu'en donne le Catalogue de M. Clement est trop courte : ceci est un écueil qu'il faut éviter, aussi-bien que la trop grande multitude des citations. Un détail clair, précis, bien écrit fera plus de plaisir qu'une confusion d'Auteurs indiqués avec les titres & les pages de leurs Ouvrages. Cependant nous ne disconvenons pas qu'il faut marquer & articuler les principaux. Nous attendons ce bel Ouvrage avec une extrême impatience. *On peut souscrire à Paris chez Briasson ; à Strasbourg chez Beck & Dulsecker* : ce sont les deux seules Villes de la domination Françoise qui soient désignées par le *Prospectus*.

Biblia Sacra Carminibus Mnemonicis comprehensa ad usum studiosæ juventutis. Typis Æ. P.

le Mercier. M. DCC. XLIX. in 12. p. 32. *La ſainte Bible miſe en Vers Techniques, à l'uſage des jeunes gens, &c.* L'idée de l'Auteur Anonyme eſt de faire goûter de bonne-heure les Saints Livres à la jeuneſſe qui étudie. Les Vers Techniques qu'on lui préſente ſont d'un laconiſme extrême ; par exemple, toute l'Hiſtoire de Ruth ſe trouve indiquée dans celui-ci :

Ruth Noëmi ſequitur. . Spicas legit. Accipit
& Boos.

Tout le Cantique des Cantiques eſt annoncé de cette manière,

Quantus amantis amor ! vel amor ſic
tantus amanti !

Tout Joël eſt exprimé ainſi,

Plangite. Scindite corda. Effuſio Spiritus.
Iræ.

Six autres Prophètes n'ont également qu'un ſeul Vers.

Dans les Evangiles on s'étend

davantage ; mais pourtant brièvété partout ; c'est pour remédier en quelque sorte à l'obscurité, qu'on place au-dessus des Vers & des mots, les chiffres qui font ressouvenir des Chapitres qu'on a voulu représenter par ce méchanisme de longues & de brèves ; car il ne faut pas prendre cette Poësie pour autre chose : son mérite est de faire connoître les bonnes intentions de l'Auteur, & de pouvoir rappeller à ceux qui ont déja lû la Bible, les traits qu'ils pourroient avoir oubliés.

Si l'on fait une autre Edition il faudra supprimer quelques fautes de quantité que nous pourrions indiquer dans l'occasion.

Manière de bien nourrir & gner les Enfans nouveaux par M. Michel Berminghe Ecuyer, né à Londres, na lisé François, Conseiller, C

gien - Juré de la Feuë Très-Excellente & Très - Puissante Princesse Marie-Beatrix d'Est, Reine Mere, Douairiere de la Grande-Bretagne, Maître Chirurgien de Paris & de Londres, &c. Chez Barrois, Quai des Augustins in 4°. M. DCC. L. C'est un Mémoire sur cette importante matière. L'Auteur y condamne principalement deux abus : le premier est la coutume qui s'est introduite de ne pas tenir les Enfans nouveaux nés assez chaudement : le second est la mode si générale de confier ces enfans à des Nourrices étrangères. Notre Auteur dit sur ce second article tout ce que le zèle & la raison ont pû lui suggérer ; mais nous craignons que ses avis ne soient infructueux. On a reproché un million de fois aux meres leur insensibilité, leur aveuglement à cet égard ; on leur a déclaré que la pratique contraire seroit

pour elles un principe de santé, pour leurs enfans une sorte d'assurance de longue vie, une source de bonne éducation, de sagesse, de qualités aimables: tout cela est dit & écrit à pure perte; & le monde ira toujours *comme il va*; la raison d'un côté, la mode & l'amour propre de l'autre.

Nous trouvons ce mémoire fort judicieux: deux traits d'histoire nous ont arrêtés. On lit (*page 9.*) 1°. que, selon Diodore de Sicile, *la Nourrice de Néron aimoit le vin, & qu'en conséquence son Nourrisson fut yvrogne.* 2°. Que le même Auteur attribue la cruauté de Caligula à la pratique *qu'avoit sa Nourrice de s'enduire la mammelle de san* avant que d'allaiter son Nourrisson. Or ces deux faits, quoiq véritables peut-être, ne sont ne peuvent être racontés Diodore de Sicile, qui vê

ous Jules Cesar & quelques an-
iées seulement sous Auguste,
ans aller jusqu'au tems de Cali-
;ula ni de Néron.

Histoire Générale de Pologne. Par M. le Chevalier de Solignac, Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, 5 Tomes in 12. chez Jean-Thomas Herissant, M. DCC. L. Les aisons étroites de la France vec la Pologne méritoient ien qu'on fît connoître parmi ous ce Pays, *d'ailleurs immen- dans son étendue, singulier dans a Police, unique dans son Gouvernement, & l'un des plus fermes oulevards de la Chrétienté contre a Puissance Ottomane.* C'est à eu près le début de M. de Sognac dans sa Préface. Il joint cela des réfléxions judicieuses ır la manière d'écrire l'Histoire, t sur les recherches qu'il a fai-

tes pour rendre son Ouvrage instructif & intéressant. *Nous parlerons avec plaisir de cette belle entreprise Littéraire, & les morceaux que nous en citerons feront bien l'éloge du style de l'Auteur.*

*Dictionnaire des Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, Logogriphes, Rébus, &c. sous lesquels les plus célèbres Peintres, Graveurs & Dessinateurs ont déguisé leurs Noms. Avec les Figures Originales de ces Marques, & leurs Explications tirées de leurs Ouvrages. Traduit de l'Allemand de M. Christ, Professeur dans l'Université de Leipsic, & augmenté de plusieurs Supplémens. Par M**. de l'Académie Impériale & de la Societé Royale de Londres.* Volume in 8°. Chez Sebastien Jorry Quay des Augustins. M. DCC L.

OBSERVATIONS

'Eclipse du Soleil arrivée le 8 Janvier 750 ; de celle de Lune arrivée le 23 écembre précédent ; & d'une Aurore oréale le 3 Février. Faites à Toulon, ur le P. du Chatelard Jes. Hydrographe.

I verses hauteurs correspondantes du Soleil, prises la veille de l'Eclipse, 'autres que je pris le lendemain, me it connoître parfaitement l'état de la lule au tems de l'observation ; j'ai gard à la quantité dont elle avançoit s, & les phases suivantes donnent le s vrai. Le calcul que j'avois fait d'a-e de cette Eclipse, & le type que avois dressé pour le parallèle de lon, m'avoient donné le commen-ent, le milieu & la fin, les mêmes 1 de minutes près, que je les ai trou-nsuite par l'observation.

e bord de la Lune touche sque du Soleil à . . .	8 h.	2'	30"
n doigt éclipsé		8	30
ne petite tache dans le So-, voisine d'une beaucoup grande, est cachée par la :		17	0

Deux doigts du Soleil éclipsés	*Iden*	
Trois doigts	23	3
Le bord de la Lune touche la grosse tache	27	
Milieu de ladite tache, caché par la Lune	28	
Toute la grosse tache derriere la Lune	29	
4 doigts éclipsés	31	3
5 doigts	37	3
6 doigts	47	
7 doigts . . . . 9 h.	3′	
7 doigts & $\frac{1}{3}$ environ . . .	17	
Le disque de la Lune touche le bord d'une autre tache isolée, éloignée des deux premieres	18	
Ladite tache entièrement cachée par la Lune	19	
La première tache ci-devant, voisine de la grosse, reparoît .	24	
Milieu de la grosse tache, coupé par la Lune	25	
Toute ladite tache hors de la Lune	25	3
7 doigts	32	3
6 doigts	43	3
5 doigts	53	3
4 doigts . . . . 10 h.	0	

Une brume se répand ensuite qui couvre de tems à autre le

:il, on apperçoit la tache
ée qui avoit été cachée la
nière 16 0
.es nuages chassés par le
l-Oueſt s'accumulent, &
ıt tout eſpoir de revoir le
eil & la Lune, qui en effet
ent cachés le reſte du jour.

'ai été aidé à cette obſervation, par
P. la Roque, qui eſt Profeſſeur des
:hématiques au Séminaire Royal.

Nous avions auſſi obſervé enſemble l'E-
ſe de Lune du 23 Décembre précé-
:t; & l'horloge qui fut arrêtée par
accident imprévû, rendit nos peines
tiles. Cependant comme nous avions
orté à cette première obſervation,
même précision que nous avions fait
uite à celle du Soleil, & que la con-
ſſance des intervalles d'une phaſe à
tre, peut n'être pas inutile pour la
fection de la théorie du mouvement
la Lune, je vais rapporter ces inter-
les, tels que nous les obſervâmes;
poſant zero, ou o, au commence-
nt de l'Eclipſe. Je dois ſeulement
rtir que le commencement ne fut pas
ı de 7 h. 10 min.

*ervalles des obſervations pendant l'E-
lipſe de Lune du* 23 *Décembre* 1749.

.a Penombre commence	o	o o
Commencement de l'Eclipſe	4'	30''

cia &c. *Bibliothèque des Ecrivains de Valence &c.* 830
ART. XLV. *Traité des Fluxions* par M. Maclaurin &c. 844
ART. XLVI. *Nouvelles découvertes faites avec le Microscope &c.* 858
ART. XLVII. Jacobi Belgradi è Soc. JESU de antiquis Monumentis &c. *Seconde Lettre du P. Belgradi sur Herculane &c.* 872
ART. XLVIII. *L'Ecole du Jardin Potager &c.* 887
ART XLIX. *Oeuvres diverses de M. Le Franc.* 908
ART. L. *Nouvelles Littéraires.* 928

Errata pour Mars.

P. 623. l. 14. *Procureur*, lis. *Protecteur.*
P. 625. au bas de la page 1749. *lis.* 1750.
P. 664. l. derniere 802. *lis.* 832. Cette faute est dans le Livre dont on a fait l'Extrait.
P. 711. l. seconde, de M. le Gendre, *lis.* à M. le Gendre.
Ibid. l. 12. de Paris, *retranchez ce mot.*

Pour Avril.

P. 844. l. 6. Penezas, *lis.* Pezenas.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 28 Février 1750.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai 1750.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. L.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	14.	v.
1725.	12.	v.	1750.	6.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1750.

ARTICLE LI.

ŒUVRES DIVERSES DE Monsieur le F.... nouvelle Edition &c. seconde partie à Paris chez Chaubert Quai des Augustins près le Pont S. Michel M. DCC. L.

SI le Recueil qu'on nous présente ne contenoit que des Traductions, il seroit encore très-estimable ; il seroit beaucoup d'hon-

neur à celui qui nous le donne ; on en jugera bientôt par ce que nous avons à dire de la Traduction des XV. Dialogues de Lucien, dont ce second volume est orné.

On a écrit mille choses sur les qualités d'un véritable Traducteur, sur le dégré de *gloire* qu'il mérite, sur la reconnoissance qui lui est duë de la part du Public. Il ne faut pas répéter ici ce que tant d'autres ont observé avant nous, & infiniment mieux que nous ne pourions faire ; nous ne voulons qu'indiquer une vérité qui nous touche & que la Traduction contenuë dans le présent Ouvrage, ne fera que confirmer. C'est que le plaisir qui naît à la lecture d'une belle version, est singuliérement, & selon toute l'étenduë de ses dégrès, pour quiconque sçait lire le texte, qui le compare avec le travail du Traducteur, qui découvre les finesses,

:apports, les oppositions, les
:ultés des deux Langues pla-
vis-à-vis l'une de l'autre.
›laisir délicat échappe aux
.érateurs subalternes, qui ne
ıvent remonter aux sources.
ır esprit vuide des Anciens,
sent point ce qu'il en a couté
ɛ modernes, pour imiter les
ıutés primitives. Ils ne saisis-
t jamais la route par où le
ıie d'un Auteur passe dans les
es & sous la plume d'un ha-
: Traducteur; beaucoup moins
:inguent-ils les bornes essen-
les qui divisent toujours ces
ıx fonctions & ces deux gen-
de mérite. Ainsi quoiqu'il ar-
: ordinairement que les Tra-
teurs ayent en vuë l'utilité
e plaisir des personnes inca-
ıles de recourir au texte, il
vrai néanmoins que leur tra-
l intéresse d'une façon parti-
:ère les hommes d'étude, les
vans qui ont lû & bien lû ce

qui nous reste de l'Antiquité.

Les XV. Dialogues * qu'on nous donne ici d'après Lucien peuvent nous servir de preuve & d'exemple. Cette traduction mise en parallèle avec Lucien même, plaît infiniment : nous voulons citer quelques endroits; celui-ci d'abord, tiré du second Dialogue, lorsque Polyphème explique à Neptune son aventure & celle d'Ulysse ** . » Je sur-

* Ce sont ceux où Lucien fait converser les Divinités de la mer.

** Κατέλαβον ἐν τῷ ἄντρῳ, ἀπὸ τῆς νομῆς ἀναστρέψας, πολλούς τινας, ἐπιβουλεύοντας δηλονότι τοῖς ποιμνίοις. Ἐπὶ δὲ ἐθῆκα τῇ θύρᾳ τὸ πῶμα, (πέτρα δὲ ἐστι μοι παμμεγέθης,) καὶ τὸ πῦρ ἀνέκαυσα ἐναυσάμενος ὃ ἔφερον δένδρον, ἀπὸ τοῦ ὄρους, ἐφάνησαν ἀποκρύπτειν αὑτοὺς πειρώμενοι. Ἐγὼ δὲ συλλαβὼν αὐτῶν τινας, ὥσπερ εἰκὸς ἦν, κατέφαγον λῃστὰς ὄντας. Ἐνταῦθα ὁ πανουργότατος ἐκεῖνος, εἴτε Οὖτις, εἴτε Ὀδυσσεὺς ἦν, δίδωσί μοι πιεῖν φάρμακόν τι ἐγχέας, ἡδὺ μὲν καὶ εὔοσμον, ἐπιβουλότατον δὲ, καὶ ταραχωδέστατον. Ἅπαντα

» pris, dit-il, dans ma caverne,
» en revenant de mes paturages
» plusieurs voleurs qui s'y é-
» toient glissés pour enlever mes
» troupeaux. J'en fermai d'abord
» l'entrée avec une grosse pier-
» re, qui me sert à cet usage.
» J'allumai tout de suite un ar-
» bre que j'avois apporté de la
» montagne ; & à la lueur du
» feu, je les apperçus qui cher-
» choient à se cacher. Je me jet-
» tai d'abord sur quelques-uns
» de ces larrons, & je les man-
» geai, comme ils le méritoient.
» Cependant ce perfide, ce
» fourbe, Personne ou Ulysse,
» comme il vous plaira, ce mal-
» heureux, dis-je, me présenta un

γὰρ εὐθὺς ἐδόκει μοι περιφέρεσθαι πιόντι, καὶ τὸ σπήλαιον αὐτὰ ἀνεστρέφετο, καὶ οὐκ ἔτι ὅλως ἐκ ἐμαυτῷ ἤμην· τέλος δὲ, ἐς ὕπνον κατεσπάσθην. Ὁ δὲ, ἀποξύσας τὸν μοχλὸν, καὶ πυρώσας γε. ἐτύφλωσέ με καθεύδοντα καὶ ἀπ᾽ ἐκείνου τυφλός εἰμί σοι, ὦ Πόσειδον.

» breuvage d'un goût & d'un par» fum délicieux, mais tout pro» pre à seconder son abomina» ble dessein, par l'effet qu'il » produisit sur mes sens. Car à » peine eus-je avalé quelques » coups de cette liqueur traî» tresse, que tout sembla se » mouvoir autour de moi; ma » caverne elle-même tournoit: » je ne me connoissois plus, mes » forces s'évanouirent, je m'en» dormis. Le Brigand profita de » mon sommeil; il m'enfonça » dans l'œil un pieu embrasé, » qu'il avoit aiguisé par le bout. » Depuis ce moment, ô Nep» tune, mon mal est sans remè» de: votre fils est privé de la » clarté du Soleil. «

Pour estimer cette Traduction tout ce qu'elle vaut, qu'on la compare d'abord avec le Grec, & ensuite avec celle de M. d'Ablancourt qui a toujours passé pour un de nos plus estimables

Traducteurs. Celui-ci dit: » Com-
» me je ramenois le ſoir mon trou-
» peau, je trouvai des voleurs
» dans ma caverne, & j'en fer-
» mai l'entrée avec une roche;
» puis en appercevant quelques-
» uns à la lueur du feu, qui ſe
» cachoient, je les dévorai; car
» des voleurs ne méritoient pas
» un plus favorable traitement.
» Alors ce fourbe me donna d'u-
» ne liqueur traîtreſſe, dont je
» n'eus pas plutôt bû qu'il me
» ſembla que ma grotte tournoit
» c'en-deſſus-deſſous; & dans
» cet étourdiſſement le perfide
» prenant ſon tems, me créva
» l'œil avec un bâton brûlé par
» le bout. «

On voit clairement que la Traduction de M. le F. l'emporte de beaucoup ſur cette derniè- : car d'Ablancourt ne fait pour nſi dire qu'abréger ſon Au- ır. Il ſupprime 1°. le deſſein Polyphème ſoupçonne dans

Ulysse & dans ses gens, de vouloir enlever ses troupeaux. 2°. la manière & la matière dont ce Cyclope allume son feu dans la caverne. 3°. les deux dénominations du Roi d'Ithaque, *Personne* & *Ulysse*. 4°. le sommeil qui s'empare de Polyphème. 5°. la plainte que fait ce fils de Neptune du traitement qu'il a reçu. Nous ne parlons point de quelques autres omissions moins considérables. M. le F. au contraire représente tout le texte, & cette fidélité ne nuit point à la beauté de son discours. C'est à peu près la même chose dans tous ces XV Dialogues. D'Ablancourt lui ressemble aussi peu, qu'un simple faiseur d'Abregés est différent d'un Traducteur exact.

Qu'on lise encore le morceau du VIII. Dialogue, où un Dauphin raconte à Neptune l'histoire d'Arion, qui se jetta à la mer & qui fut porté par ce Dauphin,

jusqu'au Promontoire de Tænare. M. d'Ablancourt supprime 3 ou 4 des principales circonstances de cette jolie narration; & notre Auteur les conserve scrupuleusement; il a aussi l'avantage de saisir le sens partout, au lieu que d'Ablancourt l'altére en plusieurs endroits, que nous citerions bien s'il étoit nécessaire. C'est surtout une idée singulière, de dire qu'Arion se lança *dans la Mer avec cè qu'il avoit de meilleur.* Il n'est question ici que des beaux habits de ce Musicien, de sa *longue robe*, de ses *vêtements de cérémonie*, ainsi que traduit bien M. le F... On croiroit, à la lecture de d'Ablancourt, qu'Arion se chargea de son or & de son argent: ce qui n'est point, puisque les Matelots ne l'obligerent à se précipiter dans les flots, que pour jouir ensuite de son trésor.

Il y a aussi du plaisir à voir

nous en avons rendu comp
mois de Novembre dernier
n'insisterons plus sur les g
traits qu'il renferme ; nou
vons dire seulement qu'il
dans ce sujet & dans la ma
dont il est executé, qu
chose d'attrayant qui carac
les discussions littéraires d
tre Auteur. Il a le talent d
ler sciences, étude, lan
presque autant qu'on faiso
XVI. siècle, sans toutefo
nuyer personne, sans
appercevoir la moindre tra
pédantisme. En ceci nous c
faire un éloge vrai, & qu
peu de Littérateurs mériter
frivole d'une part, & le t
Docteur, de l'autre, son
écueils très-difficiles à év

On a dans ce même V
quelques autres Discours A
miques, & plusieurs Lett
des sujets de Littérature :
distinguons les trois suivan

1°. Celle que l'Auteur écrivit le premier de Juin 1738 à M. l'Abbé Des F. sur le *Pervigilium Veneris.* Il y dit son sentiment sur les qualités de ce Poëme, sur les corrections qu'y ont voulu faire le P. Sanadon & M. le Président Bouhier, sur les imitations serviles qu'on y remarque, d'un morceau des Géorgiques &c. Le résultat est que notre Auteur estime peu cette piéce louée outre mesure par quelques Erudits. En rapprochant l'endroit imité ou copié de Virgile, il se laisse entraîner à le traduire en très-beaux vers; c'est un présent qui vaut mieux que tout le *Pervirgilium*, avec les longs Commentaires dont il a été honoré. Voici le commencement de cette belle Poësie tant Latine que Françoise.

Vere tument terræ & genitalia semina
poscunt,

Tum pater omnipotens fæcundis imbribus æther,
Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus &c.

Georg. l. 2.

C'est l'aimable Printems dont l'heureuse influence
Des corps inanimés échauffe la substance.
C'est alors que le Ciel répand tous ses trésors,
Ses eaux perçent la terre, humectent ses ressorts,
Et ranimant les fruits dont la séve est tarie,
Pénétrent chaque germe & lui donnent la vie &c.

2°. Une Lettre du 22 de Juin 1739, a pour objet de montrer que la versification est nécessaire au Poëme Epique: cette proposition est appuyée de l'exemple des Anciens, & d'une preuve de sentiment

dont le goût de chacun peut être Juge. On ſent que *les vers ajoutent plus de force & plus d'intérêt à la narration, qu'ils expriment les penſées d'une façon plus énergique & plus ſententieuſe, qu'ils donnent plus de ſaillie aux caractères, plus de vivacité aux images, qu'ils ſont enfin le coloris du Poëme.* Il faut lire cette Lettre très-courte & très-inſtructive dans ſa briéveté.

La troiſième que nous voulons indiquer, eſt datée du 25 Octobre 1745, & adreſſée à M. Mairault ſur ſa traduction des Eclogues de Calpurnius & de Némeſien. Rien de mieux ordonné que cette Lettre, ſoit pour les éloges que M. le F. y donne à l'Auteur de la Traduction, ſoit pour les critiques qu'il y répand. On y trouve auſſi des notions juſtes ſur les Théâtres des Anciens & ſur les galleries d'où l'on voyoit le ſpectacle.

L'érudition est toujours ici ménagée avec goût, & distribuée pourtant sans respect humain.

Ce Volume & tout l'Ouvrage est terminé par une Lettre Latine à l'Académie de Cortone dont M. le F. est Membre : nous nous souvenons d'en avoir parlé il y a près de cinq ans dans ces Mémoires. L'Académicien y paye à ses Confrères son tribut de Littérature, en leur faisant connoître quelques antiquités de Cahors. Il déplore en même-tems le peu de soin qu'on prend de les conserver, ou plutôt les combats que leur livre l'ignorance, la cupidité, la barbarie

Dans une petite Lettre Françoise qui précède cette Lettre Latine, Rousseau félicite notre Auteur de ses succès Poëtiques, surtout d'avoir sçu mettre en beaux vers le Pseaume CXXXVI. Il lui applique à ce sujet un mot que M de la Fare lui disoit quelquefoi

à lui Rousseau) : *Allez, Dieu vous bénira, car vous faites bien les vers* : ce qui sans doute ne faisoit allusion qu'aux Odes sacrées de ce Poëte, qui oublia trop souvent cette manière de plaire à Dieu & de s'attirer ses bénédictions.

ARTICLE LII.

FR. THOMÆ MARIÆ MAMACHII Ord. Prædic. Theologi Casanatensis Originum & Antiquitatum Christianarum Libri XX. Tom. I. 4°. pag. 498. Origines & Antiquités du Christianisme par le P. Thomas Marie Mamachi de l'Ordre des FF. Précheurs &c. à Rome chez les Palearini M. DCC. XLIX.

TOus ceux qui écrivent l'Histoire de l'Eglise traitent des Origines & des Antiquités du

Christianisme ; mais leur métho-
de est de n'indiquer ces objets
qu'à mesure qu'ils se rencontrent
dans l'ordre des tems & des évé-
nemens. Les notices qu'on don-
ne à cet égard sont passagères en
quelque sorte, ou comme acces-
soires au plan principal d'un His-
torien. On fait remarquer les an-
ciens usages de la Religion, de
la même manière à peu près
qu'on place des réflexions criti-
ques ou morales ; ce sont des
morceaux détachés, des orne-
mens qui n'ont point de rapports
suivis les uns avec les autres.

D'habiles gens ont pensé qu'il
étoit à propos de prendre la mê-
me matière plus en grand ; c'est-
à-dire de former un corps d'ou-
vrage sur *les origines & les anti-
quités Chrétiennes* : projet imagi-
né en divers tems, & exécuté
avec plus ou moins de succès
par divers Auteurs, tant Catho-
liques que Protestants. Ces der-

iers ſurtout ont ſouvent travaillé en ce genre : & l'on diſtingue avec raiſon le Docteur Joſeph Bingham qui publia ſon Ouvrage en 1708. Il eſt écrit en Anglois, & il a été traduit depuis en Latin. Ce ſont deux in 4°. mais en comparaiſon du Livre que nous annonçons aujourd'hui, on ne peut regarder celui de l'Anglois que comme un abrégé.

Le R. P. Mamachi de l'ordre des FF. Précheurs déja célébre par quatre Lettres pleines d'érudition ſur *les tems de S. Athanaſe*, nous promet ici XX livres dont il ne donne encore que les deux premiers dans ce volume : tout l'ouvrage comprendra XII. tomes ſemblables à celui-ci, & l'on voit par le détail que nous indiquons en marge * quelle eſt l'étenduë de ce projet.

* Le premier livre traitera des noms

Ce premier volume nous fournira deux Extraits dont chacun pourroit être fort long, si nous insistions sur tous les points considérables, mais il faudra souvent ne montrer que les premiers traits d'une doctrine partout abondante & profonde. Il est question d'abord des noms qu'ont porté les Chrétiens de la

qu'ont pris les premiers Chrétiens & de ceux que les Payens leur ont donné; le second, de l'origine & de la propagation du Christianisme; le troisième, des mœurs des premiers Fidéles; le quatrième, de la Hiérarchie Ecclésiastique; le cinquième, des lieux destinés au culte divin; le sixième, des vases sacrés; le septième, des vêtemens Ecclésiastiques; le huitième, des images & des autres ornemens des Eglises; le neuvième, des orgues & des cloches; le dixième, des assemblées des Fidèles; le onzième, des Fêtes; le douzième, des Catéchumènes; les VII Livres suivants des sept Sacremens de l'Eglise; le XX & dernier, des Cimetières, des sépultures &c.

primitive

primitive Eglise ; & à cet égard il se trouve comme deux parties; car il y a des noms honorables & vraiment significatifs qui ont été donnés à ces anciens Fidèles ; & il y en a d'autres qui ne dénotent que la haine des Payens, dont l'attention se porta pendant longtems à rendre méprisables les serviteurs de J. C. par des dénominations injurieuses. Le P. Mamachi s'attache à ces deux objets, & il avoue qu'en ceci il se conforme à l'idée de Joseph Bingham, qui raisonne aussi sur ces deux sortes de noms. Mais notre Auteur est bien plus détaillé & plus instructif que l'Anglois, & il ajoute à cette énumération de noms un Chapitre entier, pour examiner les raisons qui firent inventer aux Gentils tant de calomnies contre les Chrétiens. Quelques développemens de notre part vont faire connoître le travail de ce R. P.

Dominicain : qu'on imagine que nous travaillons quelques momens avec lui, & que nous remontons même quelquefois jusqu'à ses sources, pour avoir occasion de reconnoître & de préconiser son érudition.

Nous suivons d'abord les noms honorables & dignes de la sainte vie de nos ancêtres dans la foi. On les appella *Disciples*, *Fidèles*, *Elus*, *Saints* &c. & l'on a des exemples de tous ces noms dans les Ecritures & dans les anciens Peres de l'Eglise. Notre Auteur cite ou indique constamment les textes au bas des pages: ce qui présente partout un grand front de doctrine, & garantit la vérité des propositions ; car le P. Mamachi ne se contente pas de citer. Sur chaque point, c'est-à-dire ici sur chaque nom, il forme un résultat des témoignages rassemblés en foule. Par exemple, après avoir dit que les

premiers Chrétiens portoient le nom de *Disciples*, il ajoute : *rien de plus raisonnable, puisqu'outre la doctrine de J. C. qu'ils avoient embrassée, ils tâchoient de conformer toute leur conduite aux préceptes de ce divin Maître ;* & il fonde ceci sur l'autorité de S. Jean Chrysostome, qui dit que les premiers Chrétiens *s'appelloient tous Disciples à cause de leur grande vertu :* le passage de ce saint Pere est à la marge ; mais nous remarquons à ce sujet qu'il est quelquefois désavantageux de n'avoir qu'un petit espace pour représenter les sentimens des anciens; car il arrive delà qu'on est contraint de les abréger, & de ne les rendre qu'imparfaitement. Dans le cas présent, S. Chrysostome développe d'une maniere très-remarquable la dénomination de *Disciples* qui étoit affectée aux fidèles de la primitive Eglise ; selon lui on les ap-

pelloit ainsi, quoiqu'ils ne fussent pas du nombre des XII. qui avoient principalement & par excellence le nom de *disciples* ; & la raison qu'en donne ce Pere, toujours admirable dans ses explications de l'Ecriture, c'est que la grande vertu de tous les Chrétiens les faisoit reconnoître sans peine pour de vrais disciples de J. C.

S. Epiphane dit que les Chrétiens des premiers tems furent appellés *Jesséens*, soit à cause de Jessé pere de David, soit en considération de JESUS, dont le nom signifie la même chose que *Médecin* & *Sauveur*. Surquoi notre sçavant P. Dominicain déclare 1°. qu'il ne croit pas que jama[is] le nom de *Jesséens* ait été don[né] aux fidéles, & il tâche de [le] prouver par des raisons qui [pa]roissent plausibles ; quoiqu'il [soit] à propos pourtant de ne p[as] oublier que S. Epiphane [...]

en cet endroit avec toute ſorte d'affirmation, diſant même que la *choſe eſt certaine.* En ſecond lieu, notre Auteur critique modeſtement ce S. Pere à cauſe de l'Etymologie qu'il paroît donner au nom de JESUS, le prenant pour le mot qui ſignifie en grec *Médecin* & Auteur de toute *guériſon.* Enfin il fait auſſi une petite note ſur le P. Petau qui a eu la complaiſance, ou plutôt l'attention de donner un ſens favorable à cet endroit de S. Epiphane : il vaut mieux, dit le P. Mamachi, avouer que ce S. Docteur s'eſt trompé quelquefois, que de le juſtifier, en *confondant tout, en donnant à tout une interprétation forcée.* Si le P. Petau n'étoit qu'un grand homme, nous ne demanderions pour lui que les égards d'une critique honnête & pleine de politeſſe, mais dans la controverſe dont il eſt ici queſtion, on nous permettra de repréſen-

ter que ce Docte personnage défend S. Epiphane d'une manière assez naturelle. Il est bien vrai que le mot JESUS est Hébreu & qu'il signifie dans cette Langue *Sauveur*. S. Épiphane le reconnoît lui-même ; mais cela n'a pas du empêcher ce Pere d'ajouter que le même terme signifie aussi *Médecin*. Car, dit fort bien le P. Petau, par rapport à J. C. *sauver* & *guérir* est bien la même chose * ; & à cette occasion il produit un beau passage de S. Cyrille de Jerusalem qui marque comme S. Epiphane, que JESUS signifie *Sauveur* & *Médecin*. Ces

* σώζειν in corporis animique morbis idem est ac θεραπεύειν & ἰᾶσασθαι ..... Jesum qui propriè Salvator est, medicum ac curatorem interpretari licet. *Ipse enim salvum faciet populum à peccatis eorum*, ait Angelus Luc. 2. Quod quemadmodum præstiterit, declarat Petrus Act. X. *qui pertransiit benefaciendo, & liberando omnes oppressos à diabolo.*

ont donc pas ignoré la
: étymologie du mot
mais ils ont été bien
observer que ce terme
ote en Hébreu *celui qui*
pproche aussi du mot
ii signifie *celui qui gué-*
la raison qui leur a fait
observation, c'est que
l'autre de ces qualités,
: *guérir*, se trouvent ex-
ent réunies dans l'Hom-
notre Rédempteur. Il
n'en examinant de près
i qui se trouve plus au
ıs les Notes du P. Pe-
peut croire qu'il n'a pas
S. Epiphane *en confon-*
, *en donnant à tout une*
ıtion forcée.
emiers Chrétiens ont-ils
llés *Thérapeutes*, & ce

& ἰάσασθαι, ou ἰήσασθαι : voi-
mots que ces SS. DD. ont

que Philon rapporte des Thérapeutes convient-il aux 1ers. Chrétiens ? C'est la matiére d'un démêlé qui a occupé bien des Sçavans ; en particulier le P. Maufaucon Benédictin & M. le Président Bouhier. Il seroit difficile de dire quelque chose de neuf sur la même question ; on ne doit plus, ce semble, que se décider & prendre son parti d'après les raisons produites de part & d'autre. Le P. Mamachi ne croit pas que les 1ers. Fidéles ayent jamais été du nombre des Thérapeutes, & il répond à toutes les difficultés qu'on peut faire contre son sentiment. La plus grande est tirée de l'autorité d'Eusebe, de Saint Jérôme & de quelques anciens PP. qui ont pensé que les *Thérapeutes* de Philon eurent tous les caractéres qui distinguoient les 1ers. Chrétiens. En ceci, dit le P. Mamachi, ces PP. quoique respectables par tant d'autres endroits, paroissent s'être trompés.

Il faut voir, dans le détail de ce paragraphe, comment on le prouve. C'est un des endroits où notre Auteur montre avec plus d'éclat son érudition, & les efforts de sa critique.

Bien des autorités prouvent que les premiers Fidèles furent appellés *Pisciculi*, petits Poissons, pour faire allusion aux saintes Eaux du Baptême, dans lesquelles ils avoient été régénérés; & d'ailleurs le mot Grec qui signifie *poisson* indique par ses cinq lettres, supposées Initiales, *JESUS Christus Dei Filius Salvator.* * Ceci fait naître sous la plume de notre Auteur une agréable discussion, surtout à cause des Monuments, Vases, Tombeaux, Inscriptions, Anneaux, qu'il produit en témoi-

* ΙΧΘΥΣ. Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ Υἱὸς, Σωτήρ.

gnage de ce nom (*Pisciculi*) donné aux Chrétiens des premiers siècles. Par exemple saint Clement d'Alexandrie, ainsi que le remarque le P. Mamachi, dit dans son Pédagogue, *que vos cachets soient un Poisson &c.* Cependant nous ajoutons sur ce Texte, que le S. Docteur ne restraint pas l'empreinte des cachets à la figure du Poisson ; il permet aussi celles de *la Colombe*, d'un *Vaisseau*, d'une *Lyre*, d'une *Anchre*. Il condamne les représentations d'Idoles, d'instruments de guerre, de vases de table &c. Toutes ces Antiquités Ecclésiastiques mériteroient des observations de notre part, mais il faut suivre l'Ouvrage de notre Auteur.

Une infinité d'autres noms ont été donnés à nos ancêtres dans la Foi : on les appelloit *Théophores*, *Christophores*, *Pneumatophores*, *Colombes*, *petits Agneaux*, *petits*

fans, *vrais Israëlites*, *Catho-*
tes, *Ecclésiastiques*, *Dogma-*
tes, *&c.* Toutes ces dénomi-
ions, (& nous en omettons
ucoup d'autres,) sont discu-
s & prouvées par le P. Mama-
; après quoi, il consacre un
ragraphe entier à l'examen de
te question: sçavoir, quels
ient les Chrétiens qu'on nom-
it *Hellenistes*. Il y a sur ce
int trois sentimens. Les uns
nsent que c'étoient des Gentils
nvertis au Christianisme; d'au-
s disent que l'on doit entendre
r ce nom, les Juifs établis hors
la Palestine, & accoutumés à
rler la Langue Grecque : en-
quelques Auteurs, parmi les-
els il faut compter le P. Mama-
i, croyent qu'en certaines oc-
sions, surtout dans la circons-
nce qu'indique le sixiéme Cha-
re des Actes des Apôtres, les
llenistes étoient des Prosely-

tes * qui avoient paſſé du Judaïſme à la Foi de J. C. On peut bien imaginer que ce dernier ſentiment eſt ici revêtu de preuves, & que les autres opinions ſont réfutées. Nous avons quelque regret à la ſeconde qui, dans l'endroit cité des Actes, ne reconnoît point d'autres Helleniſtes que les Juifs élevés parmi les Grecs : c'eſt évidemment celle de S. Jean Chryſoſtome, de qui Richard Simon l'a empruntée. Mais notre Auteur croit que, dans ce ſixiéme chapitre, S. Luc oppoſe tellement les Helleniſtes aux Hébreux, que les premiers doivent être conſidérés comme des étrangers par rapport à la Nation Judaïque. Il paroît d'ailleurs certain que ce ne ſont point

* Notre Auteur ne nie point qu'én d'autres rencontres les Helleniſtes n'ayent pu être de ſimples Gentils devenus Chrétiens.

des Gentils ou des Grecs convertis à la Foi, puisque le Centurion Corneille, dont il n'est parlé qu'au X. chap. des Actes, doit être regardé comme le premier des Gentils qui ait embrassé le Christianisme. Reste donc que ces Hellenistes soient des Prosélytes qu'on appelle ici de *justice*, pour les distinguer des Prosélytes de *la porte*, qui n'avoient que de très-petits rapports à la Synagogue. On doit trouver tout ceci bien sçavant & bien sérieux pour la multitude de nos Lecteurs. Ce n'est pourtant encore que la moindre partie de ce qu'il faudroit dire pour traiter, comme il seroit convenable, ces points importans de Critique. Nous allons être courts sur les noms odieux que les Payens prodiguerent aux premiers Fidèles.

Qu'on se represente tout ce que la calomnie & la fureur peuvent inventer de plus atroce.

Nos Ancêtres dans la Religion de J. C. furent appellés par les Idolâtres leurs ennemis, Athées, Magiciens, Malfaiteurs, Imposteurs, Sophistes, Séducteurs, Superstitieux, Barbares, Démons, Désespérés, Rustiques, Ignorants, Misérables, Factieux, Ténébreux, Impies, Sacriléges, Galiléens, Nazaréens, &c. Il y a peut-être encore plus de trente autres injures dont notre Auteur donne les explications & les preuves. Dans toute cette détestable Nomenclature, nous remarquons deux mots dont Joseph Bingham ni bien d'autres n'avoient point parlé. 1°. Notre Auteur, fondé sur l'opinion d'un Ecrivain *très-docte*, (Jean Lami,) dit que les Chrétiens furent nommés dans les premiers tems, & sous l'Empire de Domitien, *Cerdones*, gens de la lie du peuple, qui gagnent leur vie à des métiers bas & méchaniques.

La preuve est tirée de ce Vers de uvenal (Sat. IV. Verf. 158.)

ed periit postquam Cerdonibus esse timendus
cœperat.

Comme si les Chrétiens avoient rétendu & publié dans le mone, que Domitien étoit mort en unition des supplices qu'il leur voit fait souffrir injustement. Or ceci est sans doute une explication neuve & totalement nconnuë aux Commentateurs e Juvenal. Ils n'ont vu dans ces *Cerdones* dont parle le Poëte, ue les gens du bas étage qui ttenterent à la vie de Domiien, lorsqu'il eut entrepris de s traiter comme il avoit traité s Sénateurs & les Grands. Iais quelle que soit la valeur e cette interprétation singuliè, on est bien-aise de la trouer ici, & il arrivera peut-être u'elle deviendra dominante par-

mi les gens de Lettres qui lisent Juvenal.

L'autre mot que nous voulons remarquer est celui de *Christempori* (Marchands de Christ) injure que les Payens, au rapport de S. Chrysostome, avoient inventée contre les Fidèles: mais sous quel prétexte s'étoit-elle répanduë parmi les ennemis de la Religion? C'est peut-être, dit le P. Mamachi, parce que les Chrétiens se portoient pour avoir embrassé la foi dans le dessein d'acquérir par là les les richesses du Ciel. Cette réponse est raisonnable, elle ne paroît pourtant pas appuyée du texte de S. Chrysostome. Ce S. Docteur, expliquant la premiere Epître aux Thessaloniciens, exhorte les Fidéles qui pouvoient travailler, à le faire, & à ne point mendier, parce que leur mendicité étoit cause que les Payens appelloient les

Chrétiens *Négocians* ou *Trafiquants de J. C.* Tel eſt le ſens de ce Pere qui ſemble faire entendre que la vie errante & vagabonde de quelques Chrétiens Mendians ſervoit de prétexte aux Gentils pour donner le nom de *Chriſtempori* à tous les Fidèles.

Le 3^{e}. Chapitre de ce 1er. livre eſt, comme nous avons dit, deſtiné par l'Auteur à rechercher les cauſes, diſons plûtôt les occaſions de tant de calomnies publiées autrefois contre les Fidèles des 1ers. ſiècles. On conçoit que le P. Mamachi trouve tout ſon fond de doctrine & d'expoſition dans les Dogmes & les Pratiques du Chriſtianiſme; car c'étoit de ces ſources, quoique très-pures en elles-mêmes, que les Idolâtres tiroient leurs accuſations injuſtes. Les SS. PP. paroiſſent tous ici; & les plus anciens ſont ceux qui y figurent davan-

tage, parce qu'ils eurent toujours en main les armes de la vérité & de la justice contre ces reproches indignes, répétés mille fois, toujours réfutés, & renaissants à mesure que les Princes & les Grands paroissoient y donner plus d'attention.

Les passages, les textes, le Grec, le Latin, les usages antiques, les explications sçavantes; tout l'appareil en un mot de l'Érudition est montré constamment & sans épargne jusqu'à la fin de ce Chapitre. Nous y avons vérifié la plûpart des citations, surtout celles du grand ouvrage d'Origène contre Celse. Il faut convenir que notre Auteur manie toute cette Doctrine avec une aisance non commune; nous l'en félicitons & ce ne sera pas la dernière fois, puisque nous avons encore la moitié de ce Volume à présenter au Public. *Ce sera pour un autre Article de nos Mémoires.*

'ICLE LIII.

!E DES REVOLU-
de Gènes, Tome premier.
, Quai des Augustins
Pont S. Michel, chez
's, à l'Occasion; Ro-
la Reine des Reines.
i 12. p. 384.

ire des Révolutions de
ne pouvoit paroître
jonctures plus favora-
e l'Europe est encore
ration de ce que cet-
ique vient de faire,
erver sa liberté. Une
: animée de l'amour
ie & soutenue de la
& de la valeur de
a résisté à tous les ef-
uissances qui avoit en-
'opprimer. On s'inté-
ellement pour des Ci-
ntrépides, & il n'y a
ui n'apprenne volon-
s'est passé de plus mé-

morable dans le cours des siécles, chez une nation devenue encore plus célébre que jamais par ce dernier événement.

La première fois qu'il est parlé de Gènes dans l'Histoire, c'est pour nous apprendre que cette Ville fut ruinée par Magon Général Carthaginois, qui la conquit sur les Romains 205 ans avant J. C. Les Romains qui connoissoient l'importance de sa situation la rétablirent peu après Les Génois furent soumis à leu domination jusqu'à l'irruptio des Goths. Mais ceux-ci ayan été chassés d'Italie, Gènes re tourna sous la domination de se anciens Maîtres, à qui elle fu enlevée par les Lombards,& dé truite entiérement vers l'an 638 Charlemagne qui contraignit ce barbares d'abandonner l'Italie assujettit cette Ville,& la donn à Pepin son fils aîné, pour êtı comprise dans le partage de « *Prince*.

Les Génois par l'ordre de Pepin armerent une flotte pour chasser de l'Isle de Corse les Sarazins qui s'en étoient emparés depuis leur établissement en Espagne; mais cette Isle fut ensuite l'occasion d'une division bien funeste entre Gènes & Pise.

Les Génois commencerent pendant les Croisades à tenir un rang considérable parmi les Etats de l'Europe. Ils rendirent de si grands services aux Croisés, que Baudouin I. par une reconnoissance bien singulière de la part d'un Souverain, leur accorda la propriété du tiers de quelques-unes des Villes conquises, & un *quartier* dans quelques autres. La République conserve précieusement dans ses archives un titre si honorable. On sera moins surpris de la libéralité de Baudoin, si l'on considére qu'il sortit de Gènes pendant l'espace de treize

traiter avec l'Empereur, ils fortifierent d'une nouvelle enceinte leur Ville, & les travaux furent poussés avec tant de vigueur, sans discontinuer un seul moment, les habitans se relevant les uns les autres, que l'ouvrage d'une année fut achevé en huit jours. La République députa alors huit Citoyens des plus considérables vers l'Empereur, à qui ils représenterent si bien la stérilité de leur Territoire, les services qu'ils rendoient en nétoyant la mer méditerranée des Pirates Sarrasins, & les grandes dépenses qu'ils étoient obligés de faire pour armer leurs vaisseaux, que ce Prince leur accorda sa protection, les exemta de tout tribut, se contentant des deniers Royaux que les Génois eux-mêmes jugeroient lui être dûs, & du serment de fidélité qui lui seroit prêté par la Ville.

Un

Un autre Traité que la République conclut en 1162 avec le même Empereur, montre en quelle considération elle étoit auprès de ce Prince, qui pour l'engager à le seconder dans la conquête de la Sicile, lui donna en Fief toute la Côte, depuis Monaco jusqu'à Porto-Venere, & lui céda encore tous ses droits & prétentions sur la ville de Syracuse.

Il survint cette même année un nouveau sujet de brouillerie entre les Génois & les Pisans, à l'occasion de l'Isle de Sardaigne. Ces deux peuples se firent la guerre avec acharnement. On n'y observa pas assez ces loix militaires, qui doivent être respectées par toutes les Nations. On ne pensoit qu'à ravager & qu'à détruire.

Un malheur encore plus funeste à Gènes, ce fut la division qu'elle vit éclore en son

sein entre les *Avocati* & les *Castelli* : Deux familles très-accréditées & très-puissantes. Il se livroit des combats ; il se faisoit des especes de siéges, & tout le sang de l'Etat eût été bientôt épuisé, si l'on ne se fût hâté de remédier à ce désordre. Il fut résolu dans le Conseil, que les Chefs des deux partis (il y en avoit trois de chaque côté) se battroient les uns contre les autres, & termineroient entre eux par les armes une querelle, que ni l'amour de la Patrie, ni toutes les autres considérations n'avoient pû faire cesser.

L'appareil du spectacle fut singulier. On choisit une salle de l'Archevêché. L'Archevêque, *également vénérable par son âge & sa sainteté*, étoit placé au milieu des Consuls, rangés à sa droite & à sa gauche ; le Clergé en habit de cérémonie avec ses Croix & ses Bannières avoit ap-

porté les Reliques de S. Jean-Baptiste, & occupoit l'entrée de la salle. Les Champions ayant été introduits, le Prélat, avant qu'on eût donné le signal du combat, les harangua avec une éloquence paternelle, & soute-nue de toute l'autorité que la Religion donne à un digne Suc-cesseur des Apôtres. Ses paroles furent si persuasives qu'on s'em-brassa de part & d'autre, avec toutes les marques d'une récon-ciliation sincère.

Il vint en pensée à ceux qui avoient plus de zéle pour la Pa-trie, que les divisions intestines étoient toujours excitées par l'am-bition de quelques familles qui aspiroient aux premieres places, qu'on pourroit maintenir le calme, si l'on mettoit à la tête du Con-seil un Etranger : ce qui fut exé-cuté. Gènes qui avoit été gou-vernée jusques là par des Comtes & par des Consuls, fut gouver-

née par un Podestat; ce reméde ne fut pas absolument inutile, mais il ne fut pas assez efficace contre une maladie plus incurable qu'aucune autre : aussi cette forme de gouvernement ne dura pas toujours.

Toutes les disgraces que Gènes avoit essuyées, ne sont pas comparables à la perte qu'elle fit en 1241. On arma, à la sollicitation du Pape Gregoire IX. une flotte de soixante voiles, pour transporter les Légats & les Prélats, qui devoient se trouver au Concile convoqué à Rome : car Frédéric II. avoit fermé tous les passages par terre. Tous les bâtimens étoient embarassés d'Ecclésiastiques & de leurs équipages. L'Empereur avec le secours des Pisans avoit assemblé une armée navale bien supérieure, & où il n'y avoit rien qui empêchât ni de manœuvrer ni de combattre. L'Amiral Génois ne se rendit pas

anees des Légats qui le
nt de prendre une autre
our éviter la rencontre
ıemis. Il ne daigna pas
ıttendre huit nouvelles
ʇui venoient le joindre.
ſon naturel impétueux, il
ı de faire voile, & il dé-
bientôt la flotte de l'Em-
La bataille fut ſanglante
e aux Génois, dont tous
ꝫaux furent pris ou cou-
nd ; il n'y eût que cinq
ʇui échaperent au vain-
.es Légats & les Prélats
ɔnduits à l'Empereur qui
·ma en des priſons où la
moururent de miſère &
·in. L'affliction du Pape
ꝫ nouvelle de cet événe-
: telle qu'il n'y ſurvêcut
tems.
ı'imagine pas aiſément
ıt la conſternation de
près une perte qui ſem-
ꝫparable : mais le cou-

rage de ces braves Républiquains ne fut point abattu. Tout dans l'Etat devint Ouvrier & Matelot, & l'on compta bientôt dans le Port cinquante & une Galères prêtes à tenir la mer. Ce trait feroit un ornement, même dans l'Histoire Romaine. La victoire fut très-infructueuse aux vainqueurs. La flotte de l'Empereur parut devant Gènes, & peu après elle se retira. Dès le lendemain le Podestat sortit du Port pour la poursuivre ; & il n'en étoit pas loin, lorsque l'Amiral de la flotte Impériale qui avoit mouillé à Noli, fit couper les cables & força tellement de voile, qu'il ne fut pas possible de le joindre.

On commença environ l'an 1244 à désigner les partisans du Pape & ceux de l'Empereur par les noms de Guelfes & de Gibelins. C'étoit auparavant les *Rampini* & les *Mascarati*. La mort de

Frédéric II. arrivée en 1251, lélivra la République d'un en-iemi bien dangereux.

Une querelle particuliere en-re un Vénitien & un Génois, ous deux de la lie du peuple, occasionna une rude guerre en-re les deux nations, dont chacu-ie possedoit un tiers de la Ville l'Acre, où elle faisoit librement on commerce. Ce fut là que commença le désordre qu'on voulut d'abord terminer à l'amia-ble, mais on n'y réussit pas.

Les Génois furent battus par la flotte Vénitienne bien nférieure à celle de Gènes, lont les Chefs furent dépo-és & condamnés à des amen-les. Simon Grillo, substitué à eur place, enleva un riche con-voi, & rentra dans le Port avec un immense butin & avec en-core plus de gloire. Quelques redoutables que fussent les Vé-nitiens, tous leurs efforts n'é-

toient pas tant à craindre que les jalousies & les haines de quelques familles particulières. Les Républiques de Rome & de Carthage, les Républiques Grecques ont péri par les dissensions de leurs Citoyens. Gènes a souvent été menacée d'une pareille chûte. Les Spinola & les Doria s'étoient mis à la tête des Gibelins ; les Grimaldi & les Fiesques à la tête des Guelfes, deux Factions qui cherchoient l'occasion de se détruire mutuellement.

Spinola, la nuit du 2 Octobre de l'an 1265 crut qu'il étoit tems d'éclater. Il sortit de sa maison accompagné de son frere & suivi d'une nombreuse troupe de bandits. Il marcha droit au Palais dont il s'empara, & il se saisit aussi de la personne du Podestat & de toute sa famille. Cette première entreprise eut peu de succès. Spinola s'apperçut dès le lendemain qu'il

pas assez en force pour
er son dessein, & il se con-
le justifier le mieux qu'il
démarches devant le peu-
forma ensuite à loisir
Iubert Doria un nouveau
Ils assurerent le Peuple,
rouloient établir un Gou-
ıent populaire, pour remé-
outes les misères dont on se
›it si justement. Cette pré-
ı prise, ils vinrent à bout
ıire nommer *Capitaines de*
té Génoise. Ce n'en étoit
ez pour contenter le Peu-
ıe ce nouveau titre ne dé-
pas de l'oppression où il
›it. On inventa, pour le
re, le nom d'*Abbé du Peu-*
.t on décora un homme de
ıaissance : tous les hon-
lui furent prodigués : Pa-

ne part à l'autorité, moins qu'un Abbé Commendataire n'en a sur les Moines de son bénéfice.

On devine aisément que l'érection d'une Magistrature inutile, puisqu'elle étoit sans autorité, & qu'elle ne pouvoit procurer aucun avantage au peuple, ne calmeroit pas entiérement les esprits. On vit bientôt recommencer les jalousies & les divisions, & la République ne cessa pas d'être agitée par de continuels mouvemens. Nous bornons ici l'Extrait du premier Volume, quoique nous n'ayons rendu compte que d'une très-petite partie de tout ce qui y est contenu. Nous croyons en avoir dit assez pour engager à lire tout l'Ouvrage. Tout lecteur y trouvera de quoi contenter sa curiosité, par la multiplicité des événemens. Nous nous abstenons d'autant plus volontiers de suivre l'Auteur jusqu'à la fin de

:e premier Tome, que nous
'encontrerions à la fin ce qui
'eſt paſſé à Gènes pendant le
;ouvernement du Maréchal de
3oucicaut. Outre que cette par-
ie de l'Hiſtoire de Gènes nous
eſt très-connue par la nôtre, ou
elle n'eſt point omiſe, il ne con-
vient plus de rappeller le ſouve-
nir de ces anciennes brouilleries.
Ne peut-on pas regarder la République de Gènes comme un nouveau nœud qui ſerrera encore plus étroitement l'union des deux Couronnes également intéreſſées à ſa conſervation?

Si l'on déſiroit ſçavoir ce que nous penſons du ſtyle de cet ouvrage, nous dirions qu'il nous paroît clair, débarraſſé, exprimant nettement tout ce qu'on y rapporte. On n'a point encore écrit en notre langue une Hiſtoire dans le goût de Tite-Live, de Corneille-Tacite, ni de Thucydide. Telle qu'en ſoit la cau-

ſe, & il y en a plus d'une, le ſtyle hiſtorique, parmi nous, ne s'éleve pas beaucoup au-deſſus du ſtyle des Mémoires écrits ſérieuſement. Pour notre conſolation, ſouvenons-nous que, ſelon le jugement de l'Orateur Romain, les Commentaires de Jules Céſar, ce ſont ſes Mémoires, firent tomber la plume de la main des plus graves Hiſtoriens.

.TICLE · LIV.

I BELGRADI E SOC.
ad virum Eruditissimum
ionem Scipionem Maffe-
pistolæ de antiquis Monu-
sub Retinâ recens inven-
c. Lettres du P. Belgra-
[. le Marquis Maffei tou-
les Monuments décou-
sous Résina & Portici.
a troisiême & la dernié-
Venise chez J. B. Pas-
M. DCC.XLIX. *

s finir, Monsieur, ma
on des monumens d'Her-
ar les tableaux qu'on y a

'endrons compte de cette der-
e, plus curieuse encore que
écédentes, en la traduisant de
peu près : car on nous per-
n d'abréger quelquefois, &
uivre le texte avec une dépen-
puleuse. Nous placerons dès

trouvés. Cette découverte fait d'autant plus de plaisir aux amateurs des Arts qu'on n'est pas à beaucoup près aussi riche en peintures antiques qu'en Statuës. Les chef-d'œuvres des fameux Sculpteurs Grecs & Romains ne manquent absolument pas à l'Italie, mais il nous reste peu de traces des entreprises Pittoresques; & parmi celles qui subsistent, il n'en est qu'un très-petit nombre qu'on puisse admirer ; quelques-unes même sont si médiocres, qu'elles ont fait naître des doutes sur la capacité des Peintres employés dans les meilleurs siécles. De prétendus connoisseurs ont soutenu que le ciseau des anciens fut bien plus sçavant que leur pinceau ; & en comparant les succès de nos écoles mo-

---

notes aux endroits qui nous paroîtront mériter des explications ou des dévelopmens.

dernes, avec les vieilles peintures qu'on déterre quelquefois, ils ont décidé qu'en ce genre nous l'emportons infiniment ſur les Artiſtes que l'intervalle de 2000 ans ſépare de nous. Ces manières de penſer vont me faire entrer dans une eſpéçe de controverſe, que votre goût pour l'antiquité approuvera, qu'il excuſera du moins. Je donne à ceci quelques momens avant que de vous étaler les richeſſes d'Herculane.

Il n'y a pas de doute que les Grecs n'ayent été les aînés des Romains dans toute eſpéce de Sçiences, d'Arts, d'Inventions. Ils avoient des Peintres excellens, lorſque Rome ſe contentoit encore de ſes Fabius * & de ſes Pacuvius** : Artiſtes groſſiers, tels

---

* Il vivoit en 450 de Rome ; & ſes deſcendans prirent à cauſe de lui le ſurnom de *Pictores*.

** Il vivoit vers l'an de Rome 600.

qu'on pouvoit les attendre d'un siécle & d'une nation qui ne connoissoient que la gloire des armes. Ce fut après la conquête de Syracuse & de Corinthe, que Rome ouvrit les yeux sur les Chefs-d'œuvres de l'Art. Le Consul Mummius * qui par lui-même n'avoit aucune connois-

---

* Il prit Corinthe en 608 de Rome. Il se connoissoit si peu en tableaux, que, quand il eut fait rassembler tous ceux qu'on avoit enlevés de Corinthe, il ordonna aux Commissionnaires qui devoient les porter à Rome de lui en répondre & *de lui en donner d'autres semblables* s'ils venoient à les perdre. *Vell. Paterc. L. I. c.* 13. Cette guerre d'Achaïe lui donna toutefois des sentimens; car quand on eut partagé les dépouilles, lorsqu'on vint à les vendre, le Roi Attale, allié des Romains, acheta un tableau représentant Bacchus, six mille sesterces: surquoi Mummius qui en fut instruit conçut que ce devoit être une belle chose: il cassa le marché, & se fit remettre le tableau qui fut porté à Rome & placé dans le temple de Cérès. *Plin.* l. XXXV.

ance des beautés de la peinture, ommença néanmoins à les estimer, quand il vit le Roi Attale hoisir dans les dépouilles des nnemis, un tableau qu'il paya six nille sesterces; & telle fut l'époque du goût qu'on prit à Rome our la peinture. Cette ville belliqueuse avoit soumis la Grèce ar les armes, la Grèce la soumit à son tour par l'excellence le ses Arts: Victoire pleine de harmes pour les vainqueurs & our les vaincus: ceux-ci tâcherent d'égaler leurs Maîtres. Rome vit naître des Peintres dans on sein. On cite dans les plus eaux tems un Marcus Ludius, n Cornelius Pinus, un Accius Priscus &c. mais les Grecs se naintinrent toujours au premier ang d'estime; & c'est en faveur les Peintres de cette Nation que 'entreprens la discussion suivante.

Trois raisons me persuadent

que les Grecs ont été très-habiles dans l'art de peindre ; le jugement des anciens Auteurs, les monuments de ſculpture qui nous ont été conſervés, les peintures antiques qui nous reſtent. Et d'abord les Auteurs ne font pas ſeulement l'éloge des Peintres Grecs, ils marquent en particulier les talents de chacun, leur manière, leur caractère diſtinctif ; ils admirent dans eux les qualités propres des grands Maîtres ; ils citent les ouvrages qui ſont ſortis de leurs mains, & qui ne peuvent avoir été entrepris & exécutés que par des Artiſtes excellents. Apelle ſe diſtinguoit par toutes les graces du pinceau ; il imitoit la Nature dans ce qu'elle a de tendre & de touchant. Modeſte & éclairé ſur lui-même, il convenoit qu'Amphion & Aſclépiodore le ſurpaſſoient dans la correction du deſſein. On admiroit le fini de Protogène ; la

ensée & le jugement de
le & de Melanthe ; la fa-
Antiphile ; l'imagination
on de Samos &c. Mais
prouve bien encore que
ntres étoient admirables
ar Art, c'eſt le prix éton-
quel ils mettoient leurs
. Attale par exemple, paya
au d'Ariſtide ſix cent mil-
ces * & Apelle reçut 20
** pour ſon tableau d'A-
e qui fut mis dans le Tem-
Diane.

ins au témoignage des
, celui des Statuës, eſ-
preuve très-déciſive en
de l'habileté des Peintres

: dit cent talents qui valoient
t quarante mille livres de notre
. On a vu plus haut *ſix mille*
ſeulement : ce ſont apparem-
x différents Tableaux, ou bien
ute dans l'un ou l'autre de ces

lant 48 mille livres.

anciens. En effet peut-on s'imaginer que les Grecs euſſent excellé dans la Sculpture au point de nous laiſſer des miracles de l'Art, & que la Peinture néanmoins eût été parmi eux ſans goût, ſans génie, ſans agrément; &, ce qui ſeroit encore plus ſingulier, que leurs Ecrivains n'euſſent rien fait connoître de cette différence d'état & de fortune entre deux Arts ſi ſemblables? Un mauvais Peintre devant un excellent Statuaire, eſt comme un coupable en préſence du Juge ou de l'Accuſateur le plus ſévère; c'eſt-à-dire que le Statuaire prononce néceſſairement contre le Peintre; qu'il l'oblige ou à ſe corriger, ou à perdre l'eſpérance de l'Immortalité. Eh quoi, encore une fois, toute la Grèce, ou plutôt toute l'Europe après elle, inſtruite par le Jugement & par les Ouvrages de ſes Sculpteurs, à n'eſtimer

le vrai & le beau , n'auroit
distingué les Peintres illus-
des médiocres, elle ne se se-
pas expliquée sur les défauts
eux qui n'auroient mis au
que des Tableaux méprisa-
Ceci est contre toute vrai-
ance, & j'aime bien mieux
ner ainsi : Il est certain
s belles Statuës qui subsis-
telles que la Vénus de Mé-
l'Hercule de Farnèse, le
on du Vatican, le Marc-
& le Gladiateur du Ca-
donnent une grande idée
ulpture des Grecs. Il est
d'ailleurs que les Ecri-
l'antiquité ont aussi bien
ge des Tableaux que
ës qu'ils avoient sous
Que faut-il donc con-
on que la Grèce a eu
ands Maîtres dans ces
; & que Pline est aussi
quand il loue l'Athlète

de *Xerxès* * & l'Iphigénie de Timanthe, que quand il témoigne son admiration pour le Jupiter Olympien de Phidias, ou pour la Vénus de Praxitèle.

Quand il ne subsisteroit aucun morceau de Peinture antique, ce que je viens de dire suffiroit pour résoudre la question présente. Mais il n'est point vrai que nous soyons totalement depourvus de monuments en ce genre. Il a dû se conserver beaucoup moins de Tableaux que de Statuës, cela est évident par la différence des matières qu'on employe dans ces deux Arts. Le Statuaire met en œuvre la pierre, le marbre, le bronze ; objets solides & durables. Les Pein-

* L'Auteur met ici ce mot *Xerxès* nom inconnu parmi les Peintres de l'antiquité. Zeuxis & Protogène ont fait chacun un *Athlète*. C'est apparemment le nom de l'un ou de l'autre qu'il faudroit lire en cet endroit.

: anciens travailloient ſur le
s & ſur les murailles; *or dans
deux cas, on voit aſſez les
ſes qui durent concourir à la
truction des plus beaux ou-
ges; les guerres, les incen-
s, les démolitions, le tems,
norance, la barbarie, que
nnemis redoutables aux Arts,
qu'ils ont fait périr de monu-
ns, dignes de fixer l'attention
tous les ſiècles! Je le répète
nmoins, tout ceci n'empê-
: pas qu'il n'y ait encore aſſez
tableaux antiques pour nous
der dans le jugement favora-
qui eſt dû aux Péintres Grecs
Romains. D'abord on prétend
: le grand Raphaël d'Urbin
:oit formé ſur des morceaux
Freſque découverts dans les
ermes de Tite & de Trajan;
ns la maiſon de Campagne

* Avant Néron on ne connut point à
me la Peinture ſur toile.

qu'Adrien avoit à Tivoli, & dans la grotte située près de Pouzoles. C'étoit, dit-on, en consultant ces admirables antiquités qu'il avoit pris le vrai goût, l'élégance, la correction, toutes les rares qualités en un mot, qui distinguent sa manière. Et n'ajoute-t'on pas qu'il envoya jusques dans la Gréce pour y chercher des monuments? Anecdote qu'on met aussi sur le compte de Jules Romain, de Jean d'Udine & de quelques autres élèves de Raphaël, lesquels firent toujours leur capital d'imiter les Peintres Grecs; mais pour ne parler que des Tableaux qui subsistent, quel cas ne fait-on pas de la *Noce Aldobrandine*; des deux *Romes en Casque*, l'une chez les Barberins, & l'autre dans le Palais Farnèze; du *Sépulchre des Nasons* dans la voye Flaminiène; du *Satyre* qui est au Collége Romain; de la figure de *Rome assise* qu'on

qu'on a découverte dans le quartier des *Exquilies*. Tout ceci néanmoins eſt peu de choſe en comparaiſon des Thréſors qu'a fourni Herculane ; & c'eſt ce que je veux préſentement expliquer avec le plus de netteté qu'il me ſera poſſible.

Dès que je fus ſorti des ſouterrains de cette Ville, on me conduiſit dans deux petites Salles attenantes au Palais de Portici. C'eſt là que le Roi des deux Siciles a fait mettre tous les Tábleaux qu'on a trouvés juſqu'à préſent. Je les regardai d'abord tous enſemble, & la vuë de tant de beautés réunies dans un même lieu me frappa extrêmement. Enſuite je m'informai, je queſtionnai comme font toujours les hommes curieux qu'il faut avoir la complaiſance d'écouter & de ſatisfaire. Je connus qu'il y avoit en cet endroit environ 400 morceaux de Freſ-

que, sciés avec soin sur l'épaisseur des murailles d'Herculane, & retenus dans leur position à l'aide de liens de fer & de quadres de bois. Ces Tableaux représentent différentes choses & ne sont pas tous de la même grandeur; on en compte à peu près dix qui ont environ sept pieds de hauteur, les autres n'en ont guères que deux. Le plus grand représente Hercule debout; on voit à côté de lui le Lion de la Forêt de Némée étendu mort; Pomone assise présentant des fleurs & des fruits; Jupiter allaité par la chèvre Amalthée & deux autres figures dans l'enfoncement: ce Tableau a sept pieds de haut sur cinq de large. Un autre moins grand est un Thesée qui reçoit d'une maniére affable les complimens que viennent lui faire deux Atheniens, après la défaite du Minotaure qu'on voit

mort aux pieds de ce Héros. Un troiſiéme Tableau fait voir Hercule écraſant deux ſerpens dans ſon berceau. Un quatriéme eſt le Jugement de Paris. Un cinquiéme, Hercule, une Nymphe, un Satyre. Un ſixiéme contient l'Hiſtoire de Virginie comparoiſſant avec ſon pere & Icilius ſon futur Epoux devant le Tribunal du Décemvir Appius Claudius. Cet Ouvrage eſt magnifique, mais les Connoiſſeurs lui préfèrent un admirable Tableau où l'on voit le Centaure Chiron, qui enſeigne à Achille l'art de toucher la lyre. Cette piéce attire l'attention de tous les Sçavans. On dit qu'un Seigneur Anglois a voulu ſe la procurer en offrant une groſſe ſomme d'argent au Roi des deux Siciles, mais que ce Prince lui a répondu : *je vous donnerai encore davantage ſi vous pouvez me trouver un autre tableau pareil* (cela s'appelle répondre

en Roi & en digne rejetton de l'auguſte maiſon de France, dont le propre eſt d'eſtimer les belles choſes & de ne rien épargner pour les acquérir.)

Les petits Tableaux d'Herculane repréſentent des Chaſſes, des Temples, des Maiſons, des bêtes fauves, des fleurs, des Fruits, des Arbuſtes, de petites Victoires aîlées, & l'on remarque en quelques endroits des *Groteſques* : eſpèce de figures monſtrueuſes, que condamnoit *Vitruve* comme faiſant tort à la Peinture & à l'Architecture dont les deſſeins devroient toujours être corrects & bien finis.

Si vous me demandez préſentement ce qu'il faut penſer de tous ces tableaux & de l'habileté de ceux qui les ont produits; je vous rapporterai moins mon propre ſentiment, que celui d'un très-bon Peintre que j'ai fait conſulter par des amis communs.

t l'Art de la Peinture consis-
:omme vous sçavez, dans
ention, l'ordonnance, le
in, les convenances (dont
stume fait partie) le coloris,
:rspective. Or je puis vous
er, par exemple, que dans
ableau du Centaure instrui-
Achille, il ne manque rien
perfection du dessein; que le
is est tendre & gracieux;
les deux figures, d'Achille
ı Centaure, expriment ad-
blement les caractères de
& de l'autre; qu'en un mot
un chef-d'œuvre de l'Art
l'ensemble des parties, pour
lle ordonnance qu'on y re-
ue, pour la touche sçavante
'y fait reconnoître. Les au-
tableaux de cette immense
ction ne sont pas aussi frap-
;, mais ils ont leur mérite:
entr'eux brille par la sçien-
: la perspective; ce qui fait
que les Anciens n'étoient

pas ignorants dans cette partie, comme quelques modernes l'ont assuré. *

Cependant à la vuë des monumens d'Herculane les Connoisseurs ont cru remarquer que ces Peintres antiques n'avoient pas assez l'intelligence des dégradations de figures, des clairs-obscurs ménagés à propos. On leur reproche aussi de faire communément le champ de leurs ouvrages d'une seule couleur, ce qui est un défaut considérable, au jugement des Peintres d'aujourd'hui, parce qu'on perd ainsi l'avantage de faire sortir avec plus d'effet & d'éclat les personnages qui composent le tableau. Enfin il semble aussi qu'il manquoit aux anciens quelque chose de cette précieuse

* C'étoit l'opinion de M. Perrault, que M. l'Abbé Sallier a très bien réfutée dans un Mémoire qui se trouve au VIII. T. du Recueil de l'Acad. des Inscriptions *pag.* 97 *& suiv.*

facilité qui fait en quelque ſorte diſparoître l'Art, & qui imite parfaitement le ton de la nature. Mais peut-être que ces imperfections des tableaux d'Herculane ne ſe trouvoient point dans les productions des Grecs, toujours ſupérieurs, comme je l'ai déjà dit, aux Artiſtes des autres Nations. Si j'apprens d'autres particularités de Naples, je vous en ferai part, Monſieur. En attendant, je vous dis avec Horace: *His utere mecum.* Je ſuis &c.

ARTICLE LV.

ESCRITORES DEL REYNO de Valencia &c. por Vicente Ximeno, Presbitero, Doctor en Sacrada Theologia. &c. Tomo II. contiene los Escritores que han florecido desde el año M. DC. LI. hasta el de M. DCC. XLVIII. y principios de XLIX. y cinco indices &c. fol. pag. 385. En Valencia &c. M. DCC. XLIX. *Bibliothéque des Ecrivains du Royaume de Valence &c. jusqu'à l'année 1749. Par D. Vincent Ximenès, Prêtre, Docteur en Theologie. &c.*

A La tête de ce second Volume, on voit une Lettre adressée à l'Auteur par le P. André-Marc Burriel Jésuite, ci-devant Professeur ou *Cathédratique*, comme on parle au-delà

des Pyrénées, de Philoſophie au Grand Collège d'Alcala. Nous citons cet Auteur * non à cauſe de ſa profeſſion qui *ne fait rien à l'affaire ;* mais parce que ſa Lettre donne une favorable idée de cette Bibliothèque. Elle dit qu'on y remarque de l'éxactitude, du jugement, de la modeſtie, de la méthode & du ſtyle. Ce ſont les cinq qualités que ce Docte ami de l'Auteur dit être néceſſaires dans un Ouvrage tel que celui-ci. Il faut être exact pour faire bien connoître les Auteurs, avec le nombre & les Editions de leurs Ouvrages ; judicieux pour apprécier au juſte le mérite des Livres ; modeſte, pour que la critique, ſans ceſſer d'être vraye & légitime, ne bleſſe pourtant

* Il a été appellé depuis peu à Madrid pour travailler avec d'autres ſçavans au rétabliſſement des Lettres, ſuivant un projet qui a été dreſſé par la Cour.

personne ; méthodique, pour ranger dans un ordre convenable tant de matières détachées ; bon Ecrivain pour présenter les choses d'une manière propre, claire, précise ; & le développement de tout ceci, qui occupe la plus grande partie de la Lettre, forme une instruction pleine de sagesse, de goût & de sçavoir.

Nous ne sçavons si ce P. Burriel a donné de lui-même & de sa propre invention quelques Ouvrages au Public* ; mais deux ou trois jugements Littéraires que nous avons vus de lui, font bien l'éloge de sa capacité & de sa critique. Son emploi de Professeur ou de *Cathédratique* en Philosophie Péripatéticienne, dans le Collége d'Alcala, ne fournissoit pas de grandes occasions à ses talens : mais il y a toute appa-

* *On a de lui quelques Traductions.*

rence que nous verrons régner bientôt la bonne Philosophie & en général toutes les richesses de la Littérature parmi les Espagnols. Ce sont des esprits faits pour le solide, le vrai, le beau; des esprits capables d'occuper le premier rang dans l'Empire Littéraire. Jusqu'ici les plus habiles d'entre eux, un D. Grégoire de Mayans, un D. Emmanuel Marti, un D. Ignace de Luzan sont convenus qu'il manquoit beaucoup de choses à la culture de cette belle Nation. Ils disoient que dans les années de la jeunesse, on y négligeoit les Belles-Lettres, c'est-à-dire les Langues, la Poësie, l'Eloquence; que dans un âge plus avancé on s'occupoit trop des subtilités de l'Ecole: qu'au lieu d'étudier la véritable Métaphysique, la science de la nature, le progrès des Arts, les découvertes que l'on a faites dans l'Astronomie; au lieu

de se livrer à la Théologie positive, à la recherche du sens littéral de l'Ecriture, aux questions vraiment dogmatiques; on donnoit dans des spéculations abstraites, dans des disputes de mots, dans des controverses inutiles. Et que pouvoient devenir pendant ce tems-là les autres parties de la grande Littérature, l'Histoire, l'Antiquité, les Médailles, la Bibliographie, &c. Voilà ce que reprochoient les Sçavans Espagnols à leur Nation. Nous aimons à nous en ressouvenir pour faire déja le contraste du beau siècle qui va s'ouvrir dans ces Royaumes si féconds en génies. On y travaille actuellement à ranimer les Sciences & les Arts: entreprise qui comble de gloire le Monarque régnant, & qui mettra dans les Terres immenses de sa domination des richesses bien supérieures à celles de tout le nouveau monde.

Au commencement de ce Vo-me de la Bibliothèque de Va-nce, on trouve encore une ettre pleine d'éloges pour l'Au-ur. Celui qui écrit & qui omplimente est un *Ecclésiastique ui a été deux fois Professeur & xaminateur de Philosophie en l'U-iversité de Valence; Professeur de Métaphysique & de la Philosophie e Durand; deux fois Vice-Recteur le la même Université; Prefet des Etudes au Collège Royal du corps le Christ; qui est actuellement Exa-ninateur & Professeur de Theolo-gie; Recteur du Collège des Saints Rois, & très digne Prevôt de l'E-glise Métropolitaine de Valence.*

Nous répétons tous ces titres pour demander sans affectation & sans mauvaise humeur, si l'u-sage de les prendre & de les don-ner sert beaucoup à l'avance-ment des Lettres. Nous voyons que les Sçavans des deux der-niers siècles étoient fort simples

dans leur nomenclature. On lisoit à la tête de leurs livres *Jean Louis Vivès de Valence, Didier Erasme de Rotterdam, Denys Petau d'Orléans, Gabriel Naudé, Parisien, Etienne Baluze de Tulles &c.* ainsi devroit-on toujours parler & écrire. Tout l'honneur dépendroit du mérite & des travaux; non des titres qui ne peuvent pas plus fermer la bouche à la critique, que la qualité de Prêtre d'Apollon ne put garentir Penthée de la fureur des Grecs.

Nec Apollinis infula texit.

Æneid. l. 2.

Dans ce second Volume on s'apperçoit que ce n'est plus le siècle d'Isabelle, de Charles V. de Philippe II. On trouve pourtant assez d'Ecrivains sous Philippe III. Philippe IV. & Charles II. mais peu d'illustres. Ce sont des Sermonaires du Pays, des Ascétiques médiocres, des

es de petite réputa-
personnes dévotes qui
leur propre vie, des
; qui ont jugé à propos
des Mémoires sur les
s de leurs pénitentes
ndant voici quelques
bres.

lbinien de Rajas, Jé-
t à Valence en 1667.
ez bon Antiquaire. On
e Dissertation sçavan-
Médailles qu'on dé-
Espagne. C'est, selon
ienne monnoye que
appelle *argentum os-*
oit au XXXIV Livre
n Auteur que M. Hel-
la victoire qu'il avoit
sur les Celtibériens, fit
is le thrésor de la Ré-
20438 de ces Piéces
ve. Le P. de Rajas est
qui ait traité cette
professo.

aragoza, aussi Jésuite

& Mathématicien du Roi Charles II. La Liste de ses Ouvrages est nombreuse, & nous ne la trouvons pourtant pas complette, puisque nous avons de lui une *Géométrie-Pratique* dont on ne fait ici aucune mention. Voici son titre : *Geometria Practica Euclidis Problemata continens.* Matriti 1672. 4°.

Joseph Emmanuel Miniana, Trinitaire Déchaussé mort en 1730. Ceci est du Régne de Philippe V. qui protégeoit les Sciences & les Sçavans. Le P. Miniana s'est acquis beaucoup de gloire par sa continuation de l'Histoire de Mariana, depuis la mort de Ferdinand le Catholique jusqu'au Régne de Philippe III. Il semble qu'on auroit dû trouver bien plutôt une plume qui eût le zèle d'écrire les grandes actions de Charles V. & de Philippe II. Quelle matière pour un Historien ! Et comment les Confrères

de Mariana laiſſerènt-ils ſortir de leurs mains un fond ſi précieux? Mais quoiqu'il en ſoit, nous renvoyons pour donner une juſte idée de l'Ouvrage du Trinitaire Eſpagnol, à l'Extrait que nous en donnions au mois d'Avril 1734. *

On nous écrivoit alors d'Eſpagne qu'un Ecrit du P. Miniana intitulé: *Bellum Ruſticum Valentinum*, avoit diſparu à la mort de l'Auteur, enſorte qu'on *n'avoit pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu*; mais nous apprenons par la Bibliothèque de Valence que D. Grégoire de Mayans l'a communiqué au Marquis de Villatorcas qui a deſſein d'en donner une Edition. Cet Ouvrage eſt l'Hiſtoire de l'entrée de l'Archiduc & de ſes Alliez dans le Royaume

* On peut voir auſſi ſur ce Livre la XV Lettre du 1. Vol. des Obſerv. de l'Abbé des F. p. 349. & ſuiv.

de Valence au tems de la Guerre pour la succession à la Couronne d'Espagne.

D. Emmanuel Marti Doyen d'Alicante. Nous parlerions bien au long de ce Sçavant, mort en 1737. si nous ne craignions de répeter ce qu'on en lit dans le nouveau Supplement de Morery auquel nous renvoyons. Il faut pourtant ajouter un petit trait inséré dans la Bibliothèque de Valence. Durant un voyage que le Doyen fit à Rome, il se trouva un jour parmi des gens de Lettres qu'il charma tous par l'étenduë de son érudition ; surquoi un de l'assemblée, qui ne l'avoit jamais vû, mais qui sçavoit seulement en général que D. Emmanuel étoit fort sçavant, se mit à dire d'un ton animé : » que je meure si vous » n'êtes pas le Doyen d'Alican» te « &c. *Peream malè nisi tu es Alonensis Decanus. Ingenii tui præstantia prodit te.*

Antoine Bordazar de Artazu. C'eſt un Imprimeur mort à Valence en 1744. Dans la plûpart des Villes d'Eſpagne, cette Profeſſion n'eſt pas communément fort bien pourvue de Littérature. C'eſt ce qui fit douter pendant quelque tems qu'un bon traité d'ortographe, mis au jour par Bordazar, fût véritablement ſon ouvrage ; mais le mérite de cet Artiſte & pluſieurs autres livres utiles qu'il donna de ſuite, vainquirent la prévention commune: la notice qu'on en a tracée ici eſt curieuſe & honorable pour la Typographie Eſpagnole.

Joſeph Gumilla, Miſſionnaire Jeſuite au nouveau Royaume de Grenade. On a de lui le livre intitulé : *El Orinoco Illuſtrado* dont nous avons tant parlé dans nos Mémoires, ſoit à cauſe de la bonté même de l'Ouvrage, ſoit parcequ'il a fait naître une ſorte de controverſe ſur la communica-

tion de l'Orinoque avec le grand fleuve Marañon par le moyen du *Rio negro*. Cette communication étoit niée par le P. Gumilla & affirmée par M. de la Condamine qui a eu tout l'avantage dans ce petit démêlé. Car il est maintenant fort bien prouvé qu'on a remonté du Marañon dans l'Orinoque par le *Rio Negro*, & que par ce même fleuve on est descendu de l'Orinoque dans le Marañon jusqu'au Para. C'est ce qu'on peut voir dans la Relation de notre Académicien François & dans quelques endroits de nos Mémoires. Il n'y a donc plus de question à ce sujet, & le P. Gumilla s'est rendu lui même à l'évidence des témoignages. Or tout ceci, excepté ce que nous indiquons de nos Mémoires, est expliqué au plus juste dans la nouvelle Bibliothèque de Valence; article qu'on

lira avec plaisir, pour peu qu'on ait eu de connoissance de cette contestation Géographique & Littéraire.

D. Grégoire de Mayans Jurisconsulte & ci-devant Bibliothécaire du Roi d'Espagne. C'est aujourd'hui par excellence la lumière publique de sa nation, & le plus célèbre Littérateur qui soit au-delà des Pirénées. La liste de ses Ouvrages imprimés monte à 52 Articles; on dit que les Mss. sont sans nombre. Ce Sçavant est né à Oliva dans le Royaume de Valence le 9 de May 1699. ce qui fait espérer que sa carrière pourra être longue encore, & qu'il rendra des services très-importans à la littérature Espagnole. On n'a qu'à suivre ses avis pour voir en peu de tems bien des réformes dans les études de ce païs-là. Nous en jugeons par ses lettres imprimées en 1732. Elles contiennent des vérités qui

ſont le réſultat d'une multitude de bonnes réfléxions, & qui montrent qu'on n'eſt pas toujours en Eſpagne ſur le ton du compliment, quand il eſt queſtion de juger des livres & de ceux qui les compoſent.

D. Jorge Juan Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jéruſalem, Commandeur de Aliaga, & aujourdhui Capitaine de Vaiſſeau de Roi. Il naquit le 5 de Janvier 1713 : & par la mort de ſon pere il fut de bonne heure confié aux ſoin de deux tuteurs ſes oncles, qui lui donnerent une éducation convenable à ſa naiſſance. Après quelques études de Grammaire Latine, au Collége des Jéſuites d'Alicante, il fut envoyé à Malte pour y prendre la Croix de l'Ordre. Il n'avoit que 12 ans, & il en paſſa deux dans cette Iſle, d'où il revint en Eſpagne vers le milieu de l'année 1729. Dès lors il s'appliquoit beaucoup à toutes

les parties des Mathématiques, & il les a toujours cultivées avec tant de ſoin, qu'il eſt aujourd'hui très-celébre dans ce genre d'érudition. Depuis 1730, juſqu'en Février 1734, il ſervit en Afrique & en Italie, ſur terre & ſur mer, donnant partout des preuves de ſa valeur & de ſa capacité. Cette même année 1734, il fut nommé pour aller meſurer les dégrés du Méridien vers l'Equateur, afin de connoître par ce moyen la vraie figure de la terre, & ſa commiſſion fut d'accompagner les Académiciens François chargés de faire les mêmes opérations.

Nous avons ſuivi juſqu'ici notre Bibliothéquaire, qui parle aſſez ſçavamment de l'entrepriſe de tous ces illuſtres Mathématiciens. Il détaille de même les voyages de D. Jorge Juan & de D. Antonio de Ulloa ſon collégue. Mais ici nous ne le ſui-

vrons plus, parceque nous avons fait connoître dans nos Mémoires les deux Ouvrages de ces Officiers Espagnols ; le premier intitulé : *Relation du Voyage fait à l'Amérique Méridionale*, l'autre : *Observations Astronomiques & Physiques faites au Pérou, pour déterminer la figure de la terre.* Nous devons seulement ajouter que notre Auteur donne, dans le supplément de sa Bibliothèque, une espèce d'extrait de ces livres, & qu'il fait aussi l'éloge Historique de D. Antonio de Ulloa, quoique celui-ci soit né à Séville. Il est encore plus jeune que D. Jorge Juan, n'ayant actuellement que 34 ans, * & jouissant néanmoins d'une grande réputation parmi les gens de Lettres d'Espagne, de Paris, de Londres, de Rome, &c. il a été fait aussi Capitaine de Vaisseau de Roi, par un dé-

* *Il est né le* 12 *Janvier* 1716.

cret

cret de S. M. C. en datte du 24 Octobre 1748, & nous terminons ici nos extraits de la Bibliothèque de Valence, qui est l'ouvrage d'un homme attentif, & d'un Ecrivain très-judicieux.

ARTICLE LVI.

DICTIONNAIRE DES MONOGRAMMES, *Chiffres, Lettres Initiales, Logogryphes &c. sous lesquels les plus célébres Peintres, Graveurs & Dessinateurs ont déguisé leurs noms. Traduit de l'Allemand de M. Christ, Professeur dans l'Université de Leipsick, & augmenté de plusieurs Supplémens par M** de l'Académie Impériale & de la Société Royale de Londres. 8°. pages 375 sans les Préfaces & l'Avant-propos. A Paris chez Sebastien Jorry Quai des Augustins près le Pont S. Michel aux Cigognes. M. DCC. L.*

LA Peinture & la Gravure, sont aujourd'hui dans un si haut dégré d'estime, qu'on fait presque partout des collections sçavantes de Tableaux & d'Estampes. Nous dirions aussi de *des-*

seins Originaux, si les richess de ce genre étoient plus comm nes, & plus aisées à rassemble Ce sont les dépouilles chéries de grands Maîtres, elles passen chez un petit nombre de Connoisseurs, qui sacrifient tout pour les acquérir, & dont les soins encore ne peuvent parvenir que très-rarement à former des suites nombreuses.

Cette activité générale pour les belles productions de la Peinture & de la Gravure, mérite d'être encouragée, parce qu'elle sert à montrer la politesse de nos mœurs, le progrès de nos connoissances, & l'intervalle que nous sçavons mettre entre nous & le regne de la Barbarie. Mais pour encourager efficacement ces inclinations si louables & si nobles, il faut les éclairer, & le livre que nous annonçons aujourd'hui est fait pour donner des lumières. Concevons-en le plan & l'exécution.

C'eſt un Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Chriſt, Profeſſeur à Leipſick ; on ne doit pas y chercher les ornemens du langage, le merveilleux des anecdotes, les charmes d'un diſcours bien ſuivi. L'Auteur s'eſt propoſé ſimplement d'expliquer, par ordre Alphabéthique & ſous la forme d'un Dictionnaire, les Marques, Chiffres, Monogrammes, Caractères, dont les Peintres & les Graveurs modernes ſe ſont ſervi pour indiquer leurs noms. Car ces hommes ſi curieux d'ailleurs d'atteindre à la perfection des Artiſtes Grecs, les ont imités rarement dans la pratique de ſe nommer ſur leurs Ouvrages, Nous connoiſſons les tableaux de nos bons Peintres par l'éclat de leur réputation, par l'étude réfléchie de leurs touches ſavantes & de leurs grandes manières, preſque jamais par des Épigraphes placées de leur main pour

articuler formellement leurs noms & leurs qualités. Au contraire les Grecs eurent la confiance de se faire connoître sans équivoque ; Apelle, Polyclet, & les autres, tant Peintres que Sculpteurs, mettoient sur leurs ouvrages, *Apelles*, *Polycletus Faciebat;* & dans cette façon toute naïve de se procurer de la gloire, Pline * trouve encore une rare modestie, parceque ce terme *faciebat*, marquoit que l'Auteur ne croyoit pas avoir donné les derniers traits au tableau ou à la Statue dont il étoit question; parceque, si l'on venoit ensuite à y remarquer des défauts, il y avoit une sorte d'équité à ne les point mettre sur le compte de l'art; & parcequ'il restoit toujours au Peintre ou au Statuaire l'espérance de finir totalement son ouvrage, en profitant des cri-

* *Plin. l. 1. Hist. Natur.*

tiques qu'on pouvoit en faire. *Je ne connois*, ajoutoit Pline, *que trois monuments de ces grands hommes où l'on ait mis d'un style absolu :* ille fecit ; & il nomme ces monuments dans la suite de son Histoire: c'étoient un tableau de Nicias, un autre de Philocarez, & un troisième de Lysippe.*

Nous faisons avec complaisance ces observations que le Public auroit vû volontiers dans l'Ouvrage de notre Professeur Allemand. On ne risque rien à répandre des Anecdotes Littéraires, quand il est question de ces trois Arts aimables, la Peinture, la Musique, & la Poësie ; & nous pouvons assurer qu'on n'ennuie jamais quand on fait le parallèle des Héros de la Peinture moderne, avec ceux de l'antique. Mais enfin M. Christ nous

* *Idem l. XXXV. Sect. X. &* *XXXIX.*

apprend donc que la plûpart de nos *habiles Maîtres ont mieux aimé déguiser leur nom par quelque Chiffre, qu'ils avoient grand soin de cacher dans un coin peu apparent du Tableau ou de l'Estampe. Or*, continue-t-il, *ce sont principalement ces marques négligées par modestie ou par d'autres raisons, qui fait naître aujourd'hui tant d'obscurité & d'incertitude dans l'Histoire de ces beaux Ouvrages, & ui demandent une explication réoise, & autant qu'il est possible ire & garantie par de bonnes preues.* On a dans ce morceau une squisse de la manière dont ce vre est écrit en notre Langue. e Traducteur a du se conformer u style simple & instructif de son [illegible]e. Tout marche ici constam[illegible]t au but de l'entreprise ; on [illegible]e permet pas même de cueil[illegible] une fleur en passant : prati: assez raisonnable, mais un i différente de la belle idée des

Peintres tant anciens que modernes. Ils se ressouvenoient toujours de l'engagement qu'ils avoient pris de plaire au Public; ils ne laissoient point dissiper le feu ni l'enjouement de leur imagination; & Protogènes par exemple *, durant le siége de Rhode sa Patrie, s'amusoit encore à peindre un Satyre tenant sa flute, & appuyé le long d'une colomne sur laquelle étoit représentée une perdrix qui trompa de véritables oiseaux de cette espèce, quand le tableau parut en public.

M. Christ s'est principalement appliqué à déchiffrer les marques des Allemands & des Flamands: Artistes qui le touchent de plus près que ceux des autres Pays, & d'ailleurs Artistes trop peu connus & trop peu estimés.

---

* Vid. *Franc. Jun. Catalog. Architectorum &c.* pag. 185.

re des Arts de ces deux
est, dit notre Auteur,
embrouillée; & pour ce
arde les Allemands, ils
nême quelquefois la pa-
:e se laisser piller par les
, gens alertes & dange-
ı fait de Tableaux, de
s & d'Estampes. Comme
i ont eu un très-grand
d'Hommes célèbres, il
:té facile de s'approprier
:s marques, certains chif-
., dans le vrai, désignoient
mands. Il n'a été néces-
ɔur cela que de comparer
ques & ces chiffres avec
de quelques Italiens; d'y
de l'analogie, de rap-
-les tems; de remarquer
ɜmblances entre la ma-
ces Maîtres, & celle des
ents disputés; ajoutez à
cédés le peu de soin que
mands ont eu de reven-
eur bien; ainsi s'est for-

mée la Tradition en faveur de l'Italie. Or dans cet ouvrage on ramène tout à l'examen, on fait justice à tout le monde : imaginez une sorte de Tribunal où il est question de vérifier des signatures ou les caractères qui en tiennent lieu ; voilà le Livre de notre Professeur Allemand.

Mais il faut bien considérer que la vérification a furtout pour objet les estampes. C'est l'idée de l'Auteur qui l'exécute dans tout son Volume ; ensorte que de plus de mille chiffres qu'il explique, il y en a au moins 900 dont les estampes sont l'occasion & le sujet ; & remarquons toutefois qu'il ne parle ni des marques des Libraires, Marchands, Brocanteurs ; ni de celles des Sculpteurs & Fondeurs lesquelles peuvent se trouver sur la pierre ou le métal ; ni de celles des Monétaires & Médaillistes, *parceque ces derniers sont mentionnés dans les*

des Sciences & des beaux Arts. 1067

ouvrages qui traitent des collections de monnoyes & de médailles, & que les autres sont du département des Arts différents de la Peinture, qui, avec ce qui la touche de près, forme le seul objet de ce Livre.

Ces derniers mots font naître sans effort une question qu'il ne faut pas dissimuler. Si la Peinture intéresse fonciérement cet ouvrage, pourquoi l'Auteur s'est plus livré aux marques des stampes qu'à celles des Taeaux, & comment n'a-t'il pas du moins autant d'égards pour productions des Peintres que ur celles des Graveurs? il y a elques raisons de cette conte, & M. Christ les répand trop insister sur chacune plus forte est que souvent *re peut, sur des Tableaux e certaine grandeur, découvrir arque du Maître, supposé le y soit. La hauteur du Ta- & l'élévation dans laquelle*

il est exposé , ne permettent pas de déterrer un petit Chiffre caché sous le noir des ombres. D'ailleurs on vient à bout par le moyen des Estampes de connoître la plûpart des bons Ouvrages de Peinture ; car dès qu'on a découvert le nom d'un Graveur en dévoilant le mystère de son Chiffre, on sçait le tems où il a vêcu, on devine les modéles qu'il a suivis, & par conséquent les Maîtres d'après lesquels il a gravé. C'est même la seule ressource qui reste pour sçavoir l'Histoire de l'art, quand les Tableaux ont cessé d'exister. Conservera-t-on encore 200 ans les Chefs d'œuvres de Raphaël ? Cela est fort douteux, mais les Estampes subsisteront, & la mémoire de cet homme incomparable sera vengée de l'oubli par le burin du Graveur.

Ces raisons si favorables aux collections d'estampes & à la nomenclature qu'on en fait ici,

n'empêcheront peut-être pas qu'il ne se trouve quelque homme de lettres, curieux de rechercher aussi les Marques & les Chiffres des bons Peintres ; au moins souhaitons-nous que cette entreprise s'exécute, & qu'on fasse une attention particulière aux productions de notre École Françoise. Dans le très-petit nombre de Peintres dont notre Auteur examine les Chiffres, il nomme à peine six François, & ce qu'il en dit n'est encore qu'indirect, sa vuë principale se porte aux Estampes gravées sur les desseins de ces Maîtres. Or quelle ample moisson pour ceux qui voudront prendre la peine d'entrer dans cette carrière ! Nos Graveurs de même sont presque tous oubliés dans ce livre, qui est scrupuleusement exécuté, suivant la promesse de donner la préférence aux Allemands & aux Flamands.

Quoique l'Auteur ne se soit

pas beaucoup écarté de sa Patrie, il a eu néanmoins bien des difficultés à lever; & il n'est venu à bout de son entreprise qu'à force d'attentions, de soins & de travail. Outre les Cabinets & les galleries qu'il a fallu visiter, il s'est donné la peine de confronter toutes les marques comprises dans ce Dictionnaire, avec les originaux & de les dessiner d'après eux. Ennemi des conjectures qui ont trompé tant d'autres, il ne s'est décidé que sur des preuves positives & capables de persuader. Quand il détermine la signification d'un Chiffre, c'est *qu'il a été conduit à cette certitude par d'autres morceaux pareils du même Maître où son nom étoit écrit*. Quand il dit simplement qu'un chiffre *passe pour être d'un tel, pour signifier un tel*; c'est qu'il n'y a pas encore *de fondements assez solides pour établir la signification positive du Chiffre en question* &c.

ıutre mérite de cet Ou-
eſt l'ordre qui y régne.
ıes Ecrivains, avant M.
, s'étoient propoſé de raſ-
: & d'expliquer pluſieurs
s de Peintres & de Gra-
On nomme 1°. l'Abbé de
s qui en a rapporté 163
n *Catalogue de livres d'Eſ-*
, mais ſans y joindre au-
xplication détaillée; 2°.
le Comte célébre Sculp-
ui a publié, ſur la fin du
ſiècle, un Livre * où l'on
environ deux cent mar-
différents Maîtres. Mais
ques ſont mal deſſinées,
uefois défigurées au point
e plus reconnoiſſables. Il
lleurs un grand nombre
s dans les explications. 3°.

:e eſt intitulé : *Cabinet des ſin-*
'Architecture, Peinture, Sculp-
ravure &c. 1699. trois tomes

Le Livre intitulé *Abécédario Pittorico* imprimé pour la première fois à Florence en 1719. C'est un Catalogue abrégé & assez exact des Peintres anciens & modernes, rangés selon les lettres initiales de leurs noms & surnoms, avec l'explication de quelques-unes de ces lettres & des marques dont se sont servi les Peintres & Graveurs ; il peut se rencontrer là trois cent tant lettres que marques ; la plûpart tirées de *le Comte ;* & cet Abécédaire n'est pas moins rempli de fautes que le précédent. Qu'on juge *après cela*, reprend notre Auteur, *si ces ouvrages pouvoient me faciliter une route dans ce chemin scabreux, ou s'ils ne devoient pas plutôt m'arrêter à chaque pas, en faisant naître partout de nouvelles difficultés &c.*

Jusqu'ici nous nous sommes attachés à une espèce de discours nommé *Avant-Propos*, qu'on

tête de ce Dictionnai-
la partie du livre la
, & la plus propre à
u plan de l'Auteur. Le
ire même qui com-
détail & l'explication
es avec la Gravure de
placée en marge, ne
fournir que quelques
il faut recourir à l'ou-
ier pour le connoître
ent : en cela il va de
ous les Dictionnaires ;
e dépend du besoin
, & de l'usage fréquent
ait. Voici les exemples
citons : qu'il nous soit
ajouter quelques traits
que nous fournit la
eintres.

t Durer, Peintre &
r à Nuremberg, avoit
hiffre un A Gothique
n D renfermé au bas.
narque est tantôt gran-
tôt petite, tantôt avec

» l'année, tantôt ſans l'année, » ſouvent contenue dans une pe- » tite table; & elle ſe voit ſur » les gravures en cuivre, tant » de ce Maître même, que ſur » celles des autres qui ont tra- » vaillé d'après lui. Cependant » on trouve des planches de cet » Artiſte qui ne portent point ſa » marque. «

Albert Durer eſt comme le chef de tous les Peintres Allemands. C'étoit de lui que l'Empereur Maximilien I. diſoit, en parlant à un Gentilhomme : *Je puis bien d'un Payſan faire un Noble ; mais d'un ignorant, je ne puis faire un auſſi habile homme qu'Albert Durer.*

» Un F ſuivi d'un chiffre com- » poſé d'un A & d'un P, & des » ſyllabes B O L. I N. forme la » marque de Primaticci, & l'on » doit lire *Franciſcus Primaticcius* » *Abbas Bologna inventor.*

On donne encore d'autres chif-

fres au *Primatice ;* celui-ci entr'autres : *un S entrelaſſé dans un M, auquel eſt attaché un B.* ce qui dénote, dit-on, *Saint Martin*, Patron de l'Abbaye de Primatice, & *Bologne*, patrie de ce Peintre.

Le Primatice peignit à Fontainebleau ſous François I. qui le fit Abbé de S. Martin de Troye ; c'eſt pour cela qu'on l'appelloit *Il Abbate ;* quelquefois on le nommoit auſſi *Il Bologna*, à cauſe de ſa patrie. C'eſt à lui que la France doit le goût Romain & la vraye idée de la Peinture. Il vivoit en grand ſeigneur, & faiſoit du bien aux Artiſtes qui travailloient ſous lui.

» Un G, un R, un B & un F, » ſe trouvant ſur des Gravures » du ſiècle précédent, ſignifient » *Guidus Rheni Bononienſis faciebat ;* & l'on doit entendre la » même choſe des lettres G R F.

On parle ici du fameux Pein-

tre *le Guide*, dont on admire la correction, la touche du pinceau, le coloris & les airs de tête. C'étoit un homme très-modeste, très-réglé dans ses mœurs, & si jaloux de la gloire de son Art, qu'il dit un jour : *Je ne troquerois pas mon Pinceau contre la Barrette d'un Cardinal.*

» Un R & un V séparés, ca-
» ractère Romain, signifient sou-
» vent *Raphael Urbinas.*

C'est le grand Raphaël, d'après lequel on a tant peint & tant gravé : personne ne ressembla plus aux anciens, & ne mérita mieux de servir de modèle à tous les âges. Il mourut à 37 ans, regretté de tout le monde, autant à cause de la douceur de ses manières, de sa politesse, de sa modestie, que par l'excellence de son pinceau. On attribue au Corrège d'avoir dit en voyant les tableaux de Raphaël : *anche io sono pittore ;* & l'on regarde

çeci comme l'expression d'une grande confiance : ce qui prouve magnifiquement l'idée que Raphaël a laissée de lui-même ; car quels éloges d'ailleurs ne mérite point le Corrége ; & qui put mieux que lui se permettre une Déclaration favorable à ses talens !

Après les Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, des noms & surnoms des Peintres, Graveurs & Dessinateurs, on a dans le Livre de M. Christ, une description de quelques marques, les unes générales, les autres particulières à quelques Peintres. Ainsi l'on trouve souvent sur les gravures, la figure d'une plume d'oye, d'un étui, d'un compas, d'un couteau, d'un burin, d'une croix &c. Ceçi est commun à bien des Graveurs ; on trouve sur les ouvrages de quelques Maîtres des marques qui font allusion à leurs noms : par exem-

ſuivi de fort bons ſu
qu'y ajoute le Traduč
çois. C'eſt le recueil
les marques indiquées
de Marolles, par
Comte, & par l'Abéc
lien. On voit ces ma
vées ſur des planche
ſert d'ornement à ce li
Traducteur y joint un
te Table qui diriger
Lecteurs. Il ſemble qu
vain François qui no
connu, a pris de gr
pour rendre l'ouvra
intéreſſant, commo

tra son zéle ; & nous oserions bien aussi le prier de donner en notre Langue d'autres bons Livres dont l'Allemagne n'est pas dépourvuë.

ARTICLE LVII.

NOUVELLE THEORIE DU Mouvement, où l'on donne la raison des Principes Généraux de la Physique. A Londres 1749. in-12. p. 181. sans compter l'Avertissement.

UNe nouvelle Théorie du Mouvement, matière qui depuis deux siécles a été traitée par les Génies du premier Ordre, & qui paroissoit fixée, est une entreprise grande & hardie ; mais la hardiesse même de l'entreprise, l'importance du sujet, le nom de l'Auteur, tout doit intéresser la curiosité du Public ; & nous allons essayer de la satisfaire, avec

le plus de briéveté qu'il sera possible. Ces sublimes spéculations ne sont ni du goût ni à la portée d'un grand nombre de lecteurs; nous en dirons assez pour engager ceux qui les aiment à lire un Ouvrage qui mérite d'être connu, & qui porte partout le caractère d'une Philosophie sage & éclairée.

L'Auteur, dans un avertissement plein de Réflexions sensées, observe que l'art de démontrer consiste à définir exactement. Mais il faut que cet art soit difficile, puisque Aristote & Descartes nous ont donné de fort mauvaises définitions, & qu'ils ont bâti sur ces définitions les deux fameux Systêmes, qui ont fait le plus de bruit dans le monde. Notre Auteur, pour expliquer le mouvement, demande qu'on lui accorde seulement deux propositions, qui lui paroissent fondées sur des idées simples, qui

qui ne peuvent tromper. La premiere est que la Matière est une substance *purement passive, mobile, étenduë*, &c. La seconde, que la substance qui agit, qui veut & qui pense, est essentiellement distincte de la matière. Il suit dans tout cet ouvrage la méthode des Géomètres, comme plus propre à découvrir & à exposer la vérité. Cette Méthode est un préjugé en faveur de l'Auteur; mais l'expérience ne nous apprend que trop qu'on masque souvent de Géométrie des erreurs sensibles. Spinosa nous a bâti sur sa Méthode Géométrique un sistême monstrueux & impie. Descartes définit tous ses termes, assujettit toutes ses preuves à la forme & à la rigueur des Démonstrations Géométriques; & avec tout cet appareil Géométrique, il nous a construit un monde qui croule de tous côtés. Wolf nous a exposé avec un grand

étalage de définitions, de Problèmes, de Démonſtrations, de Théorémes & de ſcholies, ſes ſublimes & ſçavantes rêveries ſur les Monades & l'Harmonie préétablie.

Notre Auteur définit le mouvement *une force donnée aux corps, qui les ſépare & les unit, & qui ſe tranſmet des uns aux autres.* Il juſtifie la bonté de cette définition, qui eſt bien différente de celle de Deſcartes. Ce grand Philoſophe a défini le mouvement *le tranſport d'un corps d'un lieu à un autre.* Quoique cette définition ſoit comme conſacrée par l'adoption des Ecoles les plus célébres, elle n'en eſt pas moins défectueuſe; car, comme l'obſerve l'Auteur, elle a deux défauts eſſentiels. 1°. Elle ne convient qu'au mouvement local. 2°. Elle donne l'effet pour la cauſe; car *le mouvement n'eſt pas le tranſport*, il eſt la cauſe du *tranſport*. Le principe de ce mouve-

ment est immateriel, & l'Auteur démontre fort bien, que ce principe ne peut être ni la matière, ni aucune propriété de la matière, comme le pensent les Physiciens qui n'ont pas cet esprit métaphysique qui sçait saisir & analyser les idées. Il n'est pas nécessaire de faire observer combien ce sentiment est favorable à l'immatérialité de l'ame; car *si la matière n'a pas par elle même la faculté de se mouvoir*, à plus forte raison la matière ne peut avoir la faculté de penser, de sentir, de raisonner.

Au sujet de la résistance, l'Auteur pense que la *matière, par elle-même*, ne peut *résister au mouvement*, & il le démontre par l'état purement passif de la matière. La résistance de la matière obligeroit d'admettre en elle un principe d'action; & quel principe d'action peut-on voir dans une substance purement passive?

Il en faut conclure, que la *force d'inertie* imaginée par les Philosophes modernes, & le *Repos* que Descartes regardoit comme la cause de la résistance des corps, sont des termes qui ne signifient rien. Il en faut conclure encore qu'un corps en mouvement doit le communiquer à tous les corps qu'il touche. » Ces corps tou» chés n'ont aucune résistance » par eux-mêmes : ils sont donc » forcés de recevoir le mouve» ment ; ils ne peuvent non plus » s'empêcher de le transmettre : » cela supposeroit de la résistan» ce, ou de leur part, ou de la » part des autres corps. « Une autre proposition que nous ne devons pas oublier, c'est qu'il est nécessaire qu'il y ait plusieurs principes de mouvement. S'il n'y en avoit qu'un, il dissiperoit tous les corps par des lignes droites ; admettez en plusieurs, les corps pourront se dissiper, & seront obligés de se réunir. La démons-

tration de ces vérités est facile, mais il faut la lire dans l'Ouvrage. On tenteroit envain d'abréger les raisonnemens des Géomètres ; ils disent ce qu'il faut ; mais ils ne disent que ce qu'il faut. Ils usent d'épargne dans leurs discours, & lorsqu'ils veulent présenter leurs idées, la quantité des paroles nécessaires pour se faire entendre, est la plus petite qu'il soit possible.

Dans la seconde partie de son Ouvrage, l'Auteur parle des espèces particulières de mouvement ; & sur ce point, sa Théorie est, comme en beaucoup d'autres endroits, véritablement nouvelle. Le mouvement, qui par sa force naturelle tend à dissiper, à décomposer & à détruire les corps, les compose, les unit & les conserve. C'est d'où l'Auteur part pour distinguer plusieurs espèces de mouvemens. Le mouvement considéré par rapport à la force

qu'il a de diviser les corps, il l'appelle *force divisante*, *force décomposante*, *force de dispersion*. Le mouvement considéré par la force qu'il a de réunir les parties du corps, il l'appelle *force composante*, *force réunissante*, *force d'union*. Cette force a le privilége d'empêcher les corps de se dissiper & de changer de place, & il la nomme *force conservatrice*, ou *force équilibrante*. *La force de dilatation*, ou *de raréfaction* qui lui est opposée, est celle qui en divisant les parties du corps lui fait occuper plus d'espace. Il admet avec les autres Philosophes les forces centrales, c'est-à-dire, *la force centrifuge* & *la force centripète*, & les définit à peu près de la même manière. Il fait sentir la merveilleuse simplicité de ces Principes, d'une manière souvent nouvelle & toujours heureuse, & s'en sert pour expliquer les Phénomènes les plus difficiles & les plus surprenants, le mouve-

: *des Atômes, la formation* *orps, les qualités ſenſibles, la* *'ité, la fluidité, la moleſſe,* *ıreté, l'élaſticité.* On ſent bien nous ne pouvons entrer dans étail de ces matières ; l'exa- critique d'un ſeul de ces ſu- rendroit cet Extrait inter- able.

'ans la 3ᵉ. partie, l'Auteur e de la manière dont les for- naturelles agiſſent, du mou- ent local, du mouvement luides, & de quelques autres ières qui nous ont paru trai- avec une force & avec une acité qui annoncent un de hommes nés pour perfection- & étendre la ſphére des con- ſances Phyſiques ; mais nous pourrions nous faire enten- ſans le ſecours des figures, & s nous contenterons de faire c lui les obſervations qui ſont plus néceſſaires pour l'intelli- ce des problêmes curieux &

hardis qu'il propose & résout dans la quatriéme partie de cet Ouvrage. Il suppose deux corps dans tous les cas possibles, & prouve que le mouvement seul peut-être la cause de leurs rapports & de leurs positions réciproques. Le repos même est l'effet du mouvement. » Pour occuper, dit-il, éternellement la » même place, un corps n'auroit besoin que du repos, si » tous les corps qui le touchent » étoient aussi en repos ; mais il » n'y a pas de corps dans le monde qui ne soit sans cesse environné de corps en mouvement » qui le touchent; donc il ne peut » rester fixe, que par le moyen » du mouvement même. « Il ne connoît dans la nature de forces que dépendantes du mouvement; aussi de toutes ces forces nouvellement introduites dans la Physique, c'est-à dire, *la force d'inertie*, la gravitation universelle & *la réaction*, il n'admet que

la gravitation, mais il s'engage à démontrer que cette gravitation est l'effet du mouvement.

La Théorie du mouvement des fluides étant nécessaire au dessein de l'Auteur, il en expose les loix avec netteté. 1re. Loi. Le mouvement du fluide diminuë de force à mesure qu'il s'éloigne du principe de ce mouvement. La raison en est évidente. La force du fluide vient de sa densité, & cette densité diminuë à mesure que le fluide s'éloigne du centre. La diminution de cette densité doit se faire en raison triplée de la distance du centre; c'est-à-dire, qu'à une distance double, la densité sera 8 fois moindre. 2de. Loi. Le choc du fluide est plus fort, à mesure qu'il est plus proche du centre. Cette proposition est inverse de la 1re. & a la même certitude. L'augmentation de cette force est en raison triplée de l'approximation, parcequ'à

une diſtance ſous-double le fluide ſera 8 fois plus denſe. 3me. Loi. » Si pluſieurs fluides ſe croiſent » dans leurs directions, ils ſe » croiſent ſans ſe mêler, ſans dé» truire le mouvement des uns » des autres, & leurs directions » reſtent ſenſiblement les mêmes. Cette loi ſe vérifie conſtamment dans le mouvementde la lumière, & des corpuſcules ſonores.

Ces loix facilitent l'intelligence de quelques propoſitions importantes que démontre l'Auteur. Première propoſition: Un corps qui reçoit le choc d'une infinité de fluides, dont les denſités & les viteſſes ſont égales, doit reſter dans un parfait équilibre. Des denſités & des viteſſes égales ſont des forces égales, & des forces égales ne peuvent prévaloir l'une ſur l'autre. Seconde propoſition: Si deux corps reçoivent, *à une diſtance qui ne ſoit pas trop grande*, le choc des mêmes fluides, ils ſe

iouvront l'un vers l'autre, & aroîtront s'attirer. On en voit a raison. Une partie des fluides ui soutenoient ces deux corps, st interceptée & enlevée au orps *A* par le corps *B*, & au orps *B* par le corps *A*. Donc 'équilibre ne subsiste plus : donc ls doivent se mouvoir l'un vers 'autre. Troisième proposition : Plus la quantité de matière qui compose le corps est grande, plus est grande la quantité de luide qu'il intercepte dans ses parties intérieures ; d'où il suit que les corps doivent s'attirer en raison de leur masse. Quatrième proposition : » Plus deux corps » sont éloignés l'un de l'autre, » moins l'interception sera sensible, & au contraire. Donc les corps paroîtront s'attirer en raison directe de leurs masses, & inverse de leurs distances.

Toute cette doctrine n'est tablie que pour servir de prin-

cipe à la ſolution des grands & ſublimes Problêmes que l'Auteur propoſe dans la quatrième partie de cet Ouvrage. Dans le premier Problême, il entreprend *d'expliquer phyſiquement la gravitation ou l'attraction.* Le grand Newton s'étoit contenté de trouver cette gravitation dans la Nature, & de prouver que tous les faits dépoſoient en ſa faveur. Ou il n'en a pas cherché la cauſe phyſique, ou il a déſeſpéré de la trouver. Ce ne devoit pas cependant être une raiſon pour tant de Phyſiciens, de rejetter avec plus d'orgueil que de lumière, l'attraction Newtoniene. S'aviſe-t-on de nier le reſſort & la gravité de l'air, parcequ'on n'a pu en trouver la cauſe phyſique? Il ſuffit que les expériences démontrent l'exiſtence de ces phénomènes, pour être obligé de les admettre. L'équité exige qu'on raiſonne de la même

manière ſur l'attraction. On n'en a pas encore trouvé la cauſe phyſique ; mais tous les faits démontrent ſon exiſtence. On nous pardonnera cette réflexion en faveur d'un ſyſtême qui eſt devenu celui de l'Europe, qui a tous les caractères de vérité, & qui triomphera enfin du petit nombre de Phyſiciens, que les préjugés, la pareſſe & l'amour de ces ingénieux tourbillons attachent encore au Carthéſianiſme. Quoiqu'il en ſoit, expoſons la ſolution que donne notre Auteur de ce Problême.

Il eſt certain qu'il exiſte dans la Nature, une multitude innombrable de centres de mouvement. Ces centres ſont le Soleil, les Etoiles, qui ſont autant de Soleils, & les corps dont le feu occupe le centre. Tous ces centres ſont des points d'où les rayons partent, & où ils ſe réuniſſent. L'Auteur démontre que

ce font les forces équilibrantes de la lumière & du feu, qui retiennent les corps dans la place qu'ils occupent, & que leur action explique tous les Phénomènes & les effets de la gravité. Il se sert de figures pour faire entendre sa démonstration. Voyons, si sans le secours de ces figures, on ne peut point rendre sa pensée.

1°. Un corps environné & poussé également dans tous les points par le fluide lumineux, dont on vient d'établir l'éxistence, doit rester en équilibre. Pourquoi? Parceque dans la supposition de forces égales, l'une ne peut pas prévaloir sur l'autre. 2°. Si ce corps est voisin de deux autres corps qui interceptent le fluide lumineux, ces trois corps doivent se mouvoir l'un vers l'autre, & le plus dense doit attirer les moins denses. Pourquoi? Parceque les corps poussés inégalement par le fluide lumineux,

peuvent plus rester en équili-
e, & qu'ils ne peuvent trouver
quilibre, qu'en s'attirant en
son directe de leur masse, &
verse de leur distance. 3°. La
re étant plongée dans des tor-
ns de lumière qui partent du
leil & des Etoiles, dont les
yons se réunissent au centre de
tte terre, il est évident qu'au-
ne partie de la terre ne peut
e en équilibre qu'au centre de
terre. Il est évident encore,
'un corps plus petit que la ter-
doit se mouvoir vers la terre,
on la direction des rayons stel-
res. Nous nous bornerons à
xposition de ce Problême.
Auteur en propose & en résout
elques autres, qui ne sont ni
ins hardis, ni moins difficiles,
mme de *trouver la cause physi-*
du mouvement des Astres; de
uver *la raison pourquoi les Pla-*
s décrivent des Ellipses; *d'in-*
ter la cause générale de la rota-

tion des Planètes ; de trouver *la cause physique du flux & du reflux de l'Océan ;* de trouver *la cause générale de la végétation*, & *du mouvement musculaire.*

Nous finirons cet Extrait par une réflexion que la lecture de ces sublimes théories fait venir souvent à l'esprit ; c'est que quelque sçavante & ingénieuse que soit la solution de ces grands Problêmes, peut-être qu'elle n'est pas vraie, & qu'il n'est pas donné à l'homme de les résoudre. Vraisemblablement ces Problêmes sont résolus par Dieu seul. Lui seul sçait la cause physique de la gravitation, de la rotation des Planètes, du flux & du reflux, du jeu & du mouvement des muscles, comme lui seul sçait la solution de tant de Problêmes, qui dans l'ordre moral & l'ordre physique exercent le loisir & la sagacité de tant de sçavans, qui aiment à deviner & à disputer, & qui souvent finissent par douter.

RTICLE LVIII.

TOIRE GENERALE DE
ılogne, par M. le Chevalier
Solignac, Secrétaire du Ca-
ıet & des Commandemens du
ɔi de Pologne, Duc de Lor-
ine & de Bar. A Paris, chez
ın Thomas Hérissant, ruë S.
cques, à S. Paul & à S. Hi-
re 1750. in-12. 5. vol. Tom.
mier, 388. pag. sans comp-
l'Epître Dédicatoire, & la
face.

République des Lettres
nquoit d'une Histoire
le de Pologne, & on doit
gré à M. le Chevalier de
: de s'être chargé de ce
travail. Qui mieux que
oit nous faire connoître
ion parmi laquelle il a
ıs vêcu, & dont il a
Mœurs, les Loix &

les usages ? Le commerce qu'il a eu avec les plus grands Seigneurs de la République, la confiance dont l'honore un Roi aussi grand par ses lumieres que par ses vertus, la lecture immense & réfléchie qu'il a faite des Historiens Polonois, un attachement inviolable à la vérité, une application constante à la démêler, une noble hardiesse à l'exposer, sont des avantages qui se trouvent difficilement réunis dans la même personne, & dont la réunion semble annoncer une Histoire digne de la curiosité du Public.

Nous allons essayer de satisfaire cette curiosité ; mais nous avertissons, que ce ne sera pas en suivant l'Auteur dans le récit des Siéges, des Batailles, des événemens qu'il décrit. Toutes les histoires se ressemblent à peu près par ces détails, & ces détails, dépouillés comme ils le

:ssairement dans un Ex-
ornemens de l'histoire,
oient une espèce de ta-
natières ou une gazette
e. Il nous a toujours
le devoir d'un Journa-
: de faire connoître la
& le style de son Au-
: faire sentir le degré
qu'il sçait mettre dans
tions, son habileté à
:s héros, son adresse à
& à lier les faits, sa
à démêler les ressorts
rent les grands événe-
n attention à représen-
mœurs, les loix & le
ral d'une Nation, &
e son gouvernement.
ıds objets si capables
:r un Lecteur sensé, é-
à la plûpart des Histo-
n'ont pas échappé à
evalier de Solignac, &
ons que le compte que
ns rendre, prouvera

qu'il a dans un degré marqué ces qualités si désirables dans un Historien.

On est toujours curieux de connoître l'origine des grandes Nations, & presque toujours cette origine est incertaine & couverte de ténébres. Notre Auteur nous paroît avoir bien débrouillé ce cahos par rapport à la Pologne. Il fait descendre les Polonois des Sarmates Européans, qui habitoient les bords du Tanaïs, des Palus Méotides, & du Bosphore Cimmérien. Lorsque sur la fin du cinquième siécle les peuples du Nord se répandirent comme un torrent dans les Gaules, dans l'Espagne & l'Italie, les Sarmates passerent la Vistule, & s'emparerent sans peine de plusieurs Contrées de la Germanie, abandonnées par les Goths, les Vandales, les Normands, qui s'établirent dans les plus belles parties de l'Europe

nale. Ces Sarmates con-
t de s'étendre de proche
ıe, & ſe firent un empi-
: étenduë prodigieuſe ;
ant ſans loix, ſans chef,
ipline, ils ne purent con-
ngtems leurs conquêtes,
ent obligés de ſe reſſer-
la Pannonie & la Mer
:. Ceux qui habiterent les
éridionales de cette mer
ıppellés *Polonois*, nom
rigine n'eſt pas bien con-
ı commune opinion, la
ırelle, & dès-lors la plus
blable, eſt que ce nom
ı mot Eſclavon, *pole*,
t dire plaine. La Polo-
effectivement une plaine
continuelle, ſans mon-
& ſans collines.
ıue les Polonois ſe furent
ls penſerent à ſe donner
x, & choiſirent pour
eck I. Ils s'ennuyerent
de cette forme de Gou-

nement, & se mirent sous la
nduite de 12 Palatins. Ces
ouveaux Maîtres ne plûrent pas
ongtems, & on en revint à l
premiere constitution de l'Eta
qui étoit de n'avoir qu'un s
Maître à qui on n'obéit pas p
fidélement. L'Auteur atten
représenter les mœurs & le
nie des premiers Polonois
serve qu'on *vit dès-lors da*
ce penchant à l'indépendan
comme un levain heureux o
te, fermente encore tous
dans la Nation. Cet a
l'indépendance remplit
gne de factions, de t
de desordres. » L'exc
» désordres, *ajoute-t*
» pu dès-lors apprend
» lonois qu'on peut
» la servitude dans l
» de la liberté, & q
» blique n'a d'ordin
» avantage sur de
» soumis, que de c

Casimir fut assez heureux pour ai-
mer l'étude, & il trouva dans l'é-
tude des consolations contre ses
disgraces. Ses réfléxions le dégou-
terent même du monde, lui firent
connoître le néant des grandeurs
humaines, & il se retira à Clugny
il prit l'habit Religieux.
Cependant la retraite de Rich-
n'avoit point rendu la tran-
quilité à la Pologne. L'interré-
gne ne fit que multiplier les
les & les divisions. Les Bo-
& les Russes y firent tour
des incursions, porté-
rtout le fer & le feu, &
nt des maux capables de
ses ennemis même. Il
ns que la Pologne pen-
médier à tant de mal-
n résolut de se donner
& le choix tomba sur
éritier de la Couron-
Casimir étoit Reli-
lugny, Profés, &
re. On eut recours au
50.

gente du Royaume. Cette Princeſſe, femme dure, méchante & impérieuſe ſouleva les divers Corps de l'Etat, & la révolte éclata de toutes parts. La Régente fut obligée de ſe retirer en Saxe auprès de l'Empereur Conrad II. ſon Parent, & d'envoyer ſon fils à Paris. » Cette Ville, dit M. de Solignac, étoit alors, comme aujourd'hui, la Mere des Sciences; & peut-être plus qu'aujourd'hui le centre de l'urbanité, je veux dire, de cette délicateſſe de mœurs & de ſentimens, qui ſous des dehors ſimples & ſans apprêt, ſe fait mieux ſentir qu'elle ne ſe décéle. On n'y connoiſſoit pas encore cette ſoupleſſe de diſcours, & ce frivole de maniéres, qui ne ſont d'ordinaire que de foibles garans de la douceur & de l'humanité qu'ils ont l'art de contrefaire. «

Caſimir

Casimir fut assez heureux pour ai-
mer l'étude, & il trouva dans l'é-
tude des consolations contre ses
disgraces. Ses réfléxions le dégou-
térent même du monde, lui firent
connoître le néant des grandeurs
humaines, & il se retira à Clugny
où il prit l'habit Religieux.

Cependant la retraite de Rich-
a n'avoit point rendu la tran-
uillité à la Pologne. L'interré-
ne fit que multiplier les
ubles & les divisions. Les Bo-
nes & les Russes y firent tour
our des incursions, porté-
t partout le fer & le feu, &
sérent des maux capables de
er ses ennemis même. Il
tems que la Pologne pen-
remédier à tant de mal-
On résolut de se donner
ef, & le choix tomba sur
héritier de la Couron-
ais Casimir étoit Reli-
Clugny, Profés, &
iacre. On eut recours au

Pape, qui seul pouvoit rompre ces liens, & à force de sollicitations, on obtint de Clément II. les dispenses nécessaires. Casimir sortit de son Monastère, & ne tarda pas à se rendre en Pologne, où il fut reçu comme en triomphe, & avec les démonstrations de la joye la plus vive. La conduite du nouveau Roi ne tarda pas à justifier les transports de joye de ses sujets, & on vit en peu de tems l'ordre & la tranquillité renaître dans l'Etat. » Les Villes se repeuplérent, » le commerce se rétablit, » le zéle public se réveilla, les » Loix reprirent leur empire, la » joye & l'abondance firent per» dre jusqu'au souvenir des maux » passés. « Le Roi pour se faire respecter au dehors par ses ennemis, comme il se faisoit aimer & révérer au dedans par ses sujets, pensa à faire alliance avec le plus redoutable de ses ennemis, Saroslaw Duc des Russes.

demanda & obtint en ma-
Dobrogneva sœur de ce
ce. Les vertus de cette Prin-
lui attacherent le cœur du
& de ses sujets, & l'inclina-
serra des nœuds que la po-
te avoit formés. Il restoit
ngereux ennemi à Casimir;
it le rébelle Mazos, qui
ant les troubles s'étoit em-
de quelques Provinces de
logne. Le Roi se mit lui-
e à la tête de son armée.
courage, sa fermeté, ses
s suppléérent à l'expérien-
& il défit deux fois en ba-
rangée le Tyran Mazos.
élivré de ses ennemis, ado-
e ses sujets, Casimir se livra
entier au gouvernement de
tats. Il s'appliqua surtout à
fleurir la religion & les
ces. Pour y réussir plus sûre-
, il fit venir de Clugny,
étoit alors la plus fameuse
du monde & pour les let-

tres & pour la piété, 12 Religieux pour lesquels il fonda deux riches Monastères. » L'établisse- » ment de ces Maisons, dit l'Au- » teur, contribua beaucoup à » épurer les mœurs. Les vertus » qu'on y pratiquoit, soutenuës » des exemples du Roi, redon- » noient insensiblement à la Re- » ligion cet air de décence & de » dignité, qu'elle avoit perdu » dans la licence des guerres. »

Le 1er. soin de Casimir, à qui l'on avoit donné le nom de *Restaurateur Pacifique du Royaume*, fut toujours d'inspirer à ses sujets l'amour de la vertu, de l'humanité, de la Religion; il ne fu jamais rebuté par les difficulté qu'il trouva dans l'exécution c ce projet. » Il lui en eût moi » couté d'être Héros, *dit M. de* » il en avoit le courage & » sentimens: & tout soutient d » les occasions qui ne présen » que des Victoires & des Tr

» phes. Il préféra à cet appareil » de grandeur si capable de flater » l'orgueil & la vanité des Prin- » ces, un travail obscur & sans » éclat. » Si ce travail fut obscur, au moins fut-il très-utile à la Pologne. Les Polonois devinrent humains, tranquilles, vertueux. Ces vertus ramenerent l'abondance & la félicité, & à la mort du Roi, il ne restoit plus aucunes traces des anciennes calamités.

Boleslas, fils aîné de Casimir, fut son Successeur au Thrône. Les commencemens de son Ré- ;ne furent brillans, & tout an- onçoit que ce Prince alloit tra- ailler avec succès à la félicité ; ses sujets, & à l'aggrandisse- ent de la Monarchie. Heureux habile à la guerre, il triompha ır-à-tour des Russes, des Bo- nes, des Hongrois, des Prus- s. La Pologne devint l'azile Princes étrangers, malheu-

reux ou détronés. Il secourut les uns; il rétablit les autres dans leurs États & ne parut se proposer d'autre fin que la gloire de son Royaume & le bonheur de son Peuple. Cependant des vertus si éclatantes cachoient un cœur corrompu; ce Roi ne tarda pas à en suivre les inspirations malheureuses, & en peu de tems il se souilla de tant d'horreurs, qu'il fut *l'étonnement & la honte de son Siècle*. S. Stanislas Evêque de Cracovie osa seul représenter avec douceur ses excès à Boleslas. La récompense du zéle de ce Prélat fut la mort, & il périt par les mains même de Boleslas. Ce Prince malheureux mourut quelques années après, exilé, fugitif, vagabond, en horreur à ses sujets, aux étrangers & à lui-même. Voici le caractére qu'en fait notre Historien. Ses portraits qui ne sont semés qu'avec sagesse & ave

épargne, ſont toujours vrais & reſſemblans.

» Jamais Roi n'eût été, *dit-il*,
» ni plus grand, ni plus heureux,
» s'il eût ſçu vaincre ſes paſſions,
» comme il avoit ſçu dompter
» les ennemis de ſa gloire; mais
» ſes victoires ne purent couvrir
» la honte de ſes vices, & ſes
» vices ternirent tout l'éclat de
» ſes grands ſuccès. Génie actif,
pénétrant, élevé, il ne devoit
ſa réputation qu'à ſon mérite.
Elle ne dépendoit ni de ſa di-
gnité, ni de la fortune même
le ſes armes. Plein de droitu-
e & de bonté; humain, gé-
éreux, magnifique; il étoit le
re de ſes peuples, le Protec-
ır des Rois malheureux, l'ap-
i même & la reſſource des
ions qu'il avoit vaincuës.
nour de la volupté corrom-
outes ces vertus. Ce pen-
t funeſte qu'on oſe regar-
comme la foibleſſe des

» grandes ames, l'entraîna dans les » désordres les plus affreux. Il tra- » hit l'honneur, la Religion, son » rang, ses devoirs, ses intérêts » mêmes : triste exemple du cruel » empire d'une passion qui ne » sçait point rougir de ses égare- » mens, & qui détruit tout prin- » cipe de vertu, & jusqu'aux » sentimens les plus naturels » d'humanité & de justice. «

Le Successeur de Boleslas fut Uladislas son frere, Prince sage & humain, mais foible, timide & indolent. Le morceau intéressant de ce Regne est la foiblesse aveugle d'Uladislas pour un Favori ingrat & perfide ; on vit alors le fils armé contre le pere pour l'obliger à renvoyer son favori. Sieciech, c'étoit le nom du Favori, fut contraint de se retirer dans une forteresse. Uladislas alla s'y renfermer avec lui, résolu d'y périr s'il ne pouvoit le sauver.

Ce premier volume est terminé par des recherches curieuses sur l'Histoire de Pologne. On y examine, 1°. *en quel tems & comment les Ducs de Pologne ont pris le nom de Rois. 2°. Si la Pologne a été autrefois tributaire de l'Empire 3°.* Si ce Royaume a toujours *été électif.* On juge bien que ces recherches doivent intéresser extrêmement les Polonois, & on peut assurer qu'elles plairont à tout le monde, par la manière dont elles sont écrites & traitées.

ARTICLE LIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

EXplication du Flux & Reflux dans leurs véritables circonstances; qui manifeste, avec leur exacte exposition d'après les Mé moires Académiques, combien Phénomène inexplicable, dans to autre systême Cosmographique Physique que le Moderne, en prou l'exactitude & l'universalité. Ch Charles-Antoine Jombert, Q des Augustins 4°. pag. 480. DCC. XLIX.

Ce grand Ouvrage, qui est le fruit des veilles d'un Gr

se trouve divisé en quatre parties.

La première traite des causes du flux & du reflux de la Mer.

La seconde explique en détail les circonstances du Phénomène.

La troisiéme résout plusieurs questions relatives à cette matière.

La quatrième satisfait aux objections qu'on peut faire contre l'opinion de l'Auteur.

Mais quelle est-elle cette opinion ? Il faut l'étudier dans le livre même qui a été composé *le seul intérêt de la vérité & du progrès des Sciences*. Nous y remarquons principalement deux choses. 1°. C'est une dépendance du *système de Cosmographie & de ...ue* dont nous avons parlé ...refois dans nos Mémoires ... où l'on laisse au soleil ...uvement dans l'écliptique, la terre tournant sur elle-... n'a point de rotation an-

nuelle, comme on le suppose dans l'hypothèse de Copernic.

2°. Le principe immédiat de cette explication du flux & reflux, est *l'Electricité* ou l'augmentation du mouvement, laquelle se fait par les rayons du soleil tant directs que réfléchis dans l'Ether & dans l'Atmosphère. Nous disons le *principe immédiat*; car l'Auteur reconnoit pour causes ultérieures & primordiales de ce Phénomène, le Soleil, la Lune & la Terre, en tant que ces trois choses servent à produire l'Electricité, ou ce qui revient au même à augmenter l'agitation de l'Ether & de l'Atmosphère par le moyen des rayons. Arrêtons-nous ici, puisque ce seroit présenter mal cette hypothèse que de la séparer de l'Ouvrage qui la comprend & qui l'explique.

On a aussi depuis peu du même

des Sciences & des beaux Arts. 1117

Auteur des *Ephémerides cosmographiques, où le Cours apparent des Planettes est désigné par des Planches d'après les observations & calculs Astronomiques* pour l'année 1750. Chez Durand Libraire, rue S. Jacques *petit in-douze. p.* 171.

Architecture Hydraulique, seconde Partie qui comprend l'Art de construire les Ecluses, pour diriger les eaux de la Mer & des Rivières à l'avantage des Places, du Commerce & de l'Agriculture. A l'usage des Ingénieurs, Architectes, Entrepreneurs des Travaux publics. En deux Volumes in-4°. grand papier, accompagnés de 115 planches in-fol. Ouvrage servant de suite à la Science des Ingénieurs. Par Belidor *Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis &c. Proposé par Souscription. Chez* Charles-Antoine

Jombert &c. Quai des Augustins, M. DCC. L.

Ceux qui pourroient ignorer combien l'Architecture Hydraulique est nécessaire, & quelles difficultés elle rencontre dans l'exécution, n'ont qu'à lire ce *Prospectus*. Ils y apprendront de plus les soins que s'est donné M. Belidor pour composer son Ouvrage ; les réfléxions qu'il a faites soit dans le cabinet, soit dans ses campagnes Militaires, soit durant ses voyages chez l'Etranger. Rien de mieux entendu que le plan de ces deux Volumes ; rien de plus capable d'attirer l'attention des Ingénieurs, & en général de tous ceux qui aiment les Arts.

La Souscription est de 34 liv. & elle sera ouverte jusqu'au mois d'Août prochain ; on donnera 20 liv. en souscrivant & 14 liv. en retirant le second Volume. Le premier sera délivré dans le

courant d'Octobre de cette année, & l'autre en Octobre 1751.
Les Exemplaires seront délivrés en feuille ; ceux qui désireront les avoir brochés avec cartons payeront 20 sols par Volume pour la brochure, à cause de la multitude des Planches qui doivent y entrer, & ceux qui les souhaiteront reliés donneront 3 l.
es Ingénieurs, Officiers d'Artillerie & de la Marine, qui voudront souscrire, & qui n'auront nt de commodité pour faire ettre leur argent à Paris au Jombert, pourront lui adresser un billet de 20 liv. payable e Trésorier général de leur s, à qui il remettra une noissance de la Souscrip-&c.

ès la publication de cet ge, M. Belidor se propose nner un autre qui aura re : *Traité des Effets de t dans le canon, les bom-*

bes & les mines, fondé sur un grand nombre d'épreuves, appliquées aux opérations les plus essentielles de la Guerre. On en expliquera davantage le plan dans un programme qui sera rendu public en 1752.

Mémoire sur le Louvre, Brochure in-12 de 15 pages.

On sent à la lecture de ce Mémoire combien il est difficile de consommer de grands desseins & de mettre la dernière main à des Chef-d'œuvres. Au siècle dernier, Louis XIV. M. Colbert & M. Perrault commencèrent le Louvre sur un plan qui porte l'empreinte de leur puissant génie. Ces grands hommes ne s'aviserent pas de penser qu'ils s'élevoient presque au-dessus des forces humaines ; & que si leur entreprise n'étoit pas exécutée de leur tems, elle embarasseroit infiniment ceux qui en seroient

chargés après eux. C'eſt le cas où l'on ſe trouve aujourd'hui, & l'Auteur du Mémoire ne le diſſimule pas. » S'ils ne s'étoient » pas livrés, dit-il, *en parlant du* » *Monarque, du Miniſtre, & de* » *l'Architecte que nous venons de* » *nommer*, à de trop vaſtes pro» jets, ils auroient eu la ſatisfac» tion d'achever le Louvre, & il » y a longtems que l'on en joui» roit; mais au lieu de ſe con» tenter d'achever du mieux » qu'ils auroient pû ce qui étoit » aſſez bien commencé, & qu'ils » auroient pû embellir en l'ache» vant dans la même idée qu'il » étoit commencé, ils ont cru » faire mieux, ils ont voulu faire » mieux que bien. Qu'en eſt-il » arrivé? Après des dépenſes » prodigieuſes, tout eſt reſté im» parfait, & aujourd'hui on ſe » trouve dans le plus grand em» barras; on ne ſçait comment » s'y prendre pour achever, &

» faire quelque chose de raison-
» nable & qui soit possible.

Voilà un début qu'il ne faut pas regarder comme la critique ou l'aven de l'infériorité de notre goût & de la décadence de nos Arts. C'est plûtôt le cri d'un bon Citoyen qui voudroit qu'on ne gémît plus sur l'abandon de ces immenses Edifices, destinés depuis 80 ans à loger le plus grand des Rois. Et quelles ouvertures ne donne point cet Auteur vraiment digne de raisonner sur la fortune du plus auguste Palais qui soit au monde !

Il se place dans tous les points de vuë du Louvre; d'abord vis-à-vis de la belle Colonade, ensuite du côté qui regarde la rivière, puis vers la façade qui répond à la rue S. Honoré ; enfin sur la Place où aboutit la ruë Froidmanteau. Voilà pour ce qui concerne les dehors de cette Royale Maison ; il en considère après

[redacted]

l'intérieur ; rien ne lui écha-
e ce qui se présente aux yeux,
ıd on est au milieu de la
r ; & chacune de ces posi-
s, lui fait naître des idées
ont pour objet d'achever le
vre en ménageant le tems,
:pense, notre constance mê-
: qualité dont le François
pas tellement pourvu, qu'il
ııt beaucoup à risquer quand
n vient aux épreuves.

ais encore qu'imagine donc
onnoisseur prudent & zèlé ?
udroit voir tout son détail
nous transcririons de suite,
l'extrême abondance de nos
es Nouvelles Litteraires.
luisons néanmoins ses réflé-
s sur la Colonade du côté
aint Germain l'Auxerrois. »
ette façade, *dit-il*, est ache-
e en dehors & en dedans du
té de la Cour : Il ne reste au-
ırd'hui que de la couvrir par
toit brisé, dont les balustra-

» [illegible] & intérieures
» [illegible] la plus grande par-
» tie, à peu près comme on a
» fait au Palais des Tuileries,
» lorsque Louis XIV. l'a restauré
» [illegible] à l'encoignure de
» cette Colonnade qui tient à la fa-
» çade du Louvre, qui regarde la
» rivière, il y avoit autrefois un
» pavillon [illegible] a été dé-
» [illegible], & est aujourd'hui
» [illegible] achever de le dé-
» molir entièrement, car il ne
» faut point qu'il paroisse de toit
» aux deux pavillons qui termi-
» nent la Colonnade : c'étoit l'in-
» tention de M. Perrault, ainsi
» qu'on le voit dans les éléva-
» tions de cette Colonnade qui
» ont été gravées de son tems.
» Il s'est contenté de mettre un
» grand fronton au milieu de
» cette Colonnade ; & il n'en
» vouloit point mettre aux deux
» Pavillons qui la terminent :
» c'est le meilleur parti. Par cet

ment le milieu domi-
es Pavillons des coins
isputent rien &c. «
it juger par ce morceau
tions de l'Auteur, &
l'instruction qui fait le
de son Mémoire. Par-
émoigne à propos ses
conomiques & nous en
is un exemple. Il parle
ent qui est contigu au
, quoiqu'en forme de
uvre par rapport au
'édifice ; c'est ce qu'oc-
i-devant M. le Car-
Rohan. » Un Architec-
-il, qui pensera paroître
nd Architecte, & qui ne
era pas, commencera
e; *tout cela ne vaut rien ;*
it jetter tout cela bas :
in homme de goût dira,
ons ce petit morceau, il est
ix à bien des égards....
t pas absolument achevé
térieur ; mais il y a peu
oses à faire pour qu'il le

Catalogue des Livres de feu M. le Comte d'Autry, dont la vente se fera au plus Offrant & dernier Encherisseur Mardi 7 d'Avril 1750 & jours suivants depuis deux heures de relevée jusqu'au soir, ruë Pavée près le Quai des Augustins. Chez Martin, rue S. Jacques &c.

La vente de cette Bibliothéque est ouverte actuellement: c'est un Cabinet de plus de cinq mille volumes bien choisis, bien conditionnés, & tels que peut les souhaiter un homme du monde qui sçait s'occuper avec les Muses. L'Histoire & la belle Littérature y dominent, on n'y voit que des traces légéres de ce qui compose les autres Facultés.

Précis de l'Electre de Sophocle à l'occasion de l'Oreste de M. de Voltaire &c. Brochure de 28 pages. Dans une Epître dédicatoire, M. l'Abbé Danet se déclare

» tures, Sculptures, Dorures
» &c. Ces Peintures dont les
» plus considérables sont peintes
» à Fresque *par Romanelli* & de
» son plus beau, méritent d'être
» conservées : c'est peut-être ce
» qu'il y a de plus beau à Paris
» en ce genre. Il a peint aussi à
» l'huile tout le petit Apparte-
» ment de la Reine dans le goût
» de Piétre de Cortone son Maî-
» tre. Les Sculptures de ces Ap-
partements ont été exécutées
par les meilleurs Sculpteurs
de ce tems-là & sont de toute
beauté. Un Propriétaire pru-
dent & un Architecte sage, ne
diminueront jamais leur Do-
maine, ils le conserveront soi-
gneusement, l'augmenteront,
embelliront autant qu'ils le
ourront, surtout s'il mérite,
omme celui-ci, qu'on s'en
onne la peine. «

e Mémoire qui parut il y a
ois n'a pu entrer plutôt dans
Mémoires.

derniers siècles, lorsque la Littéra-
Grecque étoit en honneur; lorsqu'à
emple de Henri Etienne on s'exer-
dès l'enfance à représenter en fa-
le ou sur des Théâtres de Collége les
agédies d'Euripide & de Sophocle.
s beaux tems ne sont plus, & pour y
ppléer en quelque sorte il faut du
oins que les habiles gens, qui subsistent
n petit nombre, se chargent seuls de
ous présenter ce qu'ils ont découvert
ans ces livres scellés pour la plûpart
les Littérateurs modernes; il faut qu'un
bon Lecteur de Grec, tel que doit être
M. l'Abbé Danet, touche ces richesses
Attiques, qu'il les apprécie au juste, &
qu'il les rende dans la Monnoye qui a
cours parmi nous; de cette manière les
profanes seront écartés, & Sophocle avec
ses semblables ne perdra rien de son mé-
rite essentiel.

Comme cette brochure nous faisoit
plaisir, nous l'avons comparée de fort
près avec le texte de Sophocle, &
nous y avons remarqué quelques addi-
tions que ce Prince des Dramatiques n'a-
voueroit peut-être pas; qu'il nous soit
encore permis de les indiquer.

P. 17. on lit qu'à la nouvelle de la mort
d'Oreste, *Electre tombe évanouie*; même
page, qu'Oreste *paroissoit comme un Dieu*
au milieu des Princes assemblés de toute la

Grèce, pag. 20. qu'Electre parlant à sa sœur lui dit : *Hélas ! les Dieux, quand il leur plaît, abusent les foibles mortels.* Nous ne remarquons point ces traits ou ces particularités dans la Tragédie de Sophocle.

A la page 27. L'Auteur de la brochure dit que *la Piéce finit par une courte réflexion du Chœur qui dit qu'ainsi doivent périr ceux qui osent violer la sainteté des Lois.* Or cette réflexion est d'Oreste conduisant Egiste au lieu où il vouloit le faire périr. Le Chœur termine ensuite la Piéce par une exclamation sur les malheurs de la famille d'Atrée.

Dissertation sur les principales Tragédies anciennes & modernes, qui ont paru sur le sujet d'Electre & en particulier sur celle de Sophocle. par M. du Molard. pag. 50.

Il y a trois parties dans cette brochure ; l'Auteur recherche *dans la premiere quels sont les fondemens de la préférence que tous les siécles ont donnée à la Tragédie d'Electre de Sophocle, sur celle d'Euripide & sur les Cœphores d'Eschyle.*

Dans la seconde *il examine ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'Auteur de la Tragédie d'Oreste, de traiter ce sujet sans ce que nous appellons Episodes & avec la simplicité des Anciens, &c.*

Dans la troisième *il fait voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les Anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût &c.*

La première partie est un éloge vrai & magnifique de Sophocle : l'Auteur paroit initié dans la belle & grande manière de ce Prince des Dramatiques. Il admire avec raison la Majesté & l'Harmonie de son Style ; la noble facilité de son dessein ; la force & la vérité des traits qu'il répand dans ses caractères.

Il passe ensuite à l'Oreste de M. de Voltaire auquel il applaudit beaucoup, mais en disant des raisons & en faisant remarquer que la piéce est exécutée sur le modèle & dans le goût de Sophocle. Nous aurons occasion bientôt de reconnoître le même mérite dans cette nouvelle Tragé die qui vient d'être donnée au public.

Mais M. Du Molard n'est pas tout-à fait aussi content de l'Electre de M. de Crébillon ; & sans passer les bornes de considération dûë à un bon Poëte, il o serve les taches répanduës dans son O vrage. On sent que le zèle de l'antiqu peu ménagée par ce Dramatique mo ne, anime l'Observateur. C'est en pa le rencontre que nos Littérateurs du nier siécle s'armoient de toutes p pour venger leurs Maîtres: il entroit quefois de l'impétuosité dans ces C

erses sçavantes. Nous sommes un peu plus polis aujourd'hui. Mais quelques traits de confiance, & quelques raisons dites d'un ton qui marque la bonté de la cause, sont encore bien reçuës de quiconque sçait estimer le vrai, le beau, le solide : qualités inséparables de l'Antique.

Oreste Tragédie, &c. Chez P. G. Le-Mércier & Lambert rue S. Jacques. 8°.

C'est la piéce dont nous parlions plus haut. L'Auteur dans une judicieuse & élégante Epitre à Madame la Duchesse du Maine, se déclare hautement contre l'amour coupable & imbécille qui deshonore notre Cothurne François. Il rappelle avec force & sans respect humain la grande & noble manière des Anciens qui ne sçavoient inspirer que la terreur & la compassion. Ce morceau de littérature & la nouvelle Tragédie nous occuperont dans un autre endroit de nos Mémoires.

M. de Voltaire ajoute à son Volume ce qu'il appelle les Chapitres II. & III. *sur les mensonges imprimés*; & dans ce dernier Chapitre il revient à la Controverse du testament politique qui porte le nom du Cardinal de Richelieu. On peut se souvenir de ce que nous disions dans nos Mémoires de Février I. Vol. Art. X. Ici nous ne voulons placer qu'un

très petit nombre d'Observations, & d'abord deux générales qui nous paroissent assez-bien fondées. 1°. Le mépris extrême que témoigne M. de V. pour le *Testament politique* pris en lui même (l'Auteur à part) nous surprend beaucoup. Il nous semble qu'on ne peut lire cette piéce sans y remarquer l'esprit de Religion, les sentimens de vertu, l'amour des Peuples, le bon sens, souvent même l'éloquence qui la caractérisent. S'il s'y trouve quelques taches n'est-ce point la faute du Manuscrit dont on reconnoît l'imperfection; & après tout, n'est-ce pas aussi le cas de dire avec Horace, *non ego paucis offendar maculis?* » En fait de politique, *disoit l'Abbé* » *le Gendre*, il n'a pas encore paru d'Ou» vrage plus profond, ni plus parfait » que celui-là. » Si l'autorité de cet Historien n'est pas décisive, encore une fois qu'on lise le *Testament*, & qu'on ne se contente pas des morceaux isolés qu'en cite l'Adversaire. C'est une épreuve à laquelle nous invitons tout esprit judicieux & impartial.

Notre seconde Observation générale est que M. de Voltaire remplit son nouvel écrit de raisons négatives, de conjectures, d'explications arbitraires qu'il sçait tourner habilement au désavantage du *Testament* politique. Il nous seroit de suivre les XXIV. Articles ou Par-

phes de ce Chapitre III. *sur les mensonges imprimés*, & de justifier clairement ce que nous disons ici. Mais venons à quelques petits détails, en indiquant les pages de notre Auteur M. de V.

Pag. 176 177 *& suiv.* On rappelle la difficulté prise des dattes. L'Auteur du Testament, *dit-on*, a feint d'écrire en 1635 & 1640 &c. On a déja répondu que cet Ouvrage a pu être composé à deux reprises différentes. Quel inconvénient à cela ? La guerre de *cinq ans* n'est pas plus difficile à expliquer en supposant que le Cardinal acheva d'écrire vers la fin de 1639. Mais comme son détail ne va que jusqu'en 1638. & qu'il y avoit beaucoup de fautes dans le Manuscrit qui a servi aux Editeurs de Hollande, nous croi-tions assez que le Cardinal écrivit *trois* ans au lieu de *cinq*.

Quant à l'absurdité qu'il y auroit à [s]upposer la paix conclue, tandis qu'on [é]toit en pleine guerre ; c'est aussi une ob-[je]ction légére. Le Cardinal n'a écrit son [T]estament que durant la Guerre ; mais il en destiné l'usage pour le tems de la paix ; par cette raison il a pû supposer cette [pa]ix conclue, quoique de tems en tems [il p]arle de la Guerre actuellement subsis-[tan]te. Ce sont les objets qui déterminent [les] différents rapports de tems & de si-[tuat]ions.

P. 181. On insiste encore sur la prétendue indécence attachée à ce mot *la Fargis.* Mais cette petite difficulté a été résolue par de bonnes raisons, & par l'exemple du Journal fait sur les Mémoires du Cardinal de Richelieu. *Voy. notre Journal de Fevr. I. Vol.*

P. 183. On appelle *menteur ignorant* l'Auteur du *Testament politique* parcequ'il dit que *le Roi a refusé le secours des armes Ottomanes contre la Maison d'Autriche.* » Quiconque, ajoute M. de V. » connoît le monde, quiconque a la » moindre idée du Cardinal de Richelieu, » sçait assez que de telles offres ne se re- » fusent pas. « Mais d'abord pourquoi ne veut-on pas que ce soit en effet le Roi Louis XIII. Prince très-Religieux, qui n'ait point voulu recevoir le secours des Turcs ? En second lieu pourquoi trouve-t'on extraordinaire qu'un Cardinal, qui aimoit & protégeoit la Religion, ait refusé des secours très-funestes à la Chrétienté? Enfin lisons le testament même qui, comme tous les autres Ouvrages, perd toujours infiniment dans les citations d'un adversaire. » La seconde re- » marque (*dit l'Auteur. 1. part. p.* 54.) » digne de grande considération en ce » sujet, est que V. M. n'a jamais voulu » pour se garantir du péril de la guerre, » exposer la Chrétienté à celui des ar- » mes des Ottomans, qui lui ont souvent

» été offertes. Elle n'ignoroit pas qu'elle
» accepteroit un tel secours avec justice,
» & cependant cette connoissance n'a
» pas été assez forte pour lui faire pren-
» dre une résolution hazardeuse pour la
» Religion, mais avantageuse pour avoir
» la paix &c. « Cinq ou six autres lignes
qui suivent développent les mêmes senti-
ments : or nous le demandons à quicon-
que veut apprécier les choses de sang
froid ; ce langage doit il paroître dépla-
cé dans la bouche ou sous la plume d'un
Cardinal-Ministre, & en particulier du
Cardinal de Richelieu qu'on n'a jamais
accusé de peu de zèle pour la Religion ?

P. 183 & 184. On se récrie beaucoup
contre l'Auteur du Testament qui dit que
s *confidences* (en matière de Bénéfi-
s) *sont plus rares que les légitimes pos-
sions n'étoient autrefois* ; & pour con-
ncre cet Auteur d'*imposture*, on produit
multitude de Laïques qui jouissoient
biens d'Eglise. Mais ceci est étran-
à la question ; il s'agit uniquement
onfidences, non de bénéfices possé-
par des Laïques.

185. On cite comme un trait d'im-
re, l'Histoire des Cordeliers Fratri-
qui firent, dit le Testament, beau-
e peine au Pape Benoît XI. On con-
: Pape, reprend M. de V. avec Jean
&c. Ceci n'est pas certain ; Ciaco-

nius, Génébrard & plusieurs autres Historiens Ecclésiastiques nomment le Successeur de Jean XXII. Benoît XI. ou XII. parcequ'il y a un de ces Benoîts, Pape douteux ou Antipape. Or ce Benoît XI. ou XII. eut aussi de grandes querelles avec les Cordeliers Fratricelles; & l'Auteur du Testament a pu indiquer cet exemple. Nous sçavons bien que celui de Jean XXII. seroit plus frappant, mais le précédent suffit ; & peut-être aussi est-ce la faute du Mſ. de substituer le nom de Benoît XI à celui de Jean XXII.

P. 186. On reproche à l'Auteur du Testament de faire entendre que les *Jésuites sont redoutables. Il seroit bien étrange*, dit M. de V. *que le Vainqueur de la Rochelle se fût plus défié des Jésuites que des Huguenots.*

Sans doute cela seroit étrange, car les Jésuites n'ont été & ne seront redoutables en aucun tems : aussi le Testament ne compare-t'il pas les Jésuites avec les Huguenots. Il compare leur Société, qu'il appelle *bonne & simple en elle-même*, avec les Universités ; & il souhaite que ces corps se balancent les uns les autres, afin de les retenir tous dans la sphère de leur état & de leurs fonctions. Il faudroit lire tout cet endroit du testament, c'est un de ceux où l'on remarque plus de sagesse & d'intelligence. Au reste les vuës qu'avoit manifesté le P.

Caussin pour le retour de la Reine-mere, & la querelle qu'il eut à ce sujet avec le Cardinal, purent aisément influer dans le détail qu'il fait sur les Jésuites. *Voy. le testament 1. part. p.* 128 *& l'Histoire du P. Caussin dans les remarques de M. l'Abbé Joly sur Bayle* Art. Caussin.

P. 188. On prétend ici découvrir *une imposture sans replique.* Le Testament marque qu'il y a peu de Commerce à faire à l'*Occident*, c'est-à-dire, aux Indes Occidentales; que Drak, Cavendish, d'autres Navigateurs, & le *feu Comte Maurice qui y envoya douze Navires n'avoient pû trouver lieu d'y faire aucun Etablissement.* Or dans la citation de *ce feu Comte Maurice*, M. de V. assure qu'il y a un Anachronisme manifeste, puisque ce Comte en 1640 *étoit plein de vie & gouvernoit actuellement le Brésil.*

Croiroit-on bien que cette difficulté est la noins pressante de toutes celles qui sont ontenues dans l'Ouvrage de M. de V.? e Testament parle du *feu Comte Mauice qui avoit envoyé 12. Vaisseaux*, non e celui qui avoit été envoyé au Brésil. r le premier est le Comte Maurice de assau-Orange, Stadhouder, mort en 25. * Il avoit envoyé Jacques L'hermi- &c. mais, dit M. Basnage (*Annal.*

* *L'autre est le Comte Maurice de Nassau-en.*

[illegible]

Henri III. on comptoit par écus de trois livres.... Mais que jamais nous n'avons entendu par-là des écus d'or, parceque les écus d'or ont toujours varié. Cette raison d'abord ne nous paroîtroit pas fort concluante. Depuis cent ans les Louis d'or ont beaucoup varié : cela empêche t'il qu'on n'ait pu dire, dans tous les divers tems, *cela vaut cent louis, mille louis &c* ? La valeur actuelle ne suffit-elle pas pour déterminer le sens de ces mots ? Mais laissant à part ce raisonnement, le fait est que Henri III. fixa l'écu d'or à LX. sols ; qu'il ordonna que *les Comptes, Contrats, Baux à ferme fussent dressés en écus d'or* ; que la valeur de cette monnoye augmenta jusqu'en 1640 ; & que durant tout cet intervalle on ne cessa jamais d'entendre par le terme d'*écu* simplement dit, l'*Ecu d'or* valant 60. 65. 72 s. suivant les tems. *Partout*, dit le Blanc pag. 376. *où il est parlé d'Ecus avant 1641. il faut toujours entendre l'Ecu d'or.*

Quant au *million d'or* le Dictionnaire du Commerce, ainsi que nous le remarquions dans nos Mémoires de Février, déclare que c'est un *million d'écus d'or* ou *trois millions de livres* ; & nous ne croyons pas que M. de V. ait réfuté cette très-claire & très-solide interprétation.

Un mot aussi sur les *comptans*. Le testament veut qu'on réduise les *comptans* à

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

rges, rembourſé des Offices de
re &c. Il faut ne rien confon-
s ce Chapitre, & rapporter les
ıux objets qu'envifage l'Auteur.
ıême il faut lire exactement ce
ırde la réduction des gages des
ıs de France. Il ne veut pas leur
les deux tiers, ainſi que dit M.
nais voici comment il parle :
eut profiter d'un tiers de leurs
, étant certain qu'ils ſe trouve-
ien traités en la réformation gé-
du Royaume, ſi en les aſſurant
plus leur impoſer de nouvelles
, on réduit leurs gages aux *deux*
: ceux qu'ils ont eu par le paſſé.
. On tire avantage de ce que dit
ment (1. *partie* p. 56.) *La dé-
chacune des cinq années que la
a ſupporté la guerre a monté à*
o *millions.* » Cela n'eſt pas vrai,
ue M. de V. J'ai en main l'Etat
ınée 1639. il ſe monte à ſoixante
ıit millions neuf cent mille li-
« Mais 1°. L'Auteur du Teſta-
: auſſi *plus de* 60 *millions*, quel
onc à lui faire? 2°. Si ſon compte
à 60 millions, ne peut on pas
ı'il ne comprend dans cette ſom-
les frais de la Guerre ; au lieu
t de 78 millions qu'on nous op-
ntient peut-être toutes les autres

dépenses de la Couronne ? Ces sortes de contrariétés apparentes peuvent se concilier & se résoudre si aisément & de tant de manières, qu'il ne faut jamais les compter pour beaucoup dans une attaque régulière

P. 199 *& jusqu'à la fin*. M. de V. tâche d'éluder les preuves directes & positives tirées de la Bibliothèque Historique du P. Lelong, de l'existence du Manuscrit de Sorbonne, du témoignage de M. Huet Evêque d'Avranches. Ce n'est rien selon lui; & voici, par exemple, comme il indique la dernière de ces autorités. » On dit qu'on disoit il y a 70 » ans que Madame la Duchesse d'Aiguil» lon avoit dit, il y a 80 ans, qu'ell» avoit eu une copie manuscritte de ce » Ouvrage. On a trouvé une note margi» nale de M. Huet, & cette note di» qu'on avoit vu le Mſ. chez Madam» d'Aiguillon... Ne voila-t'il pas d» belles preuves ?

Il faut avouer que les hommes disert sont aussi habiles à diminuer la forc d'un argument qui les incommode, qu' étendre & amplifier une petite raison qu les favorise. Tous ces *on dit*, on *a vû*, &c se bornent à ceci qui est déja dans no Mémoires de Février : M. Huet Evêqu d'Avranches mort en 1721. a laissé pa écrit que M. le Duc de Richelieu *l'a voit assuré que le testament étoit vérit*

ment du Cardinal son oncle, & *que* (Duc) *l'avoit vû plusieurs fois chez idame d'Aiguillon.* Joignez ce témoiage à celui du P. Lelong, à la plura- des Manuscrits qui se trouvent du stament, à la bonté intrinséque de te pièce, à l'air de vérité & de can-ur qui y régne, & jugez. Si M. de Vol-ire est vainqueur, nous applaudirons ès-volontiers à son triomphe, bien in-rieur toutefois à ceux que lui a décerné souvent la République des Lettres. Si s raisons ne paroissent pas convaincan-s, que le Cardinal Ministre de Louis III. reste enfin possesseur du testament, que son illustre Maison continue de ontrer ce monument parmi les titres 'honneur qui la décorent.

Après avoir rassemblé ces observations, ous avons acquis la connoissance d'une ochure de 111 pages intitulée: *Lettre r le testament politique du Cardinal de ichelieu.*

C'est la réponse aux objections publiées la suite de Sémiramis. Nous ne doutons is que l'Auteur Anonyme ne réponde à lles qu'on voit dans le volume qui con-nt la Tragédie d'Oreste. Ce défen-ur du testament est habile, judicieux, tentif, nous rendrons compte de son uvrage dans un autre vol. de ces Mé-oires.

Lettre de M. l'Abbé Goujet au P. B. J.

Permettez moi, M. R. P. de vous adresser quelques observations sur deux Articles du nouveau Supplément de Moreri que j'ai publié vers le milieu de l'année dernière. Je crois qu'il est nécessaire d'en faire part au Public, & je me flatte que vous voudrez bien me faire la grace de les insérer dans votre Journal. Voici le sujet de la premiere observation.

Dans le Supplément donné en 1735 parlant de Marin de Boylesve, Chevalier, Seigneur de la Maurousiere, j'ai dit que sa famille remontoit jusqu'à Etienne Boylesve, Chevalier, Prevôt de Paris en 1235. C'étoit mon sentiment, & je le croyois fondé, comme il l'est en effet. Cependant il fut contredit, & dans une Lettre que je reçus, on m'assura en termes si formels que je m'étois trompé, & que Marin de Boylesve avoit été annobli par Henri IV. que dans la crainte d'avoir blessé la vérité, je me crus obligé de faire mention, dans le dernier Supplément, de ce prétendu annoblissement. Je reconnois aujourd'hui que ceux qui m'ont fait faire ce changement m'en ont imposé.

J'ai des preuves que Marin de Boylesve n'a reçu de Henri IV. que des lettres *héréditaires* de Chevalerie de l'Accolade une concession pour ajouter à ses Arm

: de trois Fleurs-de-Lys d'or, ii & les siens, & des Lettres de aller d'Etat. Il est si vrai que Ma- : Boylesve étoit noble avant que fait Chevalier de l'Accolade, que i lui-même reconnoît sa noblesse lesdites lettres de Chevalerie, dat- e Paris le 19 Mai 1597. Sa Majesté y être entré dans un détail long & able des services rendus à l'Etat Marin de Boylesve, tant sous son que sous celui de son prédécesseur, ut en ces termes : « A ces causes, eant que ledit de Boylesve est digne ir sa *Noblesse*, vertu, sçience, va- r, prouesse, d'être élu en titre & de d'honneur de Chevalier, dont & sa postérité demeurent perpé- llement recommandés, Avons de ris de notre Conseil, & de plusieurs nces & Seigneurs, par ces présen- signées de notre main &c. « Sa ste étend ensuite cette grace sur la postérité du nouveau Chevalier, r une distinction singulière, elle rend ettres de Chevalerie *héréditaires* sa famille.

Procès Verbal de l'*Accolade de Che- ie* que reçût Marin de Boylesve, en ition desdites Lettres, fut dressé ntoine de Silly, Comte de la Ro-)t, Chevalier des Ordres du Roi, uverneur de la Province d'Anjou,

... Mémoires pour l'Histoire [illegible] par Sa Majesté. M. de [illegible] [illegible] [illegible] de Sa Majesté. »

Ces dernieres paroles énoncent les [illegible] de noblesse qu'on exigea de [illegible] de Boviére, & qui satisfirent le Roi [illegible] en Conseil, & les Princes & Seigneurs [illegible] demanda l'Avis. D'où il [illegible] que ces Lettres de Chevale[illegible] [illegible] Maria de Bovielre, [illegible] noble & d'ancienne [illegible] un Gen[illegible] à la haute noblesse du Royaume. Aussi [illegible] du Cange ne [illegible] la famille d'Etienne [illegible] de Paris, de celle de [illegible] en parlant du [illegible] les Observations sur [illegible] la famille subsiste [illegible] à Paris & dans l'Anjou. Le Féron [illegible] & ajoute qu'un de Boviere [illegible] avec S. Louis en Egypte, [illegible] anciennes armes de sa famille, [illegible] ou Croix de S. André [illegible] Ce sont encore les Armes de MM. de Boviére, Gentilshommes [illegible] en Anjou.

Par surabondance de preuves, j'ajouterai que le Parlement de Paris rendit le 10. Décembre 1587 un Arrêt contradictoire, qui soutient la noblesse & l'extraction de Marin de Boylesve, dix ans avant la datte des Lettres de Chevalerie mentionnées plus haut. Voici ce qui occasionna cet Arrêt. Marin de Boylesve, conjointement avec François de Boylesve, son pere, avoit fait destituer de la charge de Substitut du Procureur Général du Roi au Siége Présidial d'Angers, le nommé Cochelin, convaincu de concussions & de malversations. Cet homme irrité chercha à se vanger en répandant un libelle diffamatoire, où il attaquoit la noblesse de Marin de Boylesve. Ce libelle fut déféré au Parlement, qui le condamna à être laceré, & l'Auteur à cent livres parisis d'amende. Cet Arrêt, qui fut rendu sur les conclusions de M. le Procureur Général du Roi, énonce & datte tous les titres produits par Marin de Boylesve; & ces titres forment une filiation suivie depuis François Boylesve, pere de Marin, jusqu'à Geoffroy Boylesve & Pétronille de Beaupreau, lequel Geoffroy étoit frere d'Etienne Boylesve, vivant, Chevalier, Prevôt de Paris, & de Marguerite de la Guesle, de l'an 1235 : les partages dudit Etienne *avec Geoffroy* & Robert Boylesve *ses freres*, de l'an 1228 : autre contrat de

mariage de Foucquet Boylesve, Ecuyer, & de Damoiselle Julienne de la Chaze, de l'an 1258 : Transaction faite entre Adam Boylesve, Clerc, Eudes le Notonier, aussi Clerc, mari de Mathie Boylesve, & Jehan de Thouarcé mari de Petronille Boylesve, enfans & Héritiers de Geoffroy Boylesve, du mois de Fevrier 1274 : Contrat de Mariage de Jean Boylesve & de Damoiselle Andrée Briçonnet, du 3 Mai 1360 : Testament dudit Jean de Boylesve, du mois d'Avril 1376 : Partages de Pierre & Guillaume Boylesve du dernier jour d'Avril 1403 : deux contrats de mariage de Pierre & Jean Boylesve, des 25 Janvier 1414 & 19 Juillet 1444 : contrat de mariage de Marin Boylesve, seigneur de la Brisarderie, du 6 Février 1510 : Partages de Charles & François Boylesve, du 28 Juin 1571 : autres partages de Messire André Hurault, Seigneur de Maisse, Conseiller d'Etat, & Ambassadeur à Venise, mari de Renée Boylesve, & d'Etienne, Ecuyer Seigneur d'Anvers, de l'an 1579.

Tels sont les titres énoncés dans l'Arrêt du Parlement que j'ai cité. Ils auroient suffi seuls pour démontrer l'ancienne noblesse de MM. de Boylesve de la Maurousiere, & ils prouvent évidemment que j'avois dit la vérité en

1735. & qu'on a eu tort de la contredire. *

Je réserve ma seconde Observation pour une autre Lettre, & je suis &c.

GOUJET, Chanoine de Saint Jacques de l'Hôpital.

* Ce témoignage de M. l'Abbé Goujet n'a pas besoin de confirmation ; cependant nous sommes bien aises d'ajouter que les titres dont il est fait ici mention, ont été sous nos yeux, & que nous y avons lu tout ce qui est indiqué dans la présente Lettre.

[T]ABLE DES ARTICLES du mois de Mai 1750.

[A]RTICLE LI. *Oeuvres diverses de M. le Franc, seconde Partie,* pag. 965

[A]RT. LII. Fr. Thomæ Mar. Mamachii &c. Origines & Antiquitates Christia[n]æ &c. *Origines & Antiquités du [C]hristianisme &c.* 981

[A]r. LIII. *Histoire des révolutions de [G]ênes, T. I.* 1003

[Art.] LIV. Jacobi Belgradi Epistolæ &c. *[Le]ttres du P. Belgradi sur Herculane [&]c.* 1021

[Art.] LV. Escrittores del Reyno de Va[len]cia &c. *Bibliothèque des Ecrivains [du] Royaume de Valence &c.* 1040

[Art.] LVI. *Dictionnaire des Monogram-*

mes, Chiffres &c. des Peintres, Graveurs &c 1058.
ART. LVII. *Nouvelle Théorie du Mouvement &c.* 1079
ART. LVIII. *Histoire Générale de Pologne &c* 1097
ART. LIX. *Nouvelles Littéraires*, 1114

Errata pour Mars.

Pag. 716. l. 2. Robert second, fils de &c. *lis.* Robert, fils aîné de &c.

Ibid. l. 10. qui lui étoit échuë par la mort de son frere aîné, *lis.* à laquelle il prétendoit depuis la mort de son frere Guillaume le Roux.

Ibid. l. derniere. Comme son droit étoit legitime, *lis.* pouvoit passer pour légitime &c.

Pour Avril.

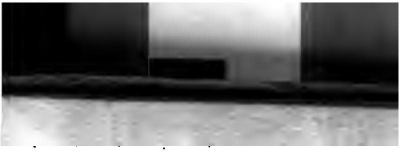
Pag. 912. l. 12. l'Elbe *lis* l'Ebre.

Pour Mai.

Pag. 992. l. 5. Mausaucon, *lis.* Montfaucon.

Pag. 1003. l. 20. qui avoit, *lis.* qui avoient.

Pag. 1006. la premiere ligne est répétée mal à propos.

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.